CHARLES ROBERT-DUMAS

CONTES MAUVES DE MA MÈRE-GRAND

Illustrés par Maurice Lalau

BOIVIN & Cie ÉDITEURS

NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES
3 3333 08102 2598

F
Robert-Dumas
Contes mauves de ma mère-grand.

REFERENCE
D30628

D 30628

CONTES MAUVES

DE MA MÈRE-GRAND

HITIÈME MILLE

PRÉCÉDEMMENT PARUS :

CONTES BLEUS DE MA MÈRE-GRAND, illustrés par Henry Morin.

CONTES ROSES DE MA MÈRE-GRAND, illustrés par Maurice Lalau.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays y compris la Suède et la Norvège.

CHARLES ROBERT-DUMAS

CONTES MAUVES

DE MA MÈRE-GRAND

DESSINS DE MAURICE LALAU

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie, ÉDITEURS
5, RUE PALATINE, VIe

MDCCCCXXIX

D30625

LA FILLE AUX LOUPS

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

I

Il était une fois une petite fille qui se nommait Anémone. Elle n'avait guère riche mine, la pauvre enfant : des joues creuses, les lèvres blanches, la figure tirée par le chagrin; un petit corps de souffreteuse : des jambes grêles, deux bras fluets, la poitrine étroite sous des épaules décharnées.

Elle faisait peine à voir, quand elle allait à la rivière, le dos rond, raidie sur ses mollets, portant de toute la force de ses reins sa hottée de linge.

Mais lorsque, déposant son fardeau pour reprendre haleine, elle relevait la tête, alors on n'apercevait plus ni ses joues hâves, ni ses lèvres blêmes, mais seulement

ses deux yeux clairs et si grands qu'ils paraissaient emplir son visage. Elle souriait au Ciel, d'un sourire plus triste que des larmes, et demeurait là toute perdue, songeant que c'était dans ce Là-Haut diaphane que demeuraient les anges. Elle les imaginait enfants comme elle mais roses, dodus, aussi blonds qu'elle était brune, avec des vêtements faits de nuages, tandis qu'elle allait en loques. Ils jouaient à cache-cache dans l'azur; la nuit, ils dormaient, leurs ailes sagement repliées, ayant pour berceaux le duvet des nuées et pour veilleuses les étoiles.

— Eh bien, faut-il que je t'aide à bayer aux corneilles?

Grand Dieu, la voix de sa méchante belle-mère! Anémone, d'un douloureux effort de ses petits bras, rejetait sa hotte sur son dos, et se hâtait vers la rivière.

Les vieilles disaient à la veillée que les petits enfants sages qui mouraient, montaient au Ciel et devenaient des anges. Et Anémone, cassée en deux sous son paquet de linge, marmottait entre ses dents menues :

« Mon doux Jésus, faites-moi vite mourir, pour que je sois bientôt un ange, et que j'aille retrouver ma maman. »

Car Anémone n'avait plus de maman sur cette terre. La sienne était là-haut, près du bon Dieu qui aime les humbles et les appelle à lui quand il a pitié de leur misère. Elle était donc partie pour le Ciel, un soir d'hiver, tuée par le travail et le froid, laissant derrière elle Anémone, toute seule avec son père qui était un pauvre bûcheron.

Ils avaient eu, tous deux, bien du chagrin; mais l'homme beaucoup moins que l'enfant, puisque peu de mois après, il rentra de la ville, un beau soir, conduisant par la main une inconnue.

C'était une fort belle femme à l'œil luisant comme un velours, aux cheveux noirs, au menton décidé, mais réputée dans tout le voisinage pour sa méchanceté et son caractère acariâtre. Anémone qui ignorait cela, n'allait guère tarder à l'apprendre.

— Voici ta seconde maman, ma mignonne, embrasse-la, dit le bûcheron.

La fillette, interdite, se laissa baiser au front, puis, éclatant en sanglots, s'enfuit comme une folle.

Quand elle fut loin, bien loin, elle s'abattit sur l'herbe, appelant à longs cris sa vraie maman, celle qui était morte et au Ciel : « Maman, maman! » Celle-ci l'entendait, Anémone en était bien sûre, mais le bon Dieu sans doute ne voulait pas qu'elle descendît, puisqu'elle ne parut point et qu'elle laissa sa fillette rentrer seule.

Le visage sali par les pleurs, creusé par le chagrin, la petite alla se coucher sans souper. Elle joignit les mains, commença sa prière, mais le sommeil passa sur elle aux premiers mots : elle s'endormit.

En rêve elle vit des anges qui voletaient et, l'effleurant de leurs ailes, lui soufflaient

à l'oreille : « On n'a pas deux mamans, Anémone, on n'en a qu'une! » Et leurs voix l'enchantaient comme une musique lointaine.

Les anges ne l'avaient pas trompée, elle s'en aperçut dès son réveil, lorsque le poing de sa belle-mère l'ébranla :

— Allons, debout!

Anémone, la tête encore toute sonore de son rêve, se dressa sur son séant, se frotta les paupières, écarquilla les yeux...

— Et que ça ne traîne pas, hein!

Une nouvelle bourrade l'éveilla tout à fait. D'un bond elle quitta son lit de feuilles sèches, jeta un jupon sur ses hanches et se hâta de prendre un chaudron qu'un doigt brutal lui désignait :

— Allons, ouste, à la rivière, chercher de l'eau! Et ne muse pas en route, sinon gare!

Anémone sortit après avoir glissé un regard vers le lit de son père : il était vide, le bûcheron étant parti de grand matin. Elle en éprouva un gros saisissement. « Ainsi donc, tout aujourd'hui, personne qui pût la défendre! Elle était livrée au bon plaisir de cette femme. »

Elle eut peur.

Tout en allant vers le ruisseau, elle se promit d'être bien douce, bien sage, bien docile. « Elle sera peut-être satisfaite », pensait-elle; et, se rappelant le mauvais regard et le geste menaçant de l'étrangère, elle tremblait : « Mon Dieu, pourvu qu'elle ne me batte pas! »

Elle fut battue cependant, et dès son retour du ruisseau : « elle avait lambiné; le chaudron n'avait pas été rincé; l'eau était bourbeuse... » Ce furent des reproches d'abord, puis un pinçon au bras, deux taloches. Anémone pleura.

— Attends, je vais t'apprendre à pleurnicher, moi!

Elle la secoua comme un prunier, lui tira les cheveux, les oreilles. L'enfant, terrifiée, tombée sur les genoux, ses petits bras haut, croisés en avant de sa tête pour parer les coups, jurait en sanglotant qu'elle ne pleurerait plus jamais, jamais.

Elle se fit si humble qu'on cessa de frapper; le jour s'acheva sans nouvelle correction.

Mais que de travaux elle dut faire! Ecurer les poêlons, les marmites, fourbir la crémaillère, nettoyer l'âtre, enlever les cendres, gratter la suie de la cheminée. Vers le soir, elle eut quelque répit : le bûcheron allait rentrer.

— Décrasse-toi, cria la mégère, que ton père ne te voie pas avec cette face de souillon. Et tâche de ne pas avoir les yeux rouges, car s'il remarque tes larmes, tu me le paieras cher demain!

Anémone obéit en tremblant : elle trouva même un sourire pour accueillir son père. Il entra, déposa sa cognée dans un coin, embrassa sa femme, puis sa fille :

— Ah, ah, fit-il, ça me réjouit le cœur de vous revoir. C'est une bonne chose, après une rude journée de travail, que de retrouver au logis des frimousses avenantes. Alors, on fait bon ménage toutes deux, la maman et la fille ?

Il tapotait les joues d'Anémone qui, confuse, le cœur gros à éclater, les pleurs au bord des paupières, cachait derrière son dos ses menottes gonflées, endolories. Il était brave homme, un peu simple, aimant certes bien sa fille, mais peut-être plus encore sa tranquillité.

Il mangea sa soupe et un bon morceau de lard, puis alla se mettre au lit.

Il n'avait rien remarqué, ni les yeux rougis de son enfant, ni ses mains enflées, ni sa lassitude, pas plus que son air de pauvre animal battu, lorsque sa belle-mère qui faisait la douceâtre, fixait à la dérobée son œil venimeux sur elle.

Anémone, sitôt étendue sur son grabat, s'endormit, mais non sans avoir confié sa peine à sa chère maman là-haut, près du bon Dieu.

« Maman chérie, qui es au Ciel, tu vois, j'ai eu bien du chagrin aujourd'hui, et

aussi des coups et tant de travail; mes mains me font bien mal, et mes bras, mes jambes, tout mon corps. Pourtant, je suis contente que papa n'ait rien vu, et qu'il s'endorme heureux, en s'imaginant que je m'entends bien avec sa vilaine méchante femme. Ma vraie maman, ma seule maman, c'est toi, je n'en aurai jamais d'autre, va, sois tranquille. Et je te promets de ne jamais me plaindre à mon papa, pour ne pas le chagriner ni lui faire avoir des mots avec celle qui prétend te remplacer ici. Puisque tu es près du bon Dieu, et que tu le vois sans doute chaque jour, demande-lui de prendre pitié de ta petite Anémone, afin qu'elle ne manque pas de courage. N'oublie pas surtout, ma douce maman. »

Son chat Gris-Gris qu'elle dorlotait chaque soir n'eut pas cette fois sa ration de caresses. Il sortit à plat ventre de dessous le vieux bahut où il s'était tenu caché toute la journée, affolé par le remue-ménage qui bouleversait la maison si calme d'ordinaire. Il s'approcha, ronronnant et ronflant, passa, repassa tout au long de la dormeuse, fit le gros dos, lui cogna la joue du bout de son nez froid, mordilla tendrement ses cheveux; enfin, voyant qu'on ne répondait pas à ses avances, il alla se coucher en boule, sagement, sur les pieds de sa jeune maîtresse.

C'était un brave animal, haut sur pattes, tout gris de poil, avec de grands yeux émeraude et d'énormes moustaches qui lui donnaient un air terrible; mais ce n'est pas la moustache qui fait le matou, et Gris-Gris était bien, je vous l'affirme, la meilleure pâte de chat qui fût sur terre.

Doux, obéissant, fidèle, il était adoré d'Anémone. Elle le tenait de sa mère; celle-ci le lui avait rapporté, un soir d'hiver, en revenant de la forêt où elle l'avait trouvé, miaulant, maigre et transi.

Tous deux avaient grandi ensemble. Six ans de camaraderie les unissaient, six années sans une morsure, sans une griffade, six ans de parfaite entente, de pattes de velours, de cabrioles, de ronrons et de caresses.

C'est à l'oreille pointue de son ami d'enfance qu'Anémone confiait ce qui agitait son âme. Elle en savait des secrets, cette oreille-là, si fine qu'elle entendait la marche d'un grillon sur l'âtre. Ce qui y pénétrait n'en sortait plus, car Gris-Gris était discret. Il écoutait avec gravité joies et peines, ses yeux émeraude tout grands arrondis, impassibles, comme s'il ne comprenait pas; mais il devait comprendre, car de temps en temps, lorsque le souffle de l'enfant venait à le chatouiller, il secouait l'oreille, impatienté, comme s'il voulait dire : « Inutile de me parler de si près, chère petite maîtresse, je t'entends, va, sois tranquille. »

Lorsqu'elle pleurait — et cela arrivait souvent — il essuyait ses larmes à petits coups de museau, puis se blottissait contre sa poitrine, comme pour lui tenir chaud au cœur.

Lorsqu'elle riait, il témoignait une gaîté folle, cabriolait, culbutait, jouait avec tout et avec rien, faisait le beau en jonglant avec une mouche, un brin de paille, puis, disparaissant tout soudain, il s'amusait ensuite à sauter aux jambes d'Anémone pour lui causer des frayeurs.

Telle était la bonne vie d'autrefois.

Du jour où l'étrangère entra au logis, ce fut fini de rire pour tous deux. S'apercevoir que la fillette et le chat formaient une inséparable paire d'amis et en tirer matière à méchanceté, fut pour ce cœur fielleux l'affaire d'un moment. Elle ne pardonnait à Anémone ni son hostilité du premier jour, ni le culte qu'elle vouait à sa mère défunte. Lorsqu'elle la voyait pensive, le regard perdu, elle lui demandait :

— Eh bien, à quoi penses-tu, au lieu de travailler, pécore?

— Je pense à ma maman qui est morte, répliquait l'enfant avec de beaux yeux tranquilles, ce qui mettait la mégère hors d'elle.

— Insolente! grommelait-elle, en marchant sur la fillette, la main haute.

Une gifle, une égratignure, un coup de pied payaient sa répartie.

Mais Anémone se serait fait hacher plutôt que de renier la mémoire de la morte.

La mauvaise femme, pour se venger, résolut de mener la vie dure à Gris-Gris. Elle ne pouvait les voir ensemble, sans envoyer d'une tape le chat bouler au diable. Quand elle balayait, elle lui lançait par les côtes un sournois mais solide coup de balai. S'il se glissait par la porte entre-bâillée, vite, elle poussait le battant pour tenter de l'écraser contre le chambranle. Heureusement que Gris-Gris, leste et méfiant, ouvrait l'œil. Un bond en souplesse le sortait de ce mauvais pas.

Une fois cependant, il ne s'en tira qu'en laissant coincée dans la porte une grosse touffe de poils : une seconde de plus, et sa queue y passait, coupée net!

Il se retourna, griffa sa tourmenteuse aux jambes, puis, avec un miaulement rauque, disparut.

« Diantre, pensa-t-il, tapi sous le toit, entre deux gerbées de chaume et léchant sa plaie, diantre, cette belle femme si méchante en voudrait-elle à ta peau? Ne quitte donc plus ta maîtresse d'une longueur de queue, ami Gris-Gris, et ouvre l'œil, car elle est de taille à te poursuivre jusque sur son giron. »

De son côté, elle pensait :

« Que je te pince seul, un jour, sale chat, mon ami, et tu m'en diras des nouvelles! »

Elle n'osait cependant pas se venger ouvertement de lui, car elle savait Gris-Gris dans les bonnes grâces du bûcheron, et il n'entrait pas dans ses vues de

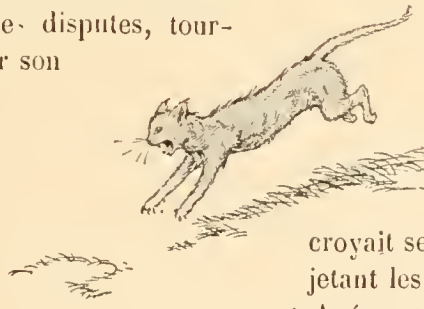
mécontenter son mari. Pour ce dernier, elle était tout miel et sucre. Lorsqu'il s'inquiétait parfois des traits tirés, de la maigreur d'Anémone :

— Dis donc, la Louise, elle n'a pas trop bonne mine, la petiote ? Il me semble qu'elle va toujours s'amaigrissant ?

— C'est qu'elle grandit trop vite, mon ami, expliquait-elle.

Il hochait la tête et ne questionnait pas davantage. Parti dès l'aube chaque jour, ne rentrant qu'au crépuscule, il ignorait que sa doucereuse moitié rouait de coups son enfant et la tuait de travail.

Celle-ci, bien que succombant à la peine, préférait souffrir sans sonner mot. A quoi bon se plaindre en effet ? Pour amener des disputes, tourmenter son père?



Le bonhomme, entiché de sa femme, croyait ses dires comme parole d'Evangile; celle-ci, jetant les hauts cris se serait prétendue calomniée... et Anémone aurait eu tous les torts.

En vérité, elle faisait mieux de se taire.

L'enfant s'aperçut bien vite qu'il y avait brouille à mort entre sa marâtre et son chat; ils se bourraient de mauvais yeux : « Sale bête, grondait-elle. Propre à rien ! » Lui, hérissait son poil, rabattait ses oreilles, bombait le dos, sortait ses griffes et jurait : « Fûûûû... t ! fûûûû... t !... fûûûû... t... ! » si fort que ses moustaches en tremblaient.

« Cela finira mal, un jour ou l'autre », pensait Anémone. Et elle se montrait fort inquiète.

Pour dérober Gris-Gris aux noirs desseins de son ennemie, elle l'emmenait partout avec elle. Docile comme un chien, il la suivait à la fontaine, au bûcher, dans la forêt et jusqu'au ruisseau où, deux fois la semaine, elle se rendait pour laver le linge de la maison.

Pendant que le linge se lavait, Gris-Gris remontait le courant, choisissait sur la berge une place où il s'étendait à plat-ventre, avançant la tête au-dessus de l'eau.

Il demeurait des heures, à l'affût. Gare à la jeune truite, à la perche imprudente, à la sotte ablette qui s'aventuraient près du bord. D'une brusque plongée de sa patte, le chat vous les harponnait. Un revers de griffe les jetait, frétillantes, sur l'herbe où il les croquait avec un bruit gourmand de mâchoires.

Le soir venu, Anémone regagnait la chaumière, courbant l'échine sous sa hotte dont l'eau dégouttait; Gris-Gris suivait sur ses talons, secouant son poil d'un air fâché chaque fois qu'une goutte lui tombait sur le dos.

Or, il arriva qu'un matin le chat, ayant l'estomac lourd d'avoir mangé trop de souris, s'endormit sous le bahut. Anémone eut beau l'appeler : « Gris-Gris... minet chéri... viens, mon Gris-Gris!... viens vite...! » il ne l'entendit pas, et c'est ce qui fit son malheur. Très anxieuse, elle quitta la maison. « Peut-être, m'aura-t-il devancée, se dit-elle, je vais le trouver en route. » Cette pensée la rassura. Sous le meuble, Gris-Gris poursuivait son somme.

Mais, voici que le soleil qui jusque-là se cachait, darda tout à coup entre deux nuages une gerbe de rayons. L'un d'eux pénétra dans la chaumière, éclaboussa de rose les géraniums de la fenêtre, saupoudra d'or le sol battu et vint s'épanouir en une houppette argentée sur un bout de queue grise qui dépassait d'un petit rien le bas du bahut. La mégère filait, assise près de la croisée entr'ouverte; ce rais de lumière piquant droit dans la salle lui fit lever la tête; elle regarda machinalement... et soudain, ce qu'elle aperçut lui dilata le cœur. « Là-dessous!... il est là-dessous! » balbutiait-elle, frémissante de joie.

Tout de suite elle trouva sa vengeance.

Se levant sans plus de bruit qu'un spectre, elle s'approcha à pas de loup du manteau de la cheminée, se courba vers la crémaillère et décrocha le chaudron où de l'eau bouillait pour la soupe.

Elle le souleva et, à la volée, lança son contenu dans la direction du dormeur.

Le pauvre animal ébouillanté, jaillit hors de sa cachette, le poil fumant, fou de souffrance. Il tourbillonna un instant, les yeux sanglants, dans la vapeur, puis, d'un bond fantastique, traversa la chambre et disparut par la fenêtre en déchirant l'air d'un horrible cri.

Derrière lui, la mégère ricanait, se frottait les mains, la face réjouie.

Quelques heures plus tard, comme Anémone rentrait du bois, elle vit venir à elle une bête lamentable : un pauvre chat pelé qui traînait à grand'peine sur ses pattes de devant son arrière-train ankylosé. Elle fut saisie de pitié : « Dire qu'un jour mon Gris-Gris deviendra vieux et infirme comme cette malheureuse bête. » Elle pensait ainsi, lorsque l'animal poussa un miaulement doux et triste.

L'enfant s'arrêta net, blanche, le cœur retourné : « Mon Dieu, mais c'est lui, c'est Gris-Gris, mon Gris-Gris ! » Elle se précipita, le prit dans ses bras avec mille précautions : il n'était qu'une plaie. Il regardait sa maîtresse de ses bons grands yeux émeraude aux paupières maintenant hideuses et boursouflées. « Mon pauvre chat, mon pauvre chat ! »

Elle le ramena au logis ; il tremblait la fièvre.

Chemin faisant, elle se creusait la tête pour comprendre ce qui avait bien pu lui arriver. Elle songea tout d'abord à sa belle-mère, mais son âme nette ne pouvait imaginer tant de bassesse. Elle se fit un reproche de ce soupçon : « De quel droit, sur quelles preuves accuses-tu cette vilaine femme ? Deviendrais-tu aussi méchante et injuste qu'elle ? » Son esprit chercha ailleurs, sans pouvoir trouver.

La mégère, la voyant entrer tout en larmes, feignit la compassion.

— Comment est-ce Dieu possible ? Qu'est-ce que tu me contes là ? Ce pauvre Gris-Gris, que j'ai vu sur le toit il n'y a pas une heure, si gai, si bien vivant ! Je ne l'aime pas, tu le sais, c'est une vérité, mais qui n'aurait le cœur fendu à voir souffrir ainsi une pauvre créature du bon Dieu ?

L'enfant fut si touchée qu'elle se haussa sur ses pieds pour payer cette pitié d'un baiser. Comme ses lèvres effleuraient la joue de la vilaine femme elle sentit Gris-Gris se raidir dans ses bras. Bien qu'à demi-mort, il dardait ses griffes, miaulait de rage et jetait sur son ennemie un tel regard de haine qu'Anémone recula.

Son cœur se crispa. Elle comprit tout soudain : « Sûrement, c'est elle ! Gris-Gris l'accuse ; il sait bien, lui. »

Rouge comme un coq, la flamme aux yeux, elle voulut lui crier son mépris ; mais l'émotion l'étranglait : elle s'enfuit, muette, serrant son chat contre elle.

II

force de soins et de tendresse, la fillette sauva son chat.

Mais quel pauvre animal ce fut désormais ! Ses pattes de derrière étant restées paralysées, il rampait, se soutenant à grand'peine sur celles de devant, tandis que son arrière-train traînait comme une loque. Son poil autrefois d'argent souple, maintenant rude, terne, tombait : le malheureux chat, croûteux, galeux, rogneux, était une pitié ambulante.

— Mieux vaudrait dix fois qu'il fût crevé, ce pauvre martyr, dit un soir le bûcheron.

— Tu as bien raison, mon homme, c'est ce que je me tue à répéter à la petite; c'est cruauté que laisser vivre un pareil miséreux.

Mais Anémone suppliait :

— Laissez-moi mon Gris-Gris; laissez-le vivre par pitié. Voyez, je le soigne bien; il ne se plaint jamais. Regardez ses bons yeux, il veut vivre pour me voir, il m'aime, c'est mon seul ami. Papa, mon cher papa, laissez-le mourir ici de sa pauvre mort, dans notre maison, où ma chère maman l'a elle-même apporté. Papa, tu te souviens, elle était, ce soir-là, si heureuse de me faire plaisir. Je l'aimais tant. Gris-Gris, c'est tout ce qui me reste d'elle...

— Allons, c'est bien, n'en parlons plus; garde-le, dit enfin le père.

Mais la haine de la mégère veillait. Dès qu'elle fut seule avec son mari :

— Tu as encore été faible envers ta fille, lui reprocha-t-elle. Cette péronnelle n'a qu'à pleurnicher pour que tu fasses ses quatre volontés. Son chat, son « pauvre Gris-Gris » !... Et s'il me dégoûte, moi, ce sale animal ? S'il me soulève le cœur ? M'as-tu seulement demandé mon avis ? Je voulais justement te prier de me débarrasser de cette affreuse bête; je ne veux plus d'elle ici.

Le bûcheron embarrassé hochait la tête, ne sachant que répondre. Elle insista et finit par pleurer à son tour. A la fin il s'écria, impatienté :

— Voilà bien des histoires et des pleurnicheries pour une vilaine bête dont la peau ne vaut pas même un rouge liard, tant elle est rogneuse. Morbleu, ne me tarabustez pas plus longtemps, l'une et l'autre. Arrangez-vous ensemble; faites de ce chat des friches ou des miches, mais, pour Dieu, ne me parlez plus de lui ! J'en ai assez !

Le lendemain, après le départ du bûcheron, la belle-mère dit à Anémone :

— Je ne veux plus de ton sale chat ici. Arrange-toi pour le faire disparaître; autrement, c'est moi qui m'en chargerai.

L'enfant eut beau pleurer, tordre ses mains, supplier, elle ne put fléchir sa marâtre : « Je n'en veux plus, répétait-elle obstinément, je n'en veux plus. »

Anémone se releva désespérée.

C'était son jour de lavage; elle jucha comme d'habitu le Gris-Gris au sommet de sa hotte, puis s'éloigna vers la rivière.

Elle abattit sa besogne, sans rire ni chanter, bien qu'il fît un jour magnifique tout baigné de soleil et égayé d'oiseaux. Au soir tombant, elle prit entre ses bras l'animal impotent et le porta jusqu'au pied d'un grand hêtre qui se dressait non loin de la place où elle avait coutume de laver.

Deux grosses racines formaient un creux que l'enfant garnit de feuilles sèches, tapissa de mousse. Lorsque le lit fut achevé, elle y coucha Gris Gris, puis s'agenouillant près de lui :

— Mon Gris-Gris, lui dit-elle en pleurant, il ne faut pas que tu reviennes chez nous, tu comprends, mon bon chat. Ce n'est pas parce que je ne t'aime plus ni parce que tu es infirme et laid. Non, ma chère bête, je t'aime bien plus tendrement qu'autrefois, justement parce que tu es misérable, et jamais je ne t'ai trouvé si doux ni si bon. Mais ma fausse mère ne veut plus te voir. Elle te tuerait, si tu remettais les pattes à la maison. Alors, tu vas bien m'obéir, mon Gris-Gris. Tu ne me suivras pas. Au revoir, mon chat-chat chéri ; sois bien sage. Demain je t'apporterai à manger et te promènerai un peu au soleil. Tu verras, on pourra être heureux encore, va... Oui, mon bon chat aux yeux tristes, du courage. A demain, mon seul ami, mon Gris-Gris ; allons, sois sage, ne me suis pas!

Elle se pencha, l'embrassa et s'enfuit en se bouchant les oreilles.

Le chat ne bougea pas, comme s'il avait compris; il miaulait d'une voix si faible, si plaintive qu'il aurait attendri un roc. Heureusement qu'Anémone ne pouvait l'entendre.

Le jour suivant, comme rougeoyait l'aube, Anémone s'éveilla en sursaut.

Elle prêta l'oreille : oui, elle ne s'était pas trompée, on grattait à la porte, un miaulement doux appelait. « C'est Gris-Gris », pensa-t-elle tout de suite, le cœur sautant d'émoi. Elle alla ouvrir : c'était bien lui. Elle l'enleva dans ses bras, transportée de bonheur. Ses petits pieds nus retraversèrent la chambre sans bruit ; elle se recoucha, vite, vite.

De sa main elle lui fermait la gueule :

— Tais-toi, mon Gris-Gris; ne miaule pas surtout. Pense donc, si elle t'entendait! Alors, tu es revenu? Pauvre chat, tu t'es traîné de si loin jusqu'à moi! Que tu dois être fatigué! Mon cœur me le disait bien! Tu aimes donc tant ta maîtresse? Mon pauvre Gris-Gris... dors... va... je veux te veiller, mon bon chat.

Il se tenait à quatre pour ne pas ronronner, frottait son museau contre les joues de sa maîtresse, la débarbouillait à coups de langue. Mais l'animal était épuisé de fatigue, l'enfant n'avait pas eu son compte de sommeil, ce qui fait qu'au bout de dix minutes, ils dormaient comme deux bienheureux.

Mais quel réveil, bonté divine!

La mégère avait empoigné Anémone par le bras qu'elle serrait à y imprimer ses dix doigts, et elle la secouait, elle la secouait!

Sa tignasse à demi répandue sur sa figure pourpre de rage, elle hurlait mille injures, trépignait de colère; pourtant elle n'osait pas toucher Gris-Gris qui, toutes griffes dehors, babines relevées, attendait, prêt à la riposte.

Elle finit par lâcher l'enfant, après lui avoir appliqué un dernier soufflet.

— Hors d'ici, tous deux, et vite! vociféra-t-elle. Et fais en sorte que ce chat de malheur ne reparaisse jamais ici!

Anémone, cette fois, porta Gris-Gris beaucoup plus avant dans la forêt.

Elle se sépara de lui avec le même chagrin que la veille, et le soir se mit au lit bien triste.

Le lendemain, comme elle allait puiser de l'eau à la fontaine, et s'agenouillait pour emplir sa cruche, elle aperçut soudain, dans le buisson deux grands yeux émeraude qui la contemplaient : Gris-Gris s'était traîné jusque-là, ne pouvant vivre sans sa maîtresse.

Elle le gronda tendrement, mais très fort et s'en alla le perdre bien, bien loin, cette troisième fois. Elle traversa deux bourgades et trois hameaux, puis enfin, en plein champ, l'abandonna.

« Pauvre petit pensa-t-elle, il ne pourra plus revenir, c'est bien trop loin. » Le jour suivant, en effet, le chat ne revint pas. Anémone, le soir, se coucha tout angoissée : « De quoi aura-t-il vécu ? » se demandait-elle douloureusement.

Après avoir terminé sa prière, elle recommanda à nouveau son Gris-Gris à sa mère : « Douce maman, fais qu'il trouve quelque âme compatissante qui le prenne en pitié, il n'y a pas que des méchants sur terre... »

Trois jours s'écoulèrent.

Un matin, comme la fillette rentrait à la chaumière, rapportant un fagot :

— Souillon, ma mie, lui dit la mégère qui ne lui adressait jamais la parole sans y joindre une insulte, ton chat est encore revenu ! Je l'ai découvert dans le cellier, miaulant la faim. Alors j'ai eu pitié de lui et de toi. Cette fois, il ne te quittera plus, je te le jure. Va le voir, je te le permets, tu seras contente de moi.

Saisie, Anémone laissa choir son fagot. En deux bonds, elle fut au cellier...

Bonnes gens ! Au spectacle qu'elle vit, elle poussa un cri déchirant et comprima son cœur à deux mains : Gris-Gris était étendu raide mort, sa bonne tête grise aux yeux émeraude fendue d'un coup de bêche.

Un ricanement satisfait éclata derrière l'enfant ; elle se retourna : sa marâtre était là, contemplant son œuvre.

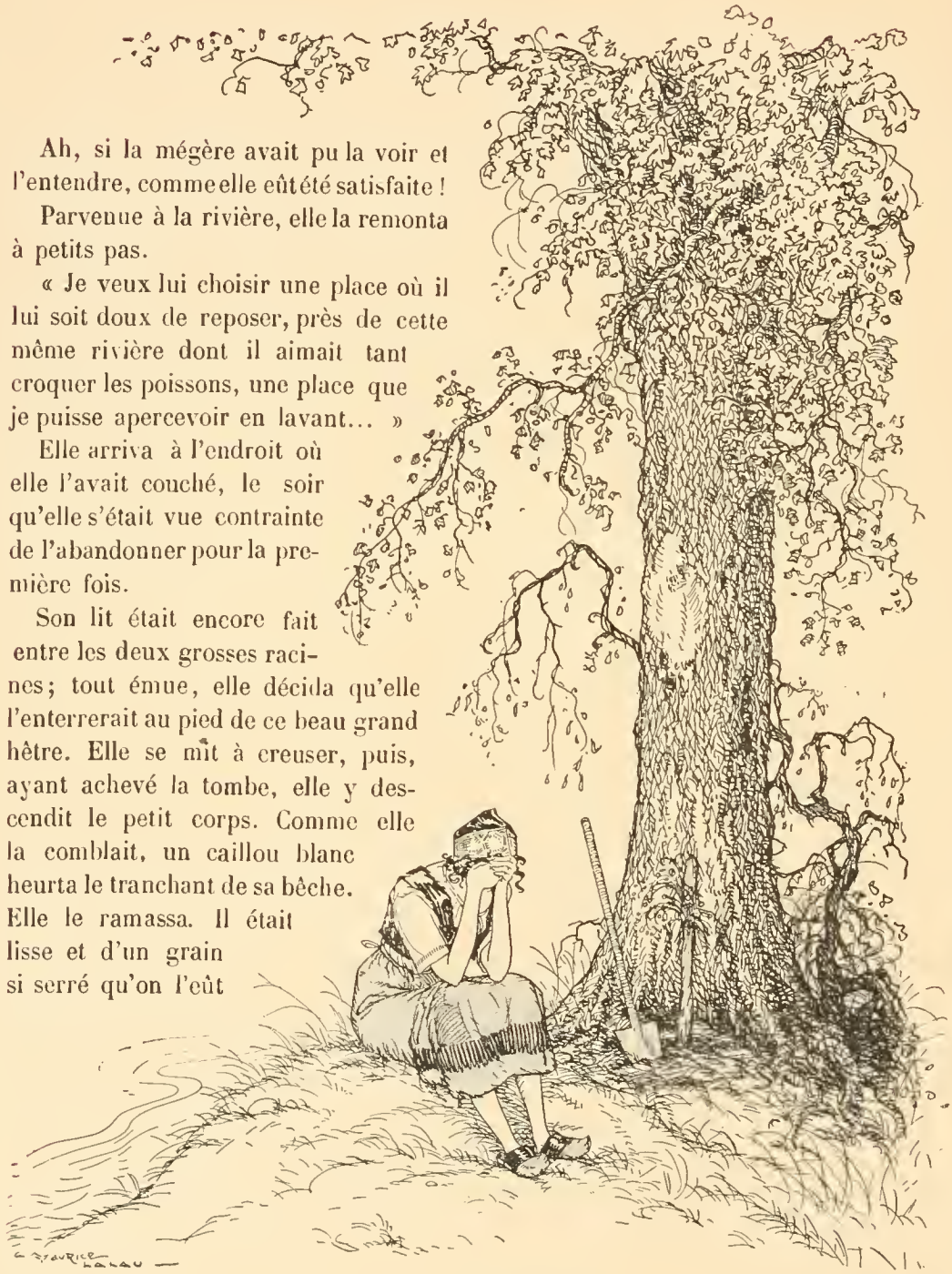
Anémone ramassa son chat sans mot dire, les dents serrées. Elle renfonça ses larmes, dévora ses sanglots, ne voulant pas s'abandonner en présence de cette mauvaise femme, curieuse de sa douleur.

Elle passa, droite, devant elle, s'arrêta un instant, la regarda des sabots au bonnet, sans un reproche, sans une plainte, mais son regard était si chargé de mépris que l'autre pâlit et recula.

Anémone alors s'éloigna, lente, muette, portant dans sa jupe relevée le cadavre de son chat.

Elle jeta une bêche sur son épaule et se dirigea vers le ruisseau.

Dès qu'elle se sentit hors de vue, elle donna libre cours à son chagrin.



Ah, si la mégère avait pu la voir et l'entendre, comme elle eût été satisfaite !

Parvenue à la rivière, elle la remonta à petits pas.

« Je veux lui choisir une place où il lui soit doux de reposer, près de cette même rivière dont il aimait tant croquer les poissons, une place que je puisse apercevoir en lavant... »

Elle arriva à l'endroit où elle l'avait couché, le soir qu'elle s'était vue contrainte de l'abandonner pour la première fois.

Son lit était encore fait entre les deux grosses racines; tout émue, elle décida qu'elle l'enterrerait au pied de ce beau grand hêtre. Elle se mit à creuser, puis, ayant achevé la tombe, elle y descendit le petit corps. Comme elle la comblait, un caillou blanc heurta le tranchant de sa bêche. Elle le ramassa. Il était lisse et d'un grain si serré qu'on l'eût

dit de marbre; elle le glissa dans sa poche : « Je le conserverai en souvenir de lui », pensa-t-elle. Lorsqu'elle eut jeté la dernière pelletée, elle piétina doucement la terre qu'elle garnit ensuite de plaques de mousse.

Ayant terminé, elle s'assit au pied du hêtre et laissa tomber entre ses mains son front trempé de sueur.

Elle était accablée, à bout de courage. Songeant au retour à la chaumière où l'attendaient les sarcasmes de sa perfide belle-mère, à cette vie de coups reçus, de misère qu'il lui faudrait reprendre, sans un ami désormais, sans personne qu'un père à la dévotion de celle qui la haïssait, elle eut un accès de désespoir.

Il lui semblait que le peu de terre qui recouvrait Gris-Gris la séparait à tout jamais du seul être capable de souffrir avec elle; elle se voyait abandonnée, la pensée même de sa mère ne la pouvait plus soutenir :

« Mon Dieu, mon Dieu, comme je voudrais mourir! Mon Dieu, ayez pitié de moi, mon Dieu, je voudrais être morte!... »

Elle gémissait ainsi, tête basse, et ses larmes tombaient sur la mousse.

Ayant enfin levé les yeux, voici qu'elle aperçut, debout devant elle, une vieille petite femme qui la regardait en silence. D'où venait-elle ? Depuis quand se tenait-elle là ? Elle était toute courbée par l'âge et pauvrement vêtue ; ses cheveux couleur de lune illuminaient un beau visage sillonné de rides. Ses regards demeuraient fixés sur Anémone, empreints d'une douceur et d'une pitié infinies.

L'enfant tendit les bras vers elle.

— Tu as donc bien du chagrin, ma douce enfant ?

La voix était jeune, fraîche, comme parfumée.

— Oh oui, madame!

Tout de suite elle laissa parler son cœur; elle dit ses misères simplement, telles qu'elle les souffrait, sans haine, sans cris de vengeance.

Touchée de tant d'infortune la vieille petite femme à la voix pure s'était assise auprès d'Anémone, elle lui prit la main, puis, l'attirant contre elle, la baisa au front; enfin, lorsque l'enfant acheva son récit, elle reposait sur les genoux de l'inconnue. Et elle s'y trouvait si bien, si bien, qu'elle parlait avec une lenteur calculée, ne négligeant aucun détail ni menu fait, afin d'allonger son histoire et de se laisser plus longtemps bercer, caresser les joues, embrasser. Songez que c'était, depuis la mort de sa mère, la première fois qu'un être humain lui montrait visage pitoyable, l'écoutait, la consolait, la choyait.

Elle se faisait toute petite, fermait les yeux, croyait rêver, se pinçait à la dérobée pour s'assurer qu'elle ne dormait pas : « Quelle chose étrange, pensait-elle à part soi, cette brave petite vieille qui devrait être sèche comme sarment,

ratatinée et ridée comme pomme blette, a un giron moelleux comme un nid et les mains d'une douceur de satin. »

Il est juste de dire qu'elle n'avait pas trop osé la regarder jusqu'ici, car elle tenait les yeux baissés, ainsi qu'il sied à une enfant modeste et timide...

Elle les leva tout à coup, hardiment, et poussa un long cri d'admiration : la petite vieille était devenue une grande jeune femme souple comme un lis et dont le visage était un pur ravissement.

— Vous êtes sûrement une fée, madame, dit Anémone presque à voix basse, sans oser bouger, saisie de se trouver ainsi sur les genoux d'une si puissante personne.

— Oui, mon enfant, et je veux faire quelque chose pour toi, car tu es vraiment trop malheureuse. D'abord je veux punir ton odieuse marâtre, je veux qu'elle...

— Oh, Madame, interrompit Anémone avec vivacité, ne faites pas cela, je vous en supplie au nom de votre bonté. Ne me vengez pas. Je ne veux pas être vengée. Abandonnez-moi plutôt à ma misère, mais laissez cette méchante en repos, mon père l'aime tant, si vous saviez ! La punir serait le frapper du même coup, lui qui ne voit et n'entend que par elle. Par pitié, madame, épargnez-le.

Elle s'était jetée aux genoux de la fée.

— Tu es la meilleure des filles, Anémone. Relève-toi. Ta pitié filiale, ta générosité me touchent. Pour l'amour de toi, je consens à ne pas châtier cette affreuse femme ; mais c'est bien à contre-cœur, car il n'est pas juste que ces deux méchants vivent dans la paix, quand l'innocence souffre par leur faute. Ton père, ma mignonne, est également, par son aveugle faiblesse envers sa perfide moitié, cause de tes tourments. Il ne suffit pas, vois-tu, d'être brave homme et d'aimer son repos pour faire un bon père : il faut lutter pour les siens ; et fermer les yeux, se taire est souvent encourager le mal. Mais je veux te récompenser, Anémone. Que pourrais-je faire pour toi ? Parle, mon enfant, demande. Que veux-tu ?

— Je voudrais, madame, que vous rendiez la vie à mon chat Gris-Gris, et qu'il fût leste et vif comme avant.

— Hélas, mon enfant, cela m'est impossible. La vie, vois-tu, est affaire à Dieu, il la donne, il la reprend à sa fantaisie ; je ne suis qu'une fée et ne puis ressusciter les morts, pas plus les bêtes que les gens. Forme un autre souhait.

— Mon Dieu, Madame, que voulez-vous que souhaite une pauvre fille comme moi ? Je n'avais qu'un ami, il est mort, vous ne pouvez me le rendre ; il ne me reste plus qu'à rentrer au logis en vous remerciant de votre grande bonté. Permettez-

ELLE APERCUT UNE VIEILLE PETITE FEMME.

moi seulement de venir à vous quand j'aurai trop de chagrin; je suis si seule, madame la Fée.

Anémone se reprit à pleurer.

— Ne pleure pas, chère petite. Tu es seule, dis-tu. Pourquoi ne me demandes-tu pas de te donner un compagnon ?

— Hélas, madame la Fée, qui voudrait de moi? je suis si peu de chose...

— Tu es un cœur de bonté et d'amour, Anémone, et te donner un compagnon qui t'égale en mérite n'est pas chose facile. Pourtant je sais quelqu'un non loin d'ici que je crois digne toi. Sa vie est plus pénible encore que la tienne. Le veux-tu pour ami ?

— De tout mon cœur, madame. S'il est malheureux, je l'aime déjà.

— Soit donc, Anémone, il sera bientôt fait selon ton désir. Écoute maintenant, et retiens bien ce que je vais te dire. Tu es loin d'en avoir fini avec la souffrance, mais si tu vas ta route droit et sans faiblir, tu trouveras le bonheur au bout. Comme tu auras bien des épreuves, je veux te faire un présent qui t'aidera. Fouille dans ta poche; tu y avais serré le caillou blanc, trouvé en creusant la tombe de ton chat... Tu l'as ?..

— Oui, madame.

— Donne-le moi.

Elle le prit, l'éleva sur ses deux mains ouvertes et, se tournant vers le soleil, elle prononça à voix lente :

« Caillou plat, deviens sphère;
Caillou blanc, sois jade vert. »

Elle rendit à l'enfant une boule de jade polie comme un cristal, douce au toucher comme un pétale de lis.

— Prends cette boule, Anémone, elle est fée. Suis-la partout où il lui plaira de te conduire, elle te guidera vers ton bonheur. Mais, apprends comment te servir de ce talisman : dépose cette boule devant toi sur le sol, puis tourne trois fois en répétant:

« Jade vert, jade luisant,
Tourne, vire, tourne,
Jade vert, jade luisant,
Guide-moi, roule devant. »

tu la verras virer sur elle-même, vite, comme pour prendre son élan, et, lorsqu'elle aura achevé son troisième tour, elle se mettra à rouler dans une direction qui sera

celle de ton bonheur. Suis-la hardiment. Où elle s'arrêtera, arrête-toi... Adieu, gentille Anémone

Elle étendit la main vers la fillette qui, tout éclaboussée de lumière, ferma les yeux, éblouie. Quand elle les rouvrit, la bonne fée avait disparu. Elle regarda tout autour d'elle, appela, cria aux quatre coins de la forêt : « De tout mon cœur, merci, madame la Fée! »

Personne ne répondit.

II

Je n'ai pas rêvé pourtant, se dit Anémone, puisque j'ai là dans le creux de la main la Boule de Jade qui est fée... »

Elle la contempla, admira sa couleur, son poli ; elle la fit miroiter au soleil, sauter dans sa main et finit par la caresser doucement, trouvant plaisir à passer ses doigts sur la perfection de cette pierre. Elle lui parlait comme les petites filles parlent à leur poupée :

— Que vous êtes jolie, chère Boule de Jade ! Que j'aime vous regarder ! Votre couleur s'entend si bien avec le soleil, votre transparence laiteuse dans laquelle se jouent, serpentent, et se mêlent le vert, le jaune et le bleu. Et qui penserait que dans votre mignonne personne se cache tant de science, vous qui êtes à peine aussi grosse qu'un œuf ? Alors, vraiment, vous êtes si savante, chère Boule mystérieuse ? Vite, essayons votre vertu.

Elle déposa la Boule sur la mousse, retira ses sabots pour être plus leste, et se mit à décrire un cercle, puis deux, puis trois. Elle chantait en courant :

« Jade vert, jade luisant,
Tourne, vire, tourne,
Jade vert, jade luisant,
Guide-moi, roule devant. »

Au premier tour, Anémone qui ne quittait pas le Jade des yeux, l'avait vu virer sur lui-même ; lorsque le troisième tour fut achevé, il bondit, alla tomber en dehors du cercle que les pieds de l'enfant avaient tracé, puis se mit à rouler tout seul.

La fillette était émerveillée.

La Boule roulait à fort raisonnable allure, délibérément, sans hésitation ni à-coups. A trois pas derrière, la fillette suivait, angoissée :

« Mon beau Jade! oh, mon Dieu, pourvu que je ne te perde pas .. que deviendrais-je ? pensait-elle.

Au bout d'un instant, elle se rassura : la pierre magique évitait ronces, halliers, contournait les souches, les cailloux, suivait de préférence les sentiers. Elle ne laissait nulle trace sur le sol qu'elle effleurait à peine, se déplaçant avec la légèreté d'une bulle de savon.

Elles traversèrent un espace libre, fleuri de jacinthes, de primevères, d'anémones, — car on était au printemps, — que les pieds de l'enfant bon gré mal gré écrasèrent au passage; la Boule n'en froissa aucune.

Après avoir cheminé une bonne heure, elles parvinrent à une clairière ; un chêne s'y dressait, haut et droit, devant lequel la Boule s'arrêta. Après avoir tournoyé sur elle-même, elle s'élança

contre lui, le heurta, retomba sur la mousse aux pieds de la fillette...

Et celle-ci vit une chose admirable : le chêne s'ouvrit avec lenteur, sans un craquement, sans un bruit; et un jeune garçon apparut, vêtu comme un fils de roi. Il lui tendit les mains en souriant :

— Bonjour, Anémone.

La fillette, bouche bée, écarquillait les yeux tout grands. Ravie et apeurée à la fois, elle ne savait trop si elle devait rester ou s'enfuir.

L'émotion d'ailleurs lui coupait bras et jambes, sans quoi, je crois bien qu'elle aurait pris celles-ci à son cou.

— Bonjour, Anémone, je te fais donc peur?

L'arbre avait disparu ; il n'y avait plus là qu'un jeune prince qui s'avançait, beau comme le jour. La pauvrette clouée sur place tremblait ainsi que feuille au vent.

Il lui jeta les bras autour du cou, la baisa sur les deux joues :

— Bonjour, Anémone, tu ne veux donc pas de moi pour ami?

Ce fut brusquement comme si elle sortait d'un rêve.

— Oh, que si, messire, et de grand cœur... mais vous voulez plaisanter, sans doute?

Elle se dégagea, rougissante, et ajouta :

— Vous ne craignez donc pas de gâter vos belles dentelles en embrassant une pauvre fille de ma sorte? Voyez comme je suis faite : en haillons, pieds nus, dépeignée. Et je me sais trop bas placée pour qu'un si haut et si puissant seigneur se soucie de mon amitié. Les gens de votre condition et ceux de la mienne ne sont point mis au monde pour aller ensemble.

— Petite Anémone, je ne plaisante point. Le cœur ne s'habille ni de joyaux ni de haillons, il n'est pour lui vêtement que pureté, et ton cœur, je le sais, est pur comme l'eau du ciel Donne-moi la main, veux-tu?... regarde-moi. . là... sois mon amie, je t'en supplie. Je te dois plus que la vie. Parle, tu veux bien de mon amitié?

Anémone répondit gravement :

— Encore une fois, oui, messire, puisque vous ne vous moquez point. La bonne fée m'avait bien dit qu'elle me donnerait un ami, mais je l'attendais fait comme moi, pauvre, dépenaillé. Je l'aurais aimé sous ses loques ni plus ni moins que vous dans vos beaux atours. Mais voici que ce compagnon est un noble seigneur, un...

— Un fils de roi, Anémone.

— Un fils de roi, mon doux Jésus!...

— Calme-toi, cesse de t'étonner, petite Anémone. Je veux te conter mon histoire; mais auparavant, permets que je bâille et me détire tout à loisir... Depuis tant de mois je suis arbre que je me sens tout raide, vois-tu... Ouf! que cela fait de

bien de se dégourdir bras et jambes et de pouvoir gesticuler tout son saoul!... Là... encore un pas de course, deux ou trois bonds, quelques courbettes et mes reins auront repris leur souplesse !...

Quand il eut fini de se démener, il revint vers la fillette.

— Et, maintenant, lui dit-il, donne-moi les mains et dansons un peu, rions, sautons, chantons! Veux-tu? Regarde : il fait grand soleil et les fleurs sont si jolies! Ecoute : les oiseaux chantent! Respire : l'air n'est que parfums! Je suis resté si longtemps privé de tout cela! j'étais aveugle, sourd; j'étouffais ..

Il entraîna la fillette par la clairière : « Tra, la, la... la... la...! » Il chantonnait un air à danser et faisait des pas savants, cérémonieux comme à un bal de la cour; gracieuse, elle l'imitait, forçant ses pieds à la cadence : elle était ravissante de gaucherie.

Ils finirent par une révérence. Ils se regardèrent un instant sans rire, en se faisant des mines, puis, tout soudain, ils perdirent ensemble leur sérieux et partirent en gambadant.

Ils jouèrent à se poursuivre, se lancèrent des fleurs, firent deux parties de cache-cache, trois de chat perché, et enfin, hors d'haleine, se retrouvèrent assis côte à côte sur la mousse.

— Maintenant que nous nous sommes bien amusés, dit le jeune prince, je vais, comme je te l'ai promis, te conter mon histoire. Écoute donc :

« Le Roi mon père règne sur de vastes et fertiles contrées que peuplent des hommes aussi nombreux que les feuilles aux arbres de cette forêt. Vénéré de ses sujets dont sa sagesse assure le bonheur, tendrement aimé de son épouse, il aurait vécu heureux, s'il avait eu un fils auquel il pût laisser derrière lui l'héritage de son grand nom. En vain fatiguait-il le Ciel de ses prières, en vain la reine entreprenait-elle de lointains pèlerinages, en vain les deux époux prodiguaient-ils l'or de leurs coffres aux saintes œuvres, leurs aumônes aux pauvres : leur union demeurait stérile.

« Un matin que le Roi se promenait à travers son jardin privé où il a coutume de méditer dans la solitude sur les affaires de l'Etat, il vit venir à lui un homme à demi-nu, drapé dans un manteau. Il avait le visage bronzé, une barbe de jais, des yeux flamboyants.

« Le roi, en l'apercevant, s'arrêta, frappé de stupeur. Sache, en effet, petite Anémone, que le « Jardin privé » est clos de hautes murailles, gardé tous les cent pas par les plus farouches archers, et que la loi punit de mort quiconque tente d'y pénétrer. Tu penses bien que dans ces circonstances le monarque pouvait s'attendre à tout, sauf à y rencontrer un homme.

— Qui es-tu? demanda-t-il d'une voix vibrante de colère.

« L'autre, sans se prosterner devant mon père, demeurant sombre et fier, étendit le bras et prononça, la bouche véhémente :

— Roi, tes vœux seront exaucés : ton épouse donnera le jour à un fils que tu chériras plus que tout au monde; il chevauchera tes genoux, tirera ta barbe grise et fera la joie de tes ans. Mais je le frapperai de maladie lente vers sa dixième année; il périra, et ta douleur sera immense et stérile. Moi seul pourrais l'arracher à la mort; je ne le sauverai que si tu me le livres. Je suis l'enchanteur Tysrem. J'avais une épouse chérie qui mourut prématurément, me laissant un fils unique, mon orgueil, mon ravissement. Un jour qu'il jouait par les rues de ta capitale avec d'autres enfants de son âge, il fut écrasé par un cavalier de ta garde. Roi, je me suis juré alors de te tenir responsable du mal causé par ceux qui veillent sur ta personne et que tu paies de ton or. Fils pour fils! tu as tué le mien, je prendrai le tien... ou il mourra. L'heure venue, tu choisiras. J'ai dit. Adieu.

« Il déploya son manteau, tapa du pied, et s'envola sous la forme d'une chauve-souris gigantesque.

« Le Roi sentit sur son visage le vent glacé de ses ailes.

« Il rentra bouleversé au palais, et prit soin de cacher à tous, surtout à la reine, l'étrange apparition et les graves paroles qu'elle avait prononcées.

« Moins d'une année après cette prédiction, je vins au monde. Je te laisse à penser les réjouissances qui furent ordonnées dans le royaume. Il me vint des présents de toutes les provinces; les églises s'enrichirent d'ex-voto, et le prix de la cire monta en quelques heures du simple au triple, tant on brûla de cierges pour moi. Jamais enfant ne fut plus choyé. Mon père, voulant que je fasse un prince accompli, choisit lui-même mes maîtres parmi les plus illustres. On m'enseigna toutes les choses qu'un mortel de mon rang doit savoir; la liste en est longue, Anémone, il y en a de peu réjouissantes, va. S'il ne s'était agi que de danser, monter à cheval, faire des armes, chasser! Mais on me tenait de mortelles heures assidu sur des livres très gros, très ennuyeux. Je t'assure que c'est fort pénible d'apprendre le métier de roi. Enfin, je m'appliquais de mon mieux; je me montrais docile, studieux, mais j'avoue que bien souvent je bâillais sous cape. Mes leçons préférées étaient celles que je recevais de mon père, lorsqu'il me prenait sur ses genoux pour me parler de mes devoirs envers mes peuples : de justice, de bonté, de clémence, de générosité. En l'écoutant, je caressais sa barbe grise qu'il avait très longue et soyeuse... »

Le jeune prince dut s'interrompre, oppressé. L'émotion le tenait à la gorge,

il versait des larmes. Pour se consoler, il contempla le fin visage de sa nouvelle amie; ses beaux grands yeux lui souriaient. Ayant raffermi sa voix, il poursuivit :

« Je ne te parlerai pas de ma mère, petite Anémone, car cela me ravirait tout courage; je ne puis penser à elle sans me désespérer. Je l'aime autant que tu aimais la tienne, n'est-ce pas tout te dire? Revenons à mon père. Avait-il oublié l'enchanteur et ses paroles? je ne sais. En tout cas, s'il y songeait parfois, il devait croire à quelque vision, née de sa tête fatiguée par les lourds soucis de l'Etat.

« Nous vivions heureux, unis, calmes... et pourtant, le malheur veillait. J'allais sur ma dixième année, lorsque je fus brusquement saisi d'un mal étrange qui dérouta tous les médecins du royaume.

« Malgré leurs drogues et leurs soins, je m'affaiblissais chaque jour. Je ne souffrais pas, je sentais la vie se retirer de moi. Les docteurs les plus fameux, mandés de l'étranger, déclarèrent n'y rien comprendre.

« Pour obtenir du Ciel ma guérison, on fit des processions, des prières publiques : mon état ne s'améliora pas. Mon père, hanté depuis le début de ma maladie par la prédiction de l'enchanteur, était fou de douleur. Il envoya à sa recherche les plus fins limiers de sa police et fit publier partout son signalement à son de trompe et de tambour, jusque dans le hameau le plus infime. Il offrait des sommes énormes à qui le lui amènerait, la moitié de son royaume à lui-même s'il se présentait. Peine perdue : le magicien demeura introuvable.

« Entre temps j'étais devenu si faible que je n'avais plus que le souffle.

« Un certain soir, les médecins se retirèrent en hochant la tête. Selon eux, je ne passerais pas la nuit.

« Or, ce même soir, comme mon père, debout à sa fenêtre ouverte, contemplait, perdu de chagrin, sa capitale endormie sur laquelle son fils ne règnerait jamais, voici qu'un hibou entra dans l'appartement. Il se posa sur le tapis, secoua ses plumes, s'allongea, prit la forme d'un homme et dit :

— Me voici. Te souviens-tu de moi ?

« Le roi reconnut l'enchanteur; il tomba sur les genoux, leva vers lui des mains suppliantes.

— Il est, je crois, grand temps que j'arrive, poursuivit-il. Ton fils n'a plus qu'une lueur de vie, et si faible qu'en étendant le bras l'air que je déplace pourrait l'éteindre. Décide-toi donc. Tu peux le sauver ou le perdre. N'espère point me fléchir en m'offrant de l'or, tes biens, ta couronne même; mon art peut me donner mieux et plus que cela. Ce que je veux, c'est ton fils. Hâte-toi, le temps presse.

« L'enchanteur croisa les bras et attendit. Comme le roi prostré ne lui répondait pas, il ajouta d'une voix implacable :

— Roi, dans quelques minutes il sera trop tard.

« A ces mots, rappelé à la tragique réalité, mon père se releva d'un bond. Il se précipita vers l'appartement où j'agonisais, bousculant gardes, domestiques, gens de cour, m'arracha des bras de ma mère et m'emporta serré contre lui, trempant mon visage de ses larmes. Il courait comme la tempête, sa longue barbe grise voltigeant au-dessus de ses épaules.

« Il entra dans la chambre, me remit à mon ravisseur; il était temps : l'heure sonnait qui marquait l'accomplissement de ma dixième année.

« Tombé sur les genoux, sans pouvoir prononcer une parole, mon père implorait le magicien des yeux, des mains, de toute sa pose de pitoyable suppliant.

— Roi, dit celui-ci, cet enfant vivra. Ne crains point pour ses jours. Il ne sera touché à nul cheveu de sa tête. Je vais l'emmener loin d'ici pour le dérober aux yeux des hommes, et, le temps venu, je le considérerai comme mon propre fils et l'instruirai dans mon art, afin d'en faire un grand et puissant enchanteur.

Mais ce temps ne commencera que du jour où le prince aura achevé sa vingtième année. Jusqu'à cette date, il ne m'appartient pas entièrement. Jusqu'à cette date, il pourra être délivré. Mais il ne pourra l'être que par l'amour d'une jeune fille.

« Et il faudra : que cette jeune fille soit pauvre et obscure;

que son cœur ait la pureté de l'eau qui tombe du Ciel;

qu'elle possède le talisman qui la guidera vers ton fils;

que par amour, elle s'offre pour le racheter aux pires souffrances;

qu'elle voue librement ses yeux aux larmes, son esprit au chagrin, son corps à la douleur;

qu'enfin elle ne se rebute ni devant les ans qui passent ni les obstacles qui demeurent.

« Et, si de par le monde, ô Roi, il existe une mortelle qui, remplissant ces conditions, subisse sans faiblir ces épreuves, alors, par elle et par elle seule, ton fils sera délivré. Tel est son destin!

« Sache en outre, afin que tu ne t'abandonnes pas à de fols espoirs, que je ferai si mystérieuse sa retraite qu'elle échappera à la malice des hommes; et que les épreuves à subir pour le ravir à son enchantement sont telles que je les estime au-dessus des forces humaines. Adieu! »

« Ayant dit, il s'envola avec moi par la fenêtre.

« Tu imagines mon effroi, petite Anémone, car j'avais, pour mon infortune, recouvré au contact du magicien force et santé. Je fus l'impuissant témoin du désespoir de mon père. C'est en vain que je lui tendais les bras; que je l'appelais à longs cris déchirants... Nous passâmes au-dessus des jardins royaux, et je vis disparaître notre capitale qui, de loin, avec ses mille lumières, semblait une jonchée de poudre d'or sur le velours sombre de la terre. Puis, je ne distinguai plus rien, nous étions entrés dans les nuages, et la nuit du ciel infini nous enveloppait. Le magicien volait à larges coups d'ailes dont la cadence me berçait; je m'endormis.

« Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. J'étais dans cette forêt que voici. L'enchanteur, debout devant moi, paraissait veiller sur mon sommeil. Lorsque je l'aperçus, je ne pus retenir un geste d'épouvante :

— Ne crains rien, enfant, me dit-il, il ne te sera point fait de mal. Je veux au contraire te considérer comme mon fils chéri. Et, puisqu'il est d'usage chez nous autres, fées et magiciens, de faire à ceux que nous adoptons un présent de bienvenue, tiens, prends ceci :

« Et il me tendit le sifflet d'opale que tu vois suspendu à mon cou.

— Ce sifflet, poursuivit-il, donne à qui le possède deux compagnons fidèles.

Il suffit de siffler, aussitôt ils accourent. Mais, comme j'ai lieu de me méfier de toi, tant que tu n'auras pas vingt ans sonnés, je frappe ce talisman de mutisme...

« Il fit avec les mains des gestes mystérieux et prononça d'une voix lente :

« Pierre tu fus, pierre redeviens,
Muette est la pierre, muet tu seras,
Son, fixe-toi, plus ne bouge,
Sifflet, ne siffle pas. »

— Maintenant, tu peux essayer. Porte-le à tes lèvres. Souffle! Tu n'en tires aucun son, n'est-ce pas? Son charme est rompu; il n'est plus qu'un joyau magnifique. Muet il est, et muet il restera pour toutes bouches mortelles hormis celle de la jeune fille au cœur pur comme l'eau du Ciel qui doit te rendre ta forme humaine, car sur celle-là je ne puis rien et le plus fort de mes arts se brise comme cristal contre sa pureté. Pour ce qui est de toi, je vais te changer en arbre, afin que tu ne bouges d'ici et que, dans ce coin de forêt, parmi tant de tes semblables tu ne puisses être reconnu ni retrouvé. Si cependant celle qui peut venir à toi, vient et te rend ta forme humaine, sache que je te condamne à n'être homme que deux heures par jour. Ce temps passé tu redeviendras arbre.

« Il leva la main et je me sentis fixé au sol. Il me toucha avec une branche arrachée à un chêne voisin, en disant :

« Homme-roi, sois arbre-roi,
Prince, deviens chêne! »

« Et je me sentis m'allonger; ma tête piqua vers le ciel, mes pieds plongèrent dans le sol où ils s'échevelèrent en racines, tandis que mes bras se ramifiaient à l'entour de mon corps devenu tronc; je n'avais plus d'yeux ni d'oreilles, une sorte de mort tomba sur moi, et je fus le chêne que tu as vu, Anémone. Je le serais encore, si tu ne m'avais délivré, car c'est toi la jeune fille au cœur pur comme l'eau, c'est toi... Mais, Dieu tout-puissant, que m'arrive-t-il?... Je prends racine... je deviens bois... je... »

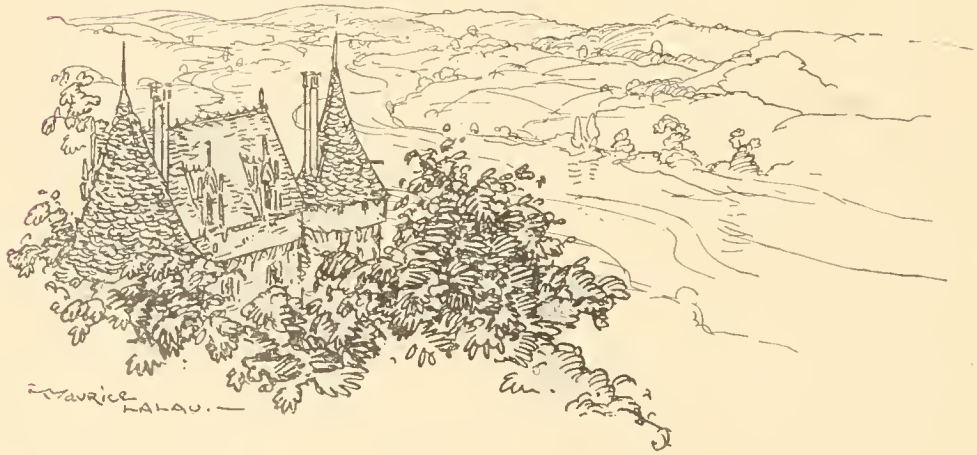
Il arrivait simplement que le délai de deux heures fixé par le magicien était achevé, et qu'il fallait que le jeune prince redevînt chêne.

Cette transformation eut lieu en moins de temps qu'il ne vous en faut pour fermer un œil. Anémone ne s'en inquiéta pas autrement. La journée avait été en effet pour elle si fertile en merveilleux qu'elle n'en était plus à s'épouvanter

de voir un homme se métamorphoser en arbre; d'ailleurs, le jeune prince ne l'avait-il pas prévenue?

Elle s'approcha du chêne et, baisant sa rude écorce :

— Adieu, gentil compagnon, dit-elle; adieu, charmant prince; adieu, cher arbre-roi, à demain.



IV

Anémone reprit le chemin de la maison. Elle marchait, les yeux avivés, l'âme en liesse, pensant, ma foi, plus à son beau prince qu'à la jolie Boule de Jade. Ce fut pimpante, chanson et rire aux lèvres, qu'elle franchit le seuil de la chaumière.

La mégère n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Elle se jeta au-devant de la jeune fille, et, les poings sur les hanches, la bouche mauvaise, l'invectiva :

— D'où viens-tu, traînarde ? Comment, petite malheureuse, tu as l'audace de rentrer en chantant, alors que je me ronge le sang ici, à t'attendre depuis plus de trois mortelles heures...

Elle allongeait déjà la main pour la gifler, lorsqu'un pas retentit sur le seuil : c'était le bûcheron qui rentrait. Force fut à la méchante femme de dévorer sa colère.

Le lendemain, sa grosse besogne achevée, Anémone se lava les mains et le visage, lissa ses cheveux noirs, mit du linge blanc. Pendant que sa belle-mère tournait le dos, elle jeta un regard furtif sur l'éclat de miroir que deux clous fixaient au mur : elle eut le temps d'apercevoir deux grands yeux profonds, des joues fraîches, une bouche rose framboise et une mèche rebelle qu'elle se dépêcha de repousser sous son bonnet. Ensuite elle alla s'asseoir à son rouet pour filer sa quenouillée habituelle. Et ce jour-là, je vous affirme qu'elle ne leva pas le nez pour regarder voler les mouches. Ses doigts tordaient la laine vite, vite, son pied se hâtait, la roue ronflait, à croire que dix Gris-Gris revenus sur terre ronronnaient de concert par la chambre.

Et, comme sa belle-mère venait de la laisser seule une minute, vlan ! elle

planta là laine et fuseau; ouste! en deux bonds elle fut dans la clairière; et hop! au grand galop s'élança dans la forêt. Elle ne fut pas longue à parvenir à son beau chêne. Elle tira la Boule de Jade, la heurta contre l'écorce; soudain l'arbre tressaillit et prit forme humaine : le prince Généreux s'avança — ai-je dit qu'il s'appelait Généreux, nom qu'il était de tradition dans sa royale famille de donner aux aînés? — Ils s'embrassèrent, se firent mille gentillesses et compliments :

— Bonjour, mon cher prince.

— Bonjour, ma chère fleurette.

— Vous n'êtes pas trop engourdi?

— Non point. Mais que vous voici fraîche, et pimpante, et jolie! Laissez-moi vous regarder à loisir. Dieu me pardonne, vous avez votre bonnet des dimanches, jupe de drap fin et sabots de fête. Pourquoi et pour qui ces beaux atours?

— Pour qui? Pour vous, mon gentil compagnon. Pourquoi? Parce que je venais vous voir, oui-dà.

Ils se contemplaient, heureux de se trouver l'un près de l'autre et de se le dire.

— Comme nous sommes peu raisonnables, tout de même, fit soudain Anémone, voici plus d'un bon quart d'heure que nous perdons à nous sourire! Vous allez tantôt redevenir arbre, mon cher Généreux, et nous n'aurons rien dit ni fait de sérieux... Voyons, si j'essayais le sifflet d'opale? je le vois là, tout chatoyant, pendu à votre cou, au bout de sa chaîne de perles, et j'ai grande envie de le porter à mes lèvres. Ne m'avez-vous pas dit que, seule, la jeune fille qui vous rendrait votre forme humaine pourrait tirer de lui un son? Voulez-vous que j'essaie?

— Certes oui, et je suis un maître sot de ne pas vous l'avoir proposé dès le premier baiser échangé. Mais j'étais perdu dans la nuit de vos yeux, ma chère Anémone, et je rêvais à de si jolies choses...

— Alors, je siffle?

— Allez!

Elle siffla timidement. Un appel retentit, aigu, formidable, puissant, si étrange que la vie de la forêt sembla un instant suspendue pour écouter; les feuilles en tremblaient. Et voici qu'un bruit de course éperdue parvint à leurs oreilles. Lointain d'abord, confus, il se rapprochait en un sifflement de tempête. A peine avaient-ils eu le temps de s'en épouvanter que deux animaux débouchèrent ventre à terre dans la clairière. C'était deux loups, un noir, un blanc, deux loups jumeaux sans doute, car, au poil près, l'un était l'image exacte de l'autre.

Terrifiée, la jeune fille se serra contre le prince; celui-ci tira son épée...

Mais les loups, avec de bons yeux et battant de la queue, s'approchaient et léchaient les pieds d'Anémone.

Comme elle les regardait, un peu rassurée, ils se mirent à hurler doucement.

Et voici qu'à sa stupéfaction profonde, elle comprit ce qu'ils hurlaient :

— Ils parlent, ils parlent comme des créatures humaines, s'écria-t-elle. Vous entendez ce qu'ils me disent ?

— Je n'entends que des hurlements semblables à ceux que poussent leurs pareils.

— Il faut donc que je possède de par ce sifflet la faculté de comprendre la langue des loups, car écoutez, cher prince, voici ce que l'un d'eux me hurle :

« Jeune fille nous sommes tes esclaves, car tu tiens entre tes doigts le sifflet l'opale, notre maître, lequel nous commande d'aimer et de servir qui le possède et sait tirer de lui un son. Nous nous réjouissons d'appartenir à une aussi jolie

maîtresse. Je m'appelle Le Noir; je possède une mâchoire de diamant, elle brise l'acier comme paille. Et celui-ci est mon frère; il se nomme Le Blanc et ses yeux sont de rubis, ils trouent les ténèbres. Nous avons tous deux les pattes fines et défions le vent à la course; notre échine peut porter un homme plus aisément que le cheval son cavalier. A ton coup de sifflet nous apparaîtrons. Nous disparaîtrons quand tu diras : « Au loin! » en posant sur ton front le talisman notre maître. Dispose de tes loups, maîtresse, commande, ce sont deux chiens dociles; maîtresse, nous t'aimons; maîtresse, nous t'obéissons. »

— Il faut que ce don vous soit personnel, chère fleurette, car, à tous leurs discours je ne comprends mot : je n'entends qu'aboiements rauques et fort déplaisants. Je vous avoue que, si je n'étais pas dans le secret, je ne me sentirais guère tranquille. En l'occasion présente, je bénis le Ciel qui vous donne ces deux hardis compagnons. J'imagine qu'ils pourront quelque jour vous être fort utiles.

Ils se réjouirent de cette bonne fortune, firent ample connaissance avec les animaux qu'ils ne se lassaient point de caresser; ceux-ci, jaloux de montrer leurs talents, faisaient mille tours de souplesse. Et le temps passa si vite que Généreux se retrouva métamorphosé en chêne, avant même d'y avoir pensé.

Demeurée seule, Anémone posa le sifflet sur son front et dit : « Au loin! » Les deux loups détalèrent. Elle rentra bien vite et alla s'asseoir à son rouet pour achever de filer sa laine. Sa belle-mère, soit calcul, soit retenue, ne lui fit aucune observation. Le jour s'acheva dans le calme.

Au bout d'une quinzaine, la marâtre, qui voyait chaque après-midi sortir Anémone, ne se tint plus de curiosité; elle lâcha la question qui lui brûlait la langue :

— Ah ça, où vas-tu ainsi chaque jour, toi ?

— Madame, c'est bien simple, je vais me promener dans la forêt. Sachant que ma société vous est insupportable, j'achève au plus tôt ma besogne et vous débarrasse de ma présence. Autrefois, quand j'avais un chat, je jouais avec lui, pendant mes loisirs, hors de votre vue, dans le cellier, le bûcher, le jardin. Maintenant que vous me l'avez tué, il faut bien que je me distraie seule.

— Ta-ra-ta-ta, chansons que cela, langue dorée! Me prends-tu pour si simple ? Crois-tu que j'ai deux yeux pour être aveugle ? Il y a quatre jours, il fit une pluie épouvantable; pourtant tu es rentrée du bois sans un fil mouillé. Serait-il indiscret de te demander ce que tu as fait ?

La question était inattendue; elle troubla Anémone qui, s'efforçant de payer d'aplomb, répondit :

— Il faut croire, madame, que je m'étais abritée sous un arbre ou sous quelque roche, à moins que ce ne soit dans quelque creux ? Où vouliez-vous donc que je

fusse? En vérité, vous semblez, sauf votre respect, madame, oublier que la maison la plus proche est à trois lieues de nous, et qu'il faut deux bonnes heures pour s'y rendre. Je me suis montrée assez adroite pour passer entre les gouttes et, d'éclaircie en éclaircie, je suis rentrée sans me faire tremper, voilà tout. Rien de plus naturel, madame.

Anémone baissait la tête; elle se sentait trahie par le rouge de son front, sa voix hésitante, la pâleur de ses joues; c'était son premier mensonge. Elle n'eût jamais imaginé que mentir fût si difficile, ni si pénible le sentiment d'avoir démérité devant sa conscience. Mais que vouliez-vous qu'elle fît autre chose? Elle ne pouvait cependant pas lâcher la vérité? La méchante la regarda un instant en silence. Enfin elle leva les épaules et lui dit d'une voix où sifflait le mépris :

— Ne crois pas m'en donner à garder avec tes maladroites excuses, apprentie coquine, tu sues le mensonge par toute ta face décomposée.

La jeune fille reçut l'insulte en plein visage; et le sentiment qu'elle la méritait lui fut insupportable. En une brusque révolte contre elle-même, elle cria :

— Eh bien, oui, c'est vrai, j'ai essayé de mentir et je remercie Dieu de m'y montrer si malhabile. Pouah! j'en ai la bouche amère, le cœur empoisonné. Donc, je l'avoue, j'étais à l'abri, c'est exact. Où? Vous ne l'apprendrez jamais; de moi tout au moins. Oh, vous avez beau planter vos yeux dans mes yeux, je ne baisserai pas les miens. Sachez que là où je mène mon âme il ne se trouve point de boue pour la salir. Je n'ai d'autre parure qu'elle, et j'ai soin de la tenir blanche.

— Que vas-tu me parler d'âme propre ou sale, à propos d'une chose que, voici dix minutes, tu déclarais toute naturelle? Assez de grands mots, friponne, garde ton secret, le hasard se chargera bien de me l'apprendre; et je l'y aiderai au besoin. Tout finit toujours par se savoir. En attendant, écure-moi ce chaudron, et vite! Toute ta conduite est louche depuis quelque temps. Ces sorties, cette insolence, ta gaieté, ta coquetterie! J'ai l'œil sur toi. Tâche de filer droit!... Allons, veux-tu frotter mieux que ça! Aurais-tu peur de t'user les bras, mijaurée?

A dater de ce jour, Anémone, se sentant surveillée, usa de ruse, et fort habilement. Elle varia ses heures de sortie, eut le courage de renoncer — et Dieu sait s'il lui en coûtait — à quelques rendez-vous. Pour dépister la mégère, elle ne prenait jamais deux jours de suite le même chemin. Elle s'arrêtait sur le seuil de la chaumière, l'air indifférent, regardait le ciel, tournait la tête à droite, puis à gauche, braquait son nez dans le vent, comme si elle se demandait : « Voyons, où vais-je aller aujourd'hui? » Puis elle partait dans une direction quelconque, marchant sec et ferme. Au bout d'un temps elle faisait brusquement demi-tour et avait la satisfaction de découvrir sa belle-mère qui, s'étant glissée derrière

elle, surprise par cette volte-face inopinée, demeurait plantée comme une nigaude au beau milieu du sentier.

Anémone raillait :

— Bonjour, madame. Eh quoi, vous me suiviez? Vous allez où je vais, sans doute? Je serais ravie, s'il vous plaisait que nous fassions route ensemble.

L'autre tournait les talons sans répondre. Elle rentrait, la rage au cœur.

Vingt fois elle espionna, vingt fois ses malices furent déjouées.

Dès qu'elle était certaine de n'être plus surveillée, Anémone sifflait ses loups. En deux bonds ils la portaient à son cher prince. Ils s'embrassaient tendrement.

ILS PARTAIENT A FOLLE ALLURE.

Elle s'excusait d'être en retard et lui donnait pour la peine un baiser de plus. Anémone enfourchait le Blanc, Généreux le Noir, et ils partaient à folle allure, piquant au plus épais du bois. Allongés sur le cou de leur bête, cheveux claquant au vent, ils fonçaient, laissant derrière eux l'air frémissant de leur passage. Le bûcheron, le chasseur qui par hasard apercevaient cette chevauchée fantastique, se signaient, tout pâles et, le cœur poigné d'effroi, demeuraient longtemps les jambes flageolantes. Les jeunes gens faisaient halte devant une caverne solitaire.

Une déchirure béante à travers un fouillis de ronces donnait accès dans cette demeure souterraine; un long couloir sombre débouchait dans une salle qu'éclairait une invisible fissure ouverte sur le ciel. Ils entraient. Les yeux s'habituaient vite à cette sorte de crépuscule qui, adoucissant le heurt des lumières et des ombres, faisait plus intimes les choses et plus modelés les visages. Les murs étaient de roc, le sol de mousse. Des plantes étranges, jamais vues, géantes ou naines, dardaient vers la voûte leurs fleurs énormes, ou bien ouvraient à hauteur de cheville leurs minuscules corolles. Des ondes de parfums erraient, parfois lourdes à entêter, le plus souvent légères, discrètes, presque irréelles. Une température égale régnait. Nul bruit ne troublait la majesté de cette mystérieuse retraite; c'était pour les yeux, l'âme, le corps, un lieu de repos délicieux.

Les deux jeunes gens prenaient place à l'endroit le plus éclairé; ils s'asseyaient sur une sorte de banquette formée par un relief puissant de mousse; et là ils devisaient de mille choses

Généreux instruisait Anémone. Il lui apprit d'abord à lire, puis à écrire, ensuite lui enseigna l'histoire du monde, celle de son peuple, de sa maison, puis la littérature, la géographie, les sciences, l'art. Elle se montra élève modèle.

Et il fallait qu'il y eût la-dessous quelque bon tour de la fée à la Boule de Jade, car Anémone témoignait de facilités et d'une mémoire surprenantes. Non seulement elle répétait fidèlement tout ce que son maître lui apprenait, mais il lui arrivait souvent de le corriger quand dans son exposé il confondait les dates, embrouillait les faits, commettait des erreurs de calcul ou demeurait coi au milieu d'un morceau.

— Ecoute, déclarait-il souvent, je suis émerveillé. Quand on pense que tu retiens, rien qu'à les entendre, des vers que j'ai eu si grand mal à apprendre et qui me valurent tant de pensums et quelquefois même le fouet! Tiens, je voudrais que le vieux Milochas fut ici, qui m'enseignait les belles lettres et me répétait cent fois le jour : « Cultivez votre mémoire, monseigneur! » Il en pleurerait de joie derrière les verres en disques de ses savantes lunettes.

Elle lui souriait de toutes ses dents, de ses deux yeux, de son cœur.

— Paie-moi de ma peine, disait-il, une fois la leçon terminée.

Elle l'embrassait tendrement. Alors venait la collation. Elle frappait dans ses mains : un des deux loups accourait; c'était tantôt le Blanc, tantôt le Noir, car chacun avait son jour de service. Il portait dans sa gueule un panier rempli des meilleurs fruits tout frais cueillis par lui aux arbres de la forêt ou aux espaliers du Duc, seigneur de la contrée, car Anémone leur avait défendu de rien prendre aux pauvres gens. Une source jaillissait du roc; ils en buvaient l'eau claire.

Lorsqu'il était temps de repartir, l'un des deux loups laissé en faction au dehors s'avançait dans le couloir et hurlait : « L'heure, maîtresse! » Chacun enfourchait aussitôt sa monture et les animaux partaient, parcourant à cette même allure de bourrasque le chemin bien connu qui menait de la clairière à la caverne. La transformation coutumière s'opérait.

Généreux disparaissait : un beau chêne de plus ornait la forêt; et Anémone, ayant congédié ses bêtes, reprenait ses sabots laissés dans un fourré et filait vite à la maison.

V

URANT près d'une année cette existence se poursuivit sans que fût troublée la félicité des deux jeunes gens. Chaque jour les rendait l'un à l'autre plus chers.

Ils choisirent un après-midi trempé de soleil, que le printemps revenu faisait doux, léger, pour se promettre l'un à l'autre.

Leurs paroles furent simples; ils laissèrent parler leurs cœurs qui s'étaient donnés bien avant qu'ils ne l'eussent permis.

— C'est du jour que tu es venue vers moi, Anémone, que je t'aime.

— Et moi, c'est depuis beaucoup plus longtemps, depuis toujours, mon cher Généreux : ma vie commence à la minute que je t'ai rencontré.

— Ecoute, Anémone : je fais serment de te prendre pour femme, de n'aimer que toi, de ne vivre que pour toi. Nulle main humaine, nul obstacle, nulle épreuve ne m'arrêteront. J'irai à toi où que tu sois.

— Généreux, je n'aime et n'aimerai que toi. Nulle main humaine, nul obstacle, nulle épreuve ne m'empêcheront de venir à toi où que tu sois. Je te jure d'être ta femme, malgré tout et tous.

Ils se regardèrent longuement. Était-ce pressentiment des souffrances à venir? mais leurs yeux étaient graves; ils ne versèrent pourtant pas une larme.

Le prince attira la jeune fille sur sa poitrine, elle lui jeta les bras autour du cou : et ils demeurèrent ainsi debout sous le soleil dont les rayons, glissant à travers la frondaison vert tendre, tombaient tout au long d'eux en fins rais de clarté.

Ils échangèrent un premier et pur baiser d'amour.

— Veux-tu que nous nous promenions très doucement, à tout petits pas, mon cher Généreux? demanda Anémone. Le bonheur m'oppresse, j'ai envie de sourire et de pleurer; je suis lasse et ai besoin de marcher à ton bras. Et puis, il fait si

doux aujourd'hui, je voudrais, tant je suis heureuse, je voudrais prendre le Ciel sur mon cœur pour l'embrasser.

— Eh bien, allons, ma chère fleurette. Oui, appuie-toi sur moi. Il me semble que mon âme s'est agrandie pour recevoir la tienne. Va, je saurai te gagner ou j'y laisserai ma vie. Regarde sur le sol, regarde, mon amour, nos deux ombres marcher enlacées, ce sont les ombres de deux heureux. Vois-tu, c'est ainsi qu'un jour, nous irons dans la vie, toi et moi, unis à jamais.

Ils s'éloignèrent à pas lents par les primevères jaunes et les jacinthes violettes entre les hauts fûts des arbres ruisselants de lumière.

Or, il arriva que précisément, ce même jour, la belle-mère d'Anémone, se guidant sur les herbes foulées, réussit à découvrir les traces de la jeune fille pourtant à peine visibles, mais l'œil de la haine percerait des murailles. La piste menait tout droit à la clairière où d'ordinaire se dressait l'arbre-roi. Lorsque la mégère y parvint, les deux jeunes gens étaient déjà loin. Elle se mit à fureter partout, tournant en rond.

Soudain elle poussa un cri de triomphe : elle venait de découvrir les sabots d'Anémone que celle-ci avait, comme d'habitude, cachés dans le creux d'un buisson.

— Ah, ah, ricana-t-elle, enfin, je te tiens, maîtresse fourbe! Il faudra bien que tu repasses par ici pour reprendre tes sabots; et alors je verrai... ah, ah,... je saurai... ah, ah, ah!

De joie elle claquait les sabots l'un contre l'autre, comme des battoirs. Elle s'avisa alors de monter dans un arbre pour dominer la situation, car elle tenait à se rendre compte de la direction d'où viendrait Anémone. Elle s'installa sur une maîtresse branche, bien à califou chon, disposa le feuillage autour d'elle, afin de dissimuler sa présence; puis, devenue invisible, elle attendit.

Sa rage et sa stupéfaction furent grandes, lorsqu'elle vit Généreux et Anémone, couple harmonieux, marchant à pas légers, déboucher d'un sentier pour entrer dans l'éclaboussement de soleil qui emplissait la clairière.

Elle faillit dégringoler de dépit.

Le prince s'avançait, magnifique dans son costume de cour, chargé de dentelles, de rubans, étincelant de joyaux, il tenait sa bien-aimée par la taille. Elle allait, gracieuse, souple, jambes et pieds nus; mais son visage rayonnait aussi pur, aussi fin, aussi noble que celui d'une Vierge de vitrail.

Tout autre que ce cœur enfiellé n'aurait pu, en les voyant, se tenir d'admiration.

A demi morte de fureur, elle vit passer au-dessous de la branche qu'elle occupait ce luxe et cette misère que l'Amour menait par la main.

Sous ses yeux ils échangèrent leur baiser d'adieu; sous ses yeux, Généreux redevint chêne. Elle en éprouva une frayeur telle qu'elle s'évanouit.

Il doit y avoir une providence pour les méchants, car elle ne tomba point de son perchoir et lorsqu'elle reprit ses sens la clairière était solitaire. Anémone ayant chaussé ses sabots était rentrée au logis.

La vilaine descendit de son arbre, tout ahurie encore, et les jambes molles. Il lui fallut quelque temps pour reprendre ses idées nettes.

« Mais c'est une sorcière, une magicienne, une damnée, un suppôt de Satan que cette horrible fille, se disait-elle. Avez-vous vu ce prince de si haute mine avec ses bijoux

splendides, ses plumes, ses broderies magnifiques, menant comme une épousée cette guenon en loques! Et comme ils se regardaient! Comme ils semblaient s'aimer! Et toutes ces mignonnes choses qu'ils se sont dites, les misérables. Attendez, mes petits. Ah, vous vous aimez!... attends, toi, l'homme-arbre, attends, toi, la souillon sorcière, je m'arrangerai de telle sorte que vous versiez plus de larmes que vous n'avez de cheveux sur la tête. Laissez-moi bien réfléchir, que je me trouve une belle et bonne vengeance. Ah, gueuse d'Anémone, dire que voici bientôt une année qu'elle me berne et se gausse de moi! Et ce grand nigaud d'arbre qui l'aime! Vous me le paierez! »

Elle menaça le chêne du poing, puis se hâta de prendre la fuite, car elle avait cru entendre une de ses branches craquer.

Elle arriva à la chaumière, suante et fumante de colère. En entrant, elle toisa sa belle-fille d'un œil foudroyant, et fit avec ostentation un ample signe de croix.

— Qu'est-ce qui lui prend ? se demanda naïvement Anémone qui par politesse se signa également.

— Peste soit de cette gueuse, gronda la marâtre entre ses dents, la voici qui fait son signe de croix tout comme une bonne et brave chrétienne. Mon doux Seigneur, à la voir si simplette, si naturelle, croirait-on jamais qu'elle fait commerce avec les démons? Attends, va, monstre de perfidie!

Le lendemain, à peine le bûcheron eut-il tourné les talons que sa femme chaussa ses sabots des grands jours, se coiffa de son plus haut bonnet, mit un tablier fin sur sa robe des dimanches, puis dit à Anémone :

— Garde la maison, et ne t'éloigne point surtout que je ne sois revenue.

— Vous rentrerez tard, madame?

— Je rentrerai à ma fantaisie, pécore. Tard si je veux, tôt s'il me plaît. Ah, ah, cela dérange vos projets, ma mie!... Votre galant n'aime sans doute pas attendre aux rendez-vous... ah, ah, ah!...

La méchante éclata de rire, fit une grimace sardonique et s'éloigna à pas rapides, laissant Anémone stupéfaite, indignée.

« Est-ce pure méchanceté ? Saurait-elle quelque chose? se demandait-elle, anxieuse. Que ne puis-je, hélas, courir vers Généreux pour lui conter mon inquiétude ? Faut-il donc que j'attende le retour de cette vilaine femme ? »

Ainsi pensait-elle et le cœur lui battait bien fort.

La marâtre s'était dirigée vers la clairière où se dressait le chêne-roi. Elle s'arrêta à quelques toises de lui, puis se mit à tourner autour en traînant les pieds. Elle traça de cette façon un vaste cercle de gazon foulé ; sa besogne achevée elle eut un sourire : « Parfait ! » murmura-t-elle; et elle s'éloigna, satisfaite.

Elle marchait à grandes enjambées, car la route était longue qui menait à la demeure du forestier.

Elle trouva celui-ci mangeant en famille la soupe de dix heures. Il se leva par déférence et essuya d'un revers de manche sa bouche grasse, avant de lui souhaiter le bonjour :

— Soyez la bienvenue, la Louise. Mon compère, le bûcheron que Dieu garde, serait-il malade — ou peut-être pis — que je vous vois de si grand matin ? Mais, de grâce, seyez-vous et mangez un morceau avec nous. Allons, les petiots, faites place à la table.

— Merci, maître, je ne puis accepter, car je dois repartir bien vite. Non, Dieu merci, mon homme n'est point souffrant, mais j'ai à vous entretenir de choses... de choses que, ma foi, je préfère confier à vous seul.

— Holà, dame bûcheronne, est-ce donc si grave ?

— Très grave, maître. Vous plairait-il de m'écouter en faisant les cent pas dehors ?

— Mais certes, oui, la Louise ; je vous suis. Le temps seulement de prendre mon bonnet, car je crains fort les courants d'air.

La rusée coquine savait par ouï-dire le forestier très superstitieux.

Elle prit donc un air de grand mystère, se signa à plusieurs reprises, et à voix contenue commença :

— Vous me connaissez, maître, et savez que je ne suis point commère à m'émouvoir facilement. Eh bien, au souvenir de ce que j'ai vu et que je veux vous conter, la petite mort me court encore tout le long de l'échine.

Elle fit un nouveau signe de croix.

— Bigre, fit le forestier, en se signant aussi.

Elle se haussa sur ses pointes et lui souffla dans l'oreille :

— Il y a dans la forêt un arbre possédé du diable...

— Du diable, dites-vous ?

Il sentait ses cheveux se hérisser et la sueur perler à leur racine. La mégère vit avec satisfaction une pâleur de cire envahir les joues du brave homme.

Elle reprit :

— Oui,... du diable! Un chêne!... Je l'ai vu de mes yeux. Il était quatre heures de l'après-dînée; autour de lui des démons dansaient une ronde, des diablotins tout noirs à pieds griffus. Ils étaient vingt au moins ; ils avaient des yeux flamboyants, des queues en fer de lance et des langues fourchues...

— Des yeux fourchus ?... des langues en fer de lance ?... des queues flamboyantes ?... bredouillait le forestier effaré. Ah, mon Dieu !

AUTOUR DE LUI DES DÉMONS DANSAIENT UNE RONDE.

— Et le chêne, maître, le chêne! Devenu un énorme démon, gris et pustuleux comme crapaud, il battait la mesure de toutes ses branches transformées en autant de bras noirs et visqueux... Quant à sa tête, oh, maître...

— Oui, sa tête?... eh bien, sa tête...?

— Je ne l'ai point vue, maître, mais je la suppose horrible. Les diablotins, les bras de ce démon d'arbre m'avaient causé une telle frayeur que je me suis évanouie, sans en voir plus long et en criant : « Jésus !... » Quand je suis revenue à moi, tout avait disparu. Le nom de Notre-Seigneur les avait dispersés sans doute...

— N'auriez-vous point eu la berlue? Êtes-vous sûre de n'avoir pas rêvé, la Louise?

— C'est bien ce que je me suis demandé à moi-même, en reprenant mes sens, mais mon incertitude n'a pas duré longtemps, les preuves étaient là, dans l'air et sur le sol.

— Des preuves?... mais quoi donc, mon Dieu?

— Une vapeur de soufre, d'abord, que j'en ai toussé plus d'une heure ; ensuite, le cercle tracé autour de l'arbre maudit par les pieds de ces diables; même que leurs griffes, par places, ont arraché l'herbe. Je suis sûre que si l'on cherchait bien, on trouverait par terre des éclats d'ongles, tant étaient furieux les entrechats qu'ils battaient... Il en jaillissait du feu, maître, je vous le dis.

— Mais, cet arbre, ce chêne, vous le connaissez?

— Précisément.

— Il faut me le désigner, qu'on l'abatte sans tarder.

— C'est justement pourquoi je suis venue, maître.

— Et bien vous avez fait, la Louise, fort bien.

Holà, Ambroise, mon mignon, cria le bonhomme à l'aîné de ses enfants, mets tes habits du dimanche, prends le pichet de faïence blanche à fleurs bleues et va-t-en au village chez monsieur le Curé. Tu le prieras de te remplir ton pichet d'eau bénite, puis tu reviendras, en prenant garde de n'en point répandre en chemin. Va vite, mon bellot.

Se retournant alors vers la mégère :

— N'ayez crainte, la Louise, nous l'abattrons, et tôt, dit-il. Avant de commencer de lui travailler la peau, à ce mécréant, nous l'aspergerons d'eau bénite, et non seulement lui, mais aussi nos outils, scies, haches, coins, cognées. Ainsi nous aurons plus de cœur à la besogne, parce qu'on se sentira, comme qui dirait d'accord avec le bon Dieu. Mais, j'y pense, la Louise, je vais vous accompagner, et vous demanderai de vous détourner de votre chemin pour me mener à l'arbre endiablé. Je veux le voir de mes deux yeux, de façon à éviter toute méprise. Attendez-moi un brin : le temps d'avaler ma soupe et nous partons ensemble.

Le soleil était encore assez haut dans le ciel, lorsque la vilaine femme revint à la chaumière.

Anémone qui, cent fois déjà plantant là son rouet, s'était précipitée à la porte pour voir si elle n'arrivait pas, distingua soudain comme une voix lointaine qui chantait. Sur le seuil, elle prêta l'oreille : oui, quelqu'un venait là-bas, quelqu'un dont le cœur sans doute était joyeux.

Elle écouta encore, puis tout à coup blêmit : « Mon Dieu, mais c'est sa voix; oui, c'est bien elle. Elle chante! Bonne Sainte Vierge, quelle méchanceté a-t-elle encore inventée? Quel malheur m'a-t-elle préparé? »

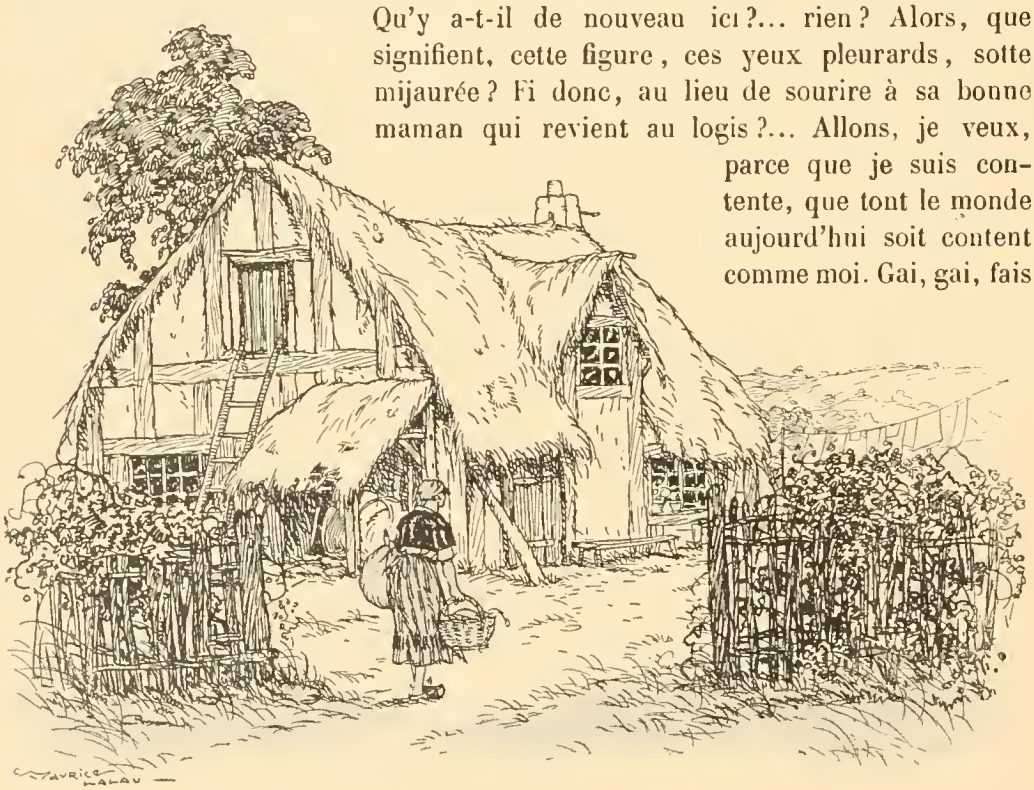
Derrière les arbres, la chanson, sans cesse plus proche, semblait une réplique aux angoisses de la jeune fille.

L'air était vieillot, guilleret :

« Au rendez-vous, le lendemain,
Mon bel ami ne vint...
Qui me rendra,
Landerirette,
Mon ami que j'adore?
Qui me dira,
Landerirette,
Si dois l'attendre encore?
Qui me dira,
Landerira,
Si jamais reviendra?
Landerirette, landerira. »

Et la mégère déboucha dans la clairière, lançant à plein gosier ses dernières roulades.

— Ah, ah, te voici, belle esseulée, se moqua-t-elle. Je gage que tu ne m'attendais pas de si tôt?... ni de si belle humeur... Mais pourquoi ce visage d'une aune? Qu'y a-t-il de nouveau ici?... rien? Alors, que signifient, cette figure, ces yeux pleurards, sotte mijaurée? Fi donc, au lieu de sourire à sa bonne maman qui revient au logis?... Allons, je veux, parce que je suis contente, que tout le monde aujourd'hui soit content comme moi. Gai, gai, fais



risette, Anémone, ma mie, car je te permets de sortir... et dès qu'il te plaira.

La jeune fille ne se le fit pas répéter deux fois; elle remercia, jeta son fichu sur ses épaules et partit en courant, sans même penser à mettre son bonnet.

Elle parvint hors d'haleine à la clairière, tira de son sein la Boule de Jade et la cogna contre l'arbre. Généreux parut; c'est à corps perdu qu'elle se jeta dans ses bras. Elle riait et sanglotait tout ensemble.

— Ah, mon ami, mon seul ami, pardonne-moi, je suis folle... mais cette maudite femme... avec sa chanson... avec sa gaîté... m'a tourné la tête... J'avais une peur atroce de ne plus te revoir, jamais! Mais, Dieu soit loué, tu es là, bien à moi, mon cher, cher Généreux! Ah, que mon cœur me fait mal...

D'instinct, parce qu'elle se sentait défaillir, elle chercha de ses yeux les yeux de celui qu'elle aimait et d'où pour elle émanait toute vie.

Elle s'effraya de les rencontrer tristes infiniment.

— Oh, mon Dieu, qu'as-tu ? Pourquoi ce regard triste? Ah, je t'en supplie, fais sourire tes yeux. Dis-moi que rien ne nous menace... Calme-moi... Parle, démens le deuil de tes regards...

Le prince parla d'une voix que faisaient sourde les larmes contenues.

— Hélas, ma fleurette chérie, ma bien-aimée, hélas!... Es-tu courageuse?

— Oui, témérairement pour tout ce qui est toi. Parle!

— Tu seras forte ?

— Je le suis; parle vite!

— Anémone, mon amour, regarde-moi bien; oui, de tous tes regards. Que nos yeux se quittent aujourd'hui le moins possible... Écoute sans défaillir... Nos yeux, nos yeux qui s'aiment tant... eh bien, ils seront longtemps oui, longtemps sans se revoir.

— Ah, Dieu, tu me quittes?

— Je ne te quitte pas, ma chérie, on m'arrache à toi... Qui?... Ta marâtre. Oui, laisse-moi te dire. Ne te tords point les mains, ne gémis pas, calme-toi, ne souffre pas; écoute: le plus horrible est dit, maintenant. Oui, on nous sépare; c'est vrai, on nous éloigne l'un de l'autre... mais nous nous reverrons, et c'est d'espoir que je veux te parler; qu'il faut que tu me parles à ton tour, car, moi aussi, j'ai mal... bien mal...

Ils ne purent continuer; et ils demeurèrent enlacés, mêlant larmes et sanglots.

Ce fut Anémone qui se reprit la première. Les yeux agrandis, la bouche résolue, elle dit :

— Mon bien-aimé, ne te laisse pas abattre, reprends courage. Regarde-moi, je ne pleure plus, je ne tremble plus. Je veux être plus forte que la destinée.

Qu'avons-nous à redouter ? Les années, les obstacles, la méchanceté des hommes ? mais ce n'est rien, cela, puisque nous nous aimons ! Va, Généreux, je serai ta femme. Tel tu quitteras mon cœur ici, dans cette forêt, tel tu le retrouveras, je te le jure, Dieu seul sait quand et où.

— Anémone, ma chère fleurette, comment ferai-je pour vivre sans tes yeux chéris, loin de la pureté de tes lèvres ? N'étions-nous pas déjà assez éprouvés, tous deux ? Anémone, dire que je ne te verrai plus !...

Il serra les poings, le désespoir crispa son visage.

— Ah, Généreux, supplia Anémone, courage, le temps passe...

D'une voix raffermie il reprit :

— Oui, tu as raison, mon amour, je veux être fort, je le suis. Pardonne-moi cette faiblesse, mon esprit s'égarait, car te perdre, vois-tu, te perdre... Mais c'est fini maintenant, j'ai du courage. Ecoute donc, puisqu'en effet le temps presse. Ton cœur, ma fleurette, ne t'avait point trompé. Tysrem, l'enchanteur, est venu vers moi, ce matin. J'ai entendu de sa bouche que ton horrible marâtre, ayant appris, je ne sais comment ni par qui, notre secret, a décidé le maître-forestier à me faire abattre... Ne tremble pas ; ne crains rien : je serai sauf... Ecoute sans larmes ni faiblesse... Oui, ils vont venir m'abattre, tout à l'heure peut-être, mais ce n'est pas sur moi qu'ils frapperont, car Tysrem m'aura emporté loin d'ici. « Sache, Prince, m'a-t-il dit, que ton salut dépend non seulement de toi, mais encore de celle qui une fois déjà a réussi à te rendre ta forme humaine. Si tu trahis son amour, si elle parjure le sien, c'est fait de toi, tu m'appartiens à jamais ! Quant à ta nouvelle retraite elle est à des milliers de lieues d'ici. Avant qu'Anémone y parvienne j'aurai grandement loisir de t'en choisir une autre plus mystérieuse encore et plus lointaine ! »

— Je saurai t'y rejoindre, fût-elle au bout du monde. Ma chère Boule de Jade m'y conduira ; ne doit-elle pas me guider vers mon bonheur ? Et mon bonheur c'est toi. Alors, tu vois bien, Généreux, que nous nous reverrons ! Quant à trahir nos serments ?... l'un ou l'autre... toi ou moi ?... ah, mon Généreux, comme il nous connaît peu, ton misérable enchanteur.

Elle souriait maintenant, transfigurée. Le prince la contempla quelques instants en silence :

— Que tu es belle, Anémone ! Ah, laisse-moi te regarder longtemps encore ; et puis, parle-moi ; donne-moi tes mains ! Que mes yeux gravent à jamais dans mon âme ton cher et pur visage ; que mon oreille fixe dans ma mémoire la musique de ta voix ; que je sente pour des mois, des années, la douceur de tes doigts que pressent les miens.

— Je t'aime, Généreux, je n'aurai d'autre amour que toi.

Ils s'étaient assis sur un tronc d'arbre jeté bas par l'orage.

Elle lui répétait ces paroles, les mêmes sans cesse ; il écoutait, la contemplait à grands yeux extasiés.

— Anémone, dit-il enfin, voici l'heure où je vais pour la dernière fois redevenir chêne. Avant de me quitter, arrache-moi un morceau d'écorce et garde-le en souvenir de moi. A mesure que notre réunion se fera plus proche, tu le verras devenir de bronze, d'argent, puis d'or.

— Hélas, mon cher Généreux, en échange de ton talisman, que pourrai-je te donner ? Je n'ai rien de magique à t'offrir. Mais, tiens, coupe-moi cette tresse de cheveux et garde-la. Qu'elle te fasse souvenir de la pauvre fille qui, ne possédant au monde d'autre bien que son cœur, te l'a donné dans sa pureté.

Le prince, avec son coutelas trancha une des longues nattes d'Anémone ; il la noua autour de son poignet après l'avoir baisée dévotement. Ils se levèrent.

— Adieu, Anémone, je t'aime et t'aimerai toujours.

— Adieu, Généreux, je suis tienne à jamais.

A peine eurent-ils le temps de s'étreindre une dernière fois que le prince était redevenu chêne.

Anémone glissa sur les genoux ; elle éleva ses mains jointes vers le ciel :

— Beau chêne, dit-elle en pleurant, adieu ! je ne viendrai plus vers toi, les pieds joyeux, le cœur sautant d'amour. Demain, tu tomberas sous la cognée, et demain Anémone sera loin d'ici. Adieu, tout ce qui fut témoin de la vie de mon cœur, toi, douce clairière dont je chéris chaque brin d'herbe, vous tous, arbres amis, qui formiez autour de notre bonheur comme un mur bienveillant de verdure. Je ne vous verrai jamais plus sans doute. Que je vous contemple encore, avant de m'en aller de vous.

Elle promena comme une caresse circulaire un lent regard sur tout ce qui l'entourait. Puis, se relevant, elle s'approcha du chêne-roi.

— Généreux, dit-elle, qu'il soit fait selon ton désir.

Elle avait ouvert son couteau. D'une main tremblante, elle entama le bois, il lui sembla que l'arbre frissonnait ; et, quand elle arracha le morceau d'écorce, un soupir tomba de la cime, et la blessure saigna.

Anémone poussa un cri de douleur :

— Mon Dieu, Généreux, faut-il que tu souffres par moi !

Elle se haussa vers la plaie, y appliqua ses lèvres... et, sous ce baiser, le sang tout à coup s'arrêta.

— Adieu, mon amour, adieu ! cria-t-elle

D'une étreinte désespérée elle se pressa contre le chêne-roi, puis, s'arrachant courageusement à lui, elle s'enfuit sans tourner la tête.

VI

Cette nuit-là, Anémone ne reposa guère. Réfugiée sous le manteau de la cheminée, tandis que dormaient le bûcheron et sa femme, elle avait en secret rallumé le lumignon et, à sa lueur fumeuse, elle tirait l'aiguille, versant autant de larmes qu'elle cousait de points. D'un carré de toile bise, elle se fit un petit sac où elle enferma le sifflet d'opale, la Boule de Jade et le morceau d'écorce. En ayant tiré les coulisses, elle le suspendit à son cou, puis passa en revue ses quelques hardes. Elle reprit ici une couture, remit là une pièce, affermit cette boucle, reprisa cet accroc et ne se coucha qu'au petit jour : l'aube barbouillait de rose sa fenêtre, comme elle soufflait son lumignon.

Elle dormit sans un rêve et tout d'un somme. Elle n'entendit pas son père quitter la chaumière; ce fut la mégère qui l'éveilla, comme le soleil était déjà haut dans le ciel :

— Bon Dieu, quelle mine tirée! Qu'as-tu donc, sotte bête? On dirait ma parole, que tu t'amuses à pleurer en dormant. Tu as les joues toutes couturées de larmes. Allons, debout! va me rincer à grande eau le chagrin de ta figure. Et puis, fais-toi belle. Quelque chose me dit que ce jour-ci comptera dans ta vie, Anémone,.. oui-dà... je te laisse la surprise du reste.

Et, comme la jeune fille s'était mise sur son séant, elle lui éclata au nez d'un rire grossier, puis s'en fut par la chambre, en chantant ironiquement :

« Qui me rendra,
Landerirette,
Mon ami que j'adore?
Qui me dira
Landerira,
Si jamais reviendra?... »

Anémone se mordit les lèvres pour ne pas lâcher les sanglots qui l'étranglaient.

Elle enfila sa cotte de grosse laine, sortit, tira au puits un grand seau d'eau et y plongea son fin visage, ses bras minces. Au contact de cette fraîcheur, elle eut un long frisson, grelotta quelques instants ; puis vint la réaction qui lui mit le sang aux joues, le rose aux lèvres, l'éclat aux yeux.

Toute ragaillardie, elle rentra manger son crouton de pain sec.

Elle n'avait plus envie de pleurer ; sa bouche s'éclairait d'un sourire mélancolique. Elle songeait que dans quelques heures elle serait loin du foyer paternel, et un regret montait à son cœur. Bien qu'elle eût pourtant vécu entre ces pauvres murs de longues heures de misère, elle n'acceptait pas sans une grosse émotion l'idée de ne plus les revoir demain ni jamais peut-être. Elle considérait les objets familiers comme si elle les voyait pour la première fois ; elle les enveloppait d'un long regard, leur disait mentalement adieu. Elle oubliait sa méchante belle-mère, n'entendait plus ses couplets railleurs, ses allusions perfides.

Le ménage achevé, elle sortit et fit une dernière fois le tour de la chaumière. Elle regarda avec attendrissement le toit chargé de mousse ; sur le faîtage, des ravenelles étalaient face au grand soleil la laque de leurs pétales ; des moineaux piaillaient. Elle parcourut le grenier, le bûcher, le cellier, à pas pensifs, comme si elle marchait à travers des tombes. Puis elle poussa la porte moisie du jardinet et entra. Une bouffée de souvenirs l'assaillit : c'était Gris-Gris, la queue dardée en glaive, l'échine en arc, ronronnant au-devant d'elle ; puis, là-bas, sur le banc vermoulu, une femme assise la regardait venir, avec une douceur infinie... « Maman, ma maman ! » Toute sa petite enfance tenait entre les bras de cette ombre chérie. Oui, c'était bien ici que la morte aimait s'asseoir, c'est bien ainsi qu'elle se posait ; et ce romarin !... elles l'avaient planté, toutes deux, autrefois : Anémone n'avait pas cinq ans alors, mais elle se rappelait... Elle en cueillit un brin, le cacha dans sa poitrine, et quitta le jardinet sans un regard en arrière.

— Au revoir, madame, dit-elle sèchement, après qu'elle eut noué sur ses cheveux l'unique mouchoir fin qu'elle possédait — c'était un cadeau de son père.

— Holà, manante, te voici partie bien vite. Sais-tu que c'est jour de lessive aujourd'hui... Qui fera ta besogne ? Est-ce ton bel empanaché, ton chevalier au chêne, qui viendra savonner à ta place ?... ah... ah... ah... !

Elle s'attendait à voir Anémone bondir. Celle-ci la toisa d'un long regard tranquille et s'éloigna sans daigner répliquer.

Sur le seuil l'autre lui criait :

— Gageons, que tu ne resteras pas dehors aujourd'hui aussi longtemps que de coutume.

Anémone, se retournant, lui jeta un sourire de pitié.

— Oui, va, ricane, insolente, sorcière! cria-t-elle. « Tel s'en va en riant qui revient en pleurant! » ah... ah... ah...!

Elle se mit à chanter à tue-tête :

« J'aimais un joli chêne,
Que mon cœur, mon cœur a de peine!
J'aimais un joli chêne,
L'ont jeté bas les gens,
Rataplan,
L'ont jeté bas, les gens ! »

Mais, comme Anémone, de son même pas tranquille, allait disparaître au fond du sentier, elle s'élança sur ses traces, après avoir vite fermé la porte de la chaumière : « Il faut que je la voie et l'entende souffrir; je veux m'offrir ce doux spectacle tout à loisir. Que va-t-elle dire, faire, lorsqu'elle apercevra son grand benêt de chêne couché tout de son long par terre? Mon cœur en frétille d'aise !... Et quand elle verra son père; qu'elle apprendra que son beau galant est tombé sous sa propre cognée...! Ah! vengeance, douce vengeance... Mais que fait donc cette fille du diable ? »

Anémone marchait vite maintenant; elle tournait le dos à la clairière au chêne; chaque pas l'en éloignait. La mégère cependant ne s'en étonna pas autrement. Tout en se défilant avec soin derrière le dos de la jeune fille, elle pensait : « Encore des détours qu'elle fait pour me dépister. Va, ma belle, va ton petit bonhomme de chemin, droit ou de travers, je sais bien où tu veux aboutir. Tes malices sont cousues de fil blanc! »

Elles marchèrent ainsi deux bonnes heures, l'une suivant l'autre; et la méchante commençait à s'inquiéter, lorsqu'Anémone tout d'une pièce se retourna :

— Oh, oh, madame, je vous ai vue. A quoi bon vous cacher dans cette enfoncée de verdure ? Il y a beau temps que je vous savais derrière mes talons... allons, sortez de votre cachette... mais sortez donc !

Comme la mégère cependant ne bougeait point, la jeune fille fit quelques pas dans sa direction. Elle la trouva accroupie, toute penaude, dans un hallier.

Se voyant découverte, elle abandonna sa retraite et se rua sur Anémone, les ongles en avant.

— Prends garde, rugissait-elle, le visage tordu par la haine.

D'un saut de côté, la jeune fille l'évita, mais, comme une bête furieuse, la belle-mère revint sur elle au galop, tête basse, les dents grinçantes, prêtes à mordre.

Anémone se dérobait à cette furie par une course en zig-zag. L'autre écumait de ne la pouvoir saisir.

Soudain, un coup de sifflet formidable fit taire la forêt tout entière : les oiseaux cessèrent de chanter, les insectes de bourdonner, le vent de souffler, les feuilles de bruire; la mégère elle-même s'arrêta, la bave aux mâchoires, ses cheveux coulant en serpents noirs sur ses épaules.

Et l'on n'entendait plus rien qu'un frémissement, sans cesse plus proche et qui semblait arriver du fond de

l'horizon : c'étaient les loups qui accouraient, obéissants au sifflet d'opale.

Ils débouchèrent en trombe dans l'allée, et vinrent, le poil fumant, se frotter le long des jambes d'Anémone. Les dents du Noir étincelaient, les yeux du Blanc flamboyaient; tous deux ouvraient une large gueule, et leur langue était longue, rouge, haletante...

A leur vue, la mégère, poussant un cri d'épouvante, voulut fuir, mais la jeune fille commanda :

— Empêchez-la de bouger, mes chers loups!

Un bond simultané plaça le Noir à gauche, le Blanc à droite de la mauvaise femme. Ils dardaient vers elle des regards terribles et gourmands, et ils hurlaient

à petits coups de gueule brefs, aigus, comme aboient les chiens qui convoitent une friandise.

La mégère, tombée sur les genoux, livide, balbutiait :

— Pitié... pitié... laisse-moi vivre, au nom de ta mère Anémone... pitié... au nom de Dieu!

La jeune fille ne put, devant tant de lâcheté, se défendre d'un mouvement de dégoût. Pourtant elle répliqua d'une voix calme :

— Point n'est besoin, madame, d'invoquer ici le nom de Dieu ni celui de ma mère. Mon intention n'a jamais été de vous faire du mal. Vous m'attaquiez, j'ai appelé à ma défense mes fidèles amis. Certes, il me serait facile de me défaire de vous : mes loups attendent; sur un signe de moi, ils dévoreraient votre chair toute vive, et leurs mâchoires ne laisseraient ni une once de votre corps, ni un fil de votre cotte...

— Anémone!... pitié... pitié...

— Mais ce signe, je ne le ferai pas, poursuivit tranquillement la jeune fille. Un cœur bien né dédaigne la vengeance; c'est affaire aux âmes de votre trempe, madame. Vous m'avez fait bien du mal, et je vous tiens aujourd'hui à ma merci, vous étreignez mes genoux, baisez la boue de mes sabots... Je pourrais vous châtier, eh bien, je ne le ferai pas. A Dieu seul appartient le droit de vous punir. Relevez-vous, je vous abandonne à sa main; il saura, s'il lui plaît, faire justice de vous. Allons, relevez-vous, vous dis-je.

Glacée d'effroi, les yeux béants, la mégère demeurait à deux genoux sur l'herbe, levant vers la jeune fille ses mains jointes.

Celle-ci l'aida avec fermeté à se mettre debout.

— Pardon, balbutiait-elle... grâce... pardon...

— Demandez pardon à Dieu, madame, non à moi, lui seul est notre juge ici-bas et dans le ciel. Adieu, madame, que sa volonté s'accomplisse sur vous comme sur tous... Mais j'y songe; vous êtes à deux bonnes lieues au moins de la demeure de mon père. Dans l'état de faiblesse où je vous vois, vous n'y sauriez parvenir avant la nuit tombée. Que dirait-il à son retour, s'il trouvait porte close et maison vide? Il est homme d'habitudes, et entend voir, quand il rentre, couvert mis et soupe sur table. Je vais donc, madame, vous faire reporter au logis : Holà, Noir, saisis-toi de cette femme et l'emporte chez elle? Tu la déposeras courtoisement à sa porte, sans lui faire le moindre mal. Tu reviendras ici, ta mission terminée.

— Je ne veux pas... j'ai peur... je ne veux pas! hurlait l'autre.

Mais le Noir ouvrit les mâchoires : d'un revers de gueule, il la jeta en travers de son échine; elle s'évanouit.

Il partit en coup de vent, bondissant comme un lévrier.

En moins de temps qu'il n'en faut pour clore un œil, il parvint à la clairière où demeurait le bûcheron. Il jeta bas la mégère et la regarda de ses yeux flambants.

Il passait sa langue sur ses babines. « En vérité, se disait-il, elle est jeune encore, et tendre, et bien en chair. Foi d'honnête bête, elle ferait un fameux repas pour un brave homme de loup comme me voilà! Ma maîtresse est bien trop belle âme... Pardonner à ce monstre... ! Je lui eusse donné comme tombe les estomacs de mes deux loups, moi! »

Tout en grommelant de la sorte, il la secouait, la tiraillait, sans parvenir à la ranimer.

« Attends, pensa-t-il, je vais te faire payer ta chevauchée au loup, mauvaise bête, cela te réveillera peut-être. »

Il la saisit aux cheveux, la traîna par cailloux et épines à travers toute la clairière jusqu'à la maisonnette. Il la jeta rudement contre la porte; et, satisfait de lui voir les vêtements en loques, le visage et les bras zébrés d'égratignures, il lui fit pour adieu une horrible grimace, et repartit comme une flèche.

Le Noir eut vite fait de rejoindre Anémone. Il lui rendit compte de sa mission, sans toutefois se vanter de la vengeance qu'il avait exercée contre la vilaine bûcheronne.

— Or ça, mes amis, dit la jeune fille, tenons conseil.

Elle leur dit son intention de suivre la Boule de Jade jusqu'où il lui plairait de la conduire, fut-ce même au bout du monde.

Tous trois discutèrent alors sur la façon la plus rapide et la plus commode de voyager. Ils tombèrent d'accord pour décider qu'Anémone ferait l'étape en chevauchant alternativement les loups, deux heures l'un, deux heures l'autre.

— En route, donc, et sans tarder, dit Anémone.

— Un instant, maîtresse, hurla le Noir qui décidément était le plus éloquent et le plus hardi des deux, rappelle-toi que loups nous sommes et que, ma foi... nous avons faim, grand faim, ne t'en déplaise.

— Je suis impardonnable de n'avoir point pensé à vos estomacs. Mais, hélas, que vous donnerais-je, mes pauvres amis?

— Rien que la permission de nous éloigner un instant, maîtresse. Dès que tu nous voudras à nouveau près de toi, siffle-nous.

— Soit.

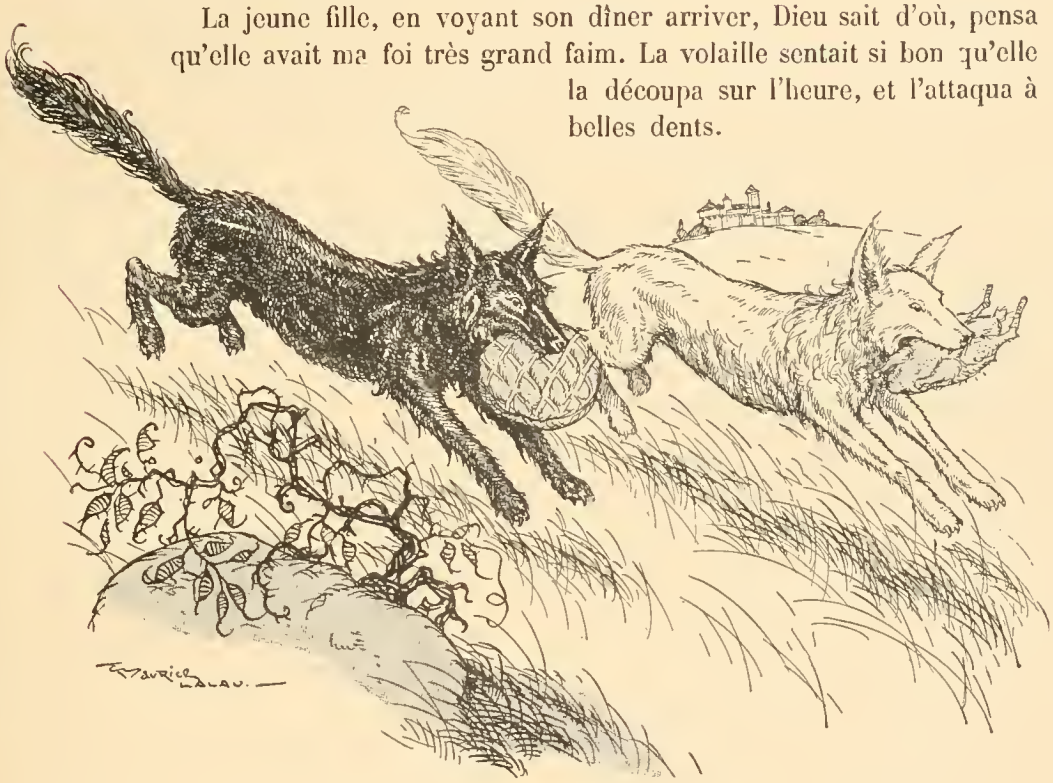
Anémone posa le sifflet d'opale sur son front et prononça : « Au loin! »

Les deux compères disparurent.

Au bout d'une demi-heure, Anémone les rappela. Ils accoururent fidèlement en un galop d'enfer. Le Blanc portait dans sa gueule une poularde rôtie, le Noir une miche de pain blanc.

— Voici, maîtresse : à table! Le voyage sera long, il sied de prendre des forces.

La jeune fille, en voyant son dîner arriver, Dieu sait d'où, pensa qu'elle avait ma foi très grand faim. La volaille sentait si bon qu'elle la découpa sur l'heure, et l'attaqua à belles dents.



Ravis, ses loups la contemplaient. Quand elle fut rassasiée, elle les remercia, puis, tandis qu'en deux coups de gueule ils avalaient les restes, elle tira de son sein la Boule de Jade, traça le cercle et tourna trois fois en chantant :

« Jade vert, jade luisant,
Tourne, vire, tourne;
Jade vert, jade luisant,
Guide-moi, roule devant. »

A peine avait-elle achevé le couplet magique que la Boule merveilleuse prenait sa course à travers bois.

— Vite, vite, maîtresse! hurlèrent les deux bêtes.

Ils partirent. Le Jade menait un train d'enfer. Les loups allongeaient, allongeaient, n'ayant pas trop de leurs quatre pattes pour le suivre.

Ils allèrent ainsi des heures et des heures. La nuit tomba : le Jade se fit phosphorescent, le Blanc alluma ses yeux. Et la chevauchée se poursuivit, fantastique, à travers champs, prés, vignes, par monts, par vaux.

Les loups, le poil couché, fendaient l'air avec un bruit de cascade; les cheveux d'Anémone claquaient au vent. Enveloppés d'ombre, nos voyageurs demeuraient invisibles pour le passant attardé qu'ils croisaient. Celui-ci ne distinguait rien d'eux qu'un disque lumineux fonçant, silencieux, dans le noir, et que poursuivait, haletante, une double traînée de clarté.

Enfin, la Boule s'arrêta, sauta dans la main d'Anémone qui, après l'avoir gentiment embrassée, la remit dans son sac à coulisses. Le Blanc promena ses yeux circulairement, afin de reconnaître le lieu où les avait amenés la fantaisie du Jade : rien qu'un océan d'herbes endormies, une plaine qui semblait infinie.

— Que nous importe après tout d'être ici ou là, dit Anémone. Éteins tes yeux, mon cher Blanc, ils pourraient inquiéter les gens, s'il y en a dans les environs. Endormons-nous vite, nous tombons de fatigue. Demain il fera jour.

Mais, comme la terre était humide, les loups ne voulurent point que leur maîtresse s'y étendit. Ils se couchèrent tout de leur long, lui faisant de leurs deux corps une sorte de lit où elle sommeilla jusqu'au petit jour. Une alouette qui, piquée droit au-dessus d'eux en plein ciel, récitait au Créateur sa prière du matin, les éveilla.

Devant leurs yeux, à deux heures de marche environ, une ville se dressait.

Un clocher pointu comme un hennin émergeait d'un moutonnement de toits. Le soleil qui se haussait à l'horizon plaquait sur toutes ces ardoises de larges touches miroitantes d'or et de rose. La muraille grise de l'enceinte semblait le rebord d'un gigantesque plateau supportant la cité.

— Que c'est beau! s'écria la jeune fille; et que j'aimerais voir cela de près, mais ma Boule de Jade me permettra-t-elle d'y entrer?

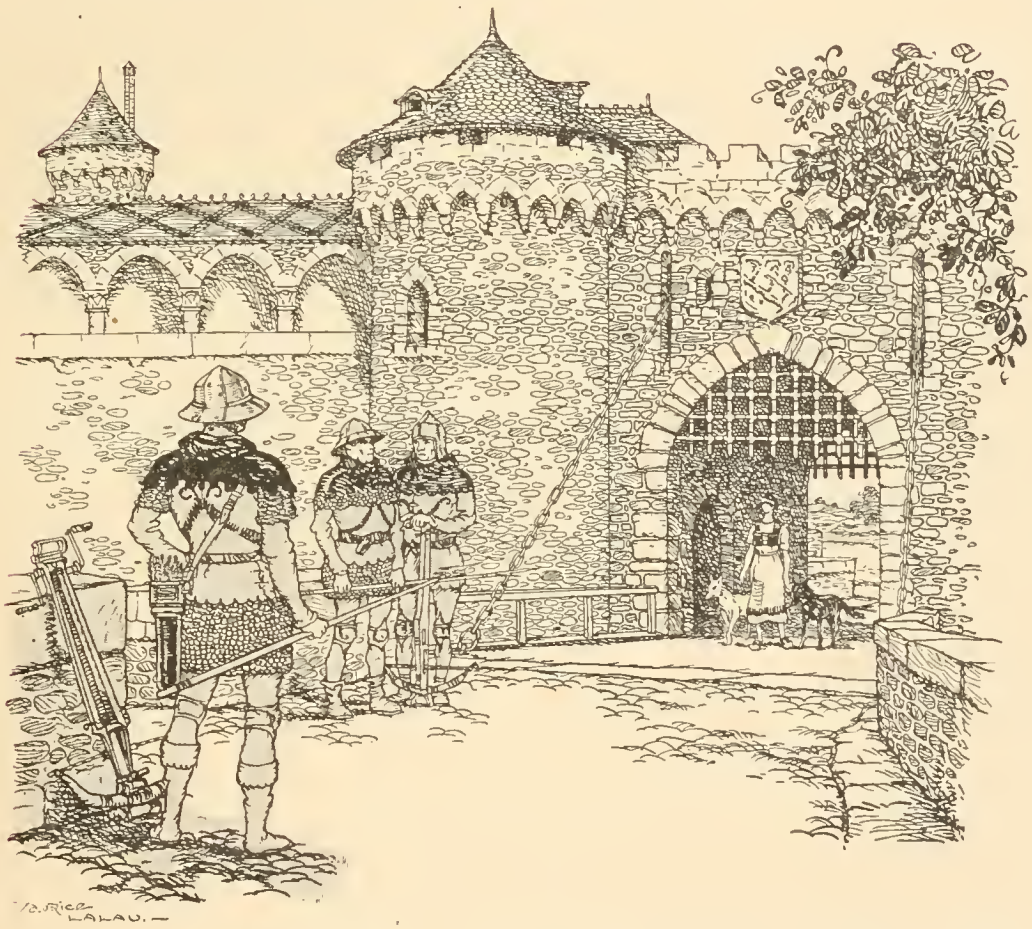
Elle tira la sphère magique, la posa sur le sol. Lorsqu'elle eut accompli les rites prescrits, elle vit celle-ci prendre son élan vers la cité. Elle roulait avec lenteur, voulant indiquer sans doute qu'on eût à la suivre à pied, ce que fit Anémone.

Le soleil s'était levé et, radieux, jetait au-devant des voyageurs l'éblouissante poussière de ses rayons. La jeune fille entre ses deux loups, le Blanc à droite, le Noir à gauche, semblait marcher dans une gloire.

Un archer montait la garde à la porte de la ville. Engourdi par le froid nocturne, les yeux encore barbouillés de sommeil, il les vit venir.

Il lui sembla que cette triple apparition s'approchait, portée sur un nuage d'or.

— Aux armes! cria-t-il en se signant.



Il y eut grand remue-ménage dans le corps de garde, des soldats sortirent, bouclant leur baudrier, traînant leur arbalète.

Ils s'alignèrent, puis, talons joints, raidis, le nez haut, demeurèrent immobiles.

Et c'est ainsi qu'Anémone et ses loups furent reçus avec les honneurs réservés au seul gouverneur de la place.

Elle ne s'en étonna pas autrement, croyant qu'il était d'usage d'accueillir ainsi chaque voyageur. Elle regardait curieusement les uniformes avec un joli sourire

amusé, serrant dans sa main la Boule de Jade qui était revenue s'y placer.

Le Noir et le Blanc l'encadraient, battant gravement de la queue.

— Double bélître, s'écria l'officier, en bousculant la sentinelle. Es-tu ivre de si grand matin, ou dors-tu debout, que tu fais sortir le poste pour une montreuse de bêtes?

— Je l'avais prise pour une sainte, messire, balbutiait l'autre.

— Niais! grommela l'officier en haussant les épaules. Mais comme il était galant chevalier, il enleva d'un geste large sa toques à plumes blanches, puis s'inclinant :

— Sois la bienvenue, jeune fille, dit-il. Que viens-tu faire céans?

— Montrer le talent de mes compagnons aux habitants de cette ville, messire, et gagner leur nourriture et mon pain.

— Tu arrives un peu tôt, car nos bourgeois dorment encore, la porte ne sera ouverte que dans une bonne heure d'ici, c'est l'ordre du gouverneur et je ne puis te laisser entrer avant ce temps.

— Qu'à cela ne tienne, messire, j'attendrai. Et avec votre permission, pour charmer vos yeux et dérouiller les pattes de mes compagnons, je veux vous donner un échantillon de leur savoir.

Les soldats formèrent le cercle autour d'elle. Les deux loups faisaient déjà le beau. L'officier et le sergent prêtèrent leur canne.

— Voici vos hallebardes, dit Anémone aux animaux dont les yeux pétillaient de malice. Attention de manœuvrer en dignes piquiers du Roi notre maître.

Puis, s'adressant à l'officier :

— Messire, lui dit-elle, avec un sourire qui l'ensorcela, je suis ignorante des choses de la guerre. Vous plairait-il de leur commander vous-même l'exercice? Ils vous obéiront comme à moi.

Le jeune officier commanda. Bouche bée, ses soldats regardaient : le Noir et le Blanc allaient, venaient, marquaient le pas, maniant leur canne avec ensemble, sans manquer un mouvement; ils terminèrent par une passe d'escrime.

Lorsque tout fut fini et qu'ils reprirent sur leur quatre pattes leur aplomb de loups, ce fut parmi les assistants un véritable délire. Ils applaudissaient, criaient : « Vivat! Bravo! » Les pièces blanches tombaient et tintaient comme grêle autour d'Anémone. Elle remercia avec un sourire ravissant.

Comme l'heure n'était pas encore venue qu'il lui fût permis d'entrer en ville, elle s'assit sur un haut tambour et se mit, à voix enfantine et douce, à dire à ces hommes un conte du vieux temps.

Tous écoutaient, loups et soldats, pris au charme de sa parole, à la grâce simple

de ses poses, à la candeur du récit. Anémone était vraiment belle ainsi, ses cheveux noirs où le soleil allumait des clartés faisaient plus mat l'ivoire de ses épaules, ses mains fines se nouaient sur ses genoux. Elle se balançait avec des ondulations de fleur sous la brise; ses grands yeux ouverts sur la vision qu'elle contait semblaient comme agrandis encore. Ses paroles tombaient dans un tel silence qu'un aveugle l'eût imaginée seule. Elle avait achevé et nul n'osait bouger ni parler.

— Eh bien, messires, êtes-vous satisfaits?

Ce fut comme s'ils sortaient d'un rêve. Ils l'entourèrent, l'acclamant, la remerciant. Ils ne la laissèrent partir qu'avec de gros regrets. Encore dut-elle leur faire l'honneur de vider avec eux un hanap de vin frais, ce qui ne laissa pas que de l'écœurer un peu ; mais elle n'eût point été autrement quitte de ces braves gens. L'officier n'en finissait point de la complimenter; il la suppliait de revenir dans la journée.

— Jamais je ne repasse là où une fois j'ai passé, messire, dit-elle. Adieu!

— Mais, au moins, avant de nous quitter, jeune fille, dis-nous comment tu t'appelles, que nous puissions te nommer au bivouac, lorsqu'il sera parlé de toi.

— Oui, ton nom? comment t'appelles-tu? Ton nom, ton nom! réclamaient les soldats.

— Je n'en ai point, mes amis. Allons, adieu cette fois pour tout de bon, adieu!

Elle s'éloigna.

Quelqu'un dans la foule cria :

— Adieu, la *Fille aux Loups!*

Elle se retourna, souriante; le nom lui plaisait :

— Oui, soit, la Fille aux Loups!

Elle leur jeta un baiser du bout de ses dix doigts, puis s'enfuit bien vite.

Toutes les lèvres, toutes les mains lui renvoyèrent son baiser, toutes les voix crièrent :

— Adieu, la Fille aux Loups !... La Fille aux Loups, que Dieu te garde !... La Fille aux Loups!... la Fille aux Loups!

Elle enfila toujours courant deux ou trois ruelles, pour ne s'arrêter qu'à bonne distance du corps de garde.

Elle s'assit sur une borne : « Ouf! » fit-elle, car elle se sentait les jambes molles et la tête un peu à l'envers : le vin sans doute en était cause.

Après avoir soufflé quelques instants elle se remit en chemin. Sur ses talons

les loups suivaient. Les bourgeois, de nature hostiles aux errants, grognaient lorsqu'ils la rencontraient : « Conçoit-on que notre bailli laisse ainsi traîner par la ville cette graine de potence et ses deux fauves! En vérité, de nos jours, la rue n'appartient plus qu'à ces gens-là! »

Le menu peuple au contraire souriait à cette jolie fille. Les badauds lui faisaient cortège. Ils s'assemblèrent vite autour d'elle lorsque, s'arrêtant sur la place du marché, elle leur annonça avec un gentil sourire qu'elle voulait leur donner spectacle.

Le Noir et le Blanc se montrèrent impayables de drôlerie ; dans la foule ce n'était que rires et acclamations. La séance achevée, la recette fut bonne. Anémone en la comptant était saisie de se voir si riche : « Mais, mon Dieu, pensait-elle, je gagne en quelques minutes de jonglerie trois, quatre, cinq fois autant que mon cher papa en un mois de labeur pénible! » Des larmes soudain lui montèrent aux yeux. Mais elle força courageusement ses lèvres à sourire :

— Grand merci, seigneurs et gentes dames ! dit-elle en saluant à la ronde.

Puis, ramassant son argent, vite, vite, elle se déroba à la bienveillante curiosité de son public.

Elle marchait au hasard des rues, pensive, hantée par la vision de la forêt natale, de la hutte paternelle; elle se faisait menue, ne désirant qu'une chose : passer inaperçue. Les loups, comprenant sans doute, affectaient des airs flâneurs de braves et bons chiens.

Arrivée dans un coin de faubourg à peu près désert, elle leur dit :

— Allez manger, car vous devez avoir grand faim, mes gentils bateleurs! Venez d'ici une heure me retrouver dans cette auberge. Et du fond du cœur, mes chers loups, merci de votre peine; ce sont vos talents qui me gagnent ma vie, je ne l'oublierai pas.

Elle leur montra une maison qu'une gigantesque enseigne de métal découpé désignait à l'attention des passants. Sur le fronton on lisait : « Au Sanglier d'Argent ».

— Bien, maîtresse, répondirent les loups.

Elle posa le sifflet d'opale sur son front et prononça : « Au loin! »

En un clin d'œil ils disparurent.

La mélancolie qui pesait sur Anémone ne lui coupa pas l'appétit. Le hasard l'avait conduite chez une brave vieille hôtesse qui, charmée de son air honnête, la soigna comme son enfant.

La jeune fille se trouva si bien chez cette bonne femme qu'elle résolut d'y demeurer jusqu'au lendemain. D'ailleurs, maintenant qu'elle avait mangé, elle se

ILS S'ASSEMBLÈRENT VITE AUTOUR D'ELLE.

sentait les membres lourds, les paupières pesantes, le corps de plomb ; il lui était pénible de mettre un pied devant l'autre.

Comme ses loups revenus grattaient à la porte, elle alla leur ouvrir. La bonne vieille, la voyant recrue de fatigue, la conduisit à sa chambre. Elle s'y enferma, s'allongea sur le lit et tomba aussitôt dans un profond sommeil...

Et, tandis qu'elle rêvait de Généreux, le Noir et le Blanc, tour à tour, veillaient sur elle.

VII

Pendant des mois Anémone alla de ville en ville, toujours suivant la Boule de Jade qui lui semblait bien indolente.

Souvent, à l'étape, elle la prenait entre ses mains et lui disait en la baisant à petits coups :

— Boule de Jade, ma chérie, vous dont la matière est lisse comme l'âme de celui que j'aime, vous, transparente comme l'eau et verte comme la mousse tendre, cher Jade couleur d'espoir, pourquoi n'avez-vous pas pitié de moi? Pourquoi allez-vous si lentement? Vous ne savez donc pas quel feu me dévore, ni combien je languis loin de mon bien-aimé. Pourtant, je vous porte contre mon cœur, vous l'entendez battre... Vous ne comprenez donc pas qu'à chaque battement il supplie : « Plus vite, plus vite, plus vite! » Boule de Jade, Boule de Jade, soyez bonne, abrégez mon tourment.

La sphère magique écoutait tout cela, mais n'en roulait le lendemain ni plus ni moins vite. Anémone suivait, le cœur rongé d'impatience.

Là où ils passaient la faveur publique les accueillait; on les connaissait maintenant par tout le royaume; il n'était si obscur village où on ne parlât de la Fille aux Loups. Voyageurs et pèlerins contaient les tours merveilleux et l'astuce de ses bêtes; les poètes errants chantaient sa grâce, célébraient sa bonté. On disait des petits garçons « malins comme les Loups de la Fille »; des fillettes « belles comme la Fille aux Loups ».

Anémone avait gagné déjà beaucoup, beaucoup d'argent. Elle aurait pu se vêtir de satin et de soie, rouler carrosse, avoir laquais poudrés et mettre à ses loups de larges colliers d'or; mais elle ne voulait pas. Elle était restée la même petite bûcheronnette accorte, simple, portant jupon de bure, corselet de velours, chemise de lin blanc. Elle se contentait de remplacer ce qui s'usait, prenant toujours même

étoffe, gardant même façon. Elle n'avait changé que ses sabots qui se fendillaient à la semelle; elle en avait acheté une paire en hêtre ciré, très mignonne et dont l'élégance la ravissait. Elle s'en montrait toute fière. Encore, pour ne pas les abîmer, les portait-elle souvent à cheval sur son épaule, suspendus à un lacet de cuir, tandis qu'elle trottait pieds nus. Quant à ses deux animaux, ils allaient le col libre et, ma foi, ne s'en plaignaient pas.

De l'argent qu'elle gagnait elle faisait deux parts ; l'une, la plus faible, était pour elle, l'autre pour les pauvres : c'était de beaucoup la plus forte.

« Donnez, beaux sires, et belles dames,
Pitié aux pauvres gens!
Mes loups dansent pour la misère,
Donnez aux indigents. »

disait-elle, en agitant devant chaque spectateur la sébille d'étain où sautait et tintait la monnaie.

« Donnez encore, donnez toujours!
C'est pour les pauvres mes amours.

La recette terminée, elle courait à ses malheureux. Manchots, bancals,

culs-de-jatte, infirmes, malades, estropiés de corps ou d'esprit, miséreux de tout sexe, de tout âge, l'attendaient groupés en cercle.

Debout au milieu d'eux, elle leur distribuait son argent avec les mêmes gestes qu'elle avait sur le seuil de la chaumière paternelle lorsqu'elle donnait autrefois le grain à ses poussins. Elle promenait ses yeux sur sa couvée de misère, ravie de faire le bien, le cœur tellement épanoui qu'elle oubliait souvent de réserver sa part.

Elle tournait alors sur elle-même, secouant son tablier, agitant haut les mains pour bien montrer qu'elles étaient vides, et disait :

— Je n'ai plus rien, mes pauvres gens, plus rien, plus rien du tout...

Elle s'éloignait, suivie par la bénédiction de tous ces cœurs, de toutes ces bouches. Et la renommée de ses bienfaits trottait par tout le royaume sur les jambes des petits et des grands. Il n'était personne, hormis le roi peut-être, pour qui tant de cœurs priaient.

Beaucoup la connaissaient sans l'avoir jamais vue. Les pires comme les meilleurs lui tiraient leur bonnet et les gamins, à force d'entendre parler d'elle, gribouillaient d'instinct son portrait : une bonne femme maigre comme un fil, suivie de deux bêtes à quatre pattes ; on en voyait sur tous les murs.

Elle allait, venait, de jour, de nuit, par bois, par plaines, seule ou accompagnée de ses loups, son sac tintant d'écus ou vide, sans que jamais mauvaise rencontre lui advînt. Une sorte de piété populaire s'étendait sur elle qui aimait tant les misérables. Cependant, malgré les souhaits de bonheur que tous ces gens formaient pour elle, la pauvre enfant était loin d'être heureuse.

Certaines tombées de nuit la bouleversaient. Elle pensait alors que, sous presque tous les toits, la fin du jour groupait les membres de la famille : c'était l'heure bénie du labeur achevé, du repas qui fume, du lit qui attend après la prière en commun. Elle frissonnait : « Mon Dieu, que font ceux que j'aime en ce crépuscule-ci ? Mon père que j'ai abandonné ? Me maudit-il ? Me pleure-t-il ? Et, toi, mon prince bien-aimé, où es-tu ? Rêves-tu à la triste Anémone ? M'aimes-tu toujours ? Sais-tu que la pensée de toi est autour de mon cœur comme une main fermée ? Sais-tu que jamais je ne m'endors sans ton nom sur mes lèvres ?... Hélas, mon bien-aimé, que j'ai de peine loin de toi ! »

Lorsqu'ils la voyaient ainsi, sombre, les yeux perdus, ses loups allaient à elle et posaient doucement leur long museau sur ses genoux :

— Parle-nous de lui, maîtresse, imploraient-ils, nous l'aimons, nous l'avons porté sur notre dos, sa main nous a caressés, et le son de sa voix plaisait à notre oreille quand il t'entretenait d'amour. Parle-nous de lui, maîtresse...

— Ah, mes bons loups, que je suis heureuse de vous avoir, vous, tant de fois

témoins de notre félicité. Dites, n'est-ce pas qu'il est noble, et grand, et beau... ?

Les animaux approuvaient de la tête. Et son chagrin s'apaisait, puisqu'elle trouvait à qui parler de lui.

Chaque soir, elle contemplait le fragment d'écorce, présent dernier de Généreux. Elle l'examinait, le tournait, le retournait avec piété entre ses doigts.

« Hélas, disait-elle tristement, hélas, écorce chérie, morceau précieux de lui-même, quand te transformeras-tu ? Quand deviendras-tu de bronze, puis d'argent, puis d'or... ? »

Pauvre Anémone, combien de soirs elle devait encore poser cette question !

Un certain jour que la pensée de son père la tourmentait plus que de coutume :

« Il faut que j'aie de ses nouvelles, se dit-elle. L'inquiétude dans laquelle je vis me ronge. J'ignore tout de lui. Peut-être est-il malade ? Et si oui, s'il chôme, de quoi vit-il ? Il ne possède point d'économies, et notre seigneur le Duc, si dur aux pauvres gens, n'est pas homme à lui avancer un écu. Mon Dieu, mon Dieu, me pardonnerez-vous ? Suis-je donc une sans-cœur que je n'ai pas pensé plus tôt à tout cela ?... Serait-ce un avertissement ?... Et tandis que peut-être il souffre, moi, sa fille, je ne manque de rien ici. Je fais la charité aux pauvres, sans songer que le premier pauvre et le plus digne, c'est lui ! Allons, vite, au travail pour lui ! »

Toute la journée elle fit danser ses loups. Les pauvres bêtes, le soir, tiraient une langue d'une aune, les pattes leur rentraient dans le corps, mais la recette avait été fructueuse. Anémone remercia ses amis en les embrassant tendrement tour à tour. Le soir, tandis qu'ils dormaient, elle empilait liards, sous, deniers, testons : elle en compta pour trente livres. Elle descendit chez son hôtesse changer cette pesante monnaie de cuivre contre cinq beaux écus doubles.

En remontant l'escalier, elle les faisait danser dans ses mains, s'amusant de les entendre tinter, de les voir tournoyer et luire, très fière aussi de se trouver si riche. En rentrant dans la chambre, elle eut un mouvement d'espiègle gaieté. S'approchant des loups endormis, elle leur fit sonner sa fortune aux oreilles ; ils entr'ouvrirent un œil tout embrumé de sommeil. Elle les embrassa fougueusement :

— Regardez, chers loups de mon cœur, comme nous sommes riches ! Croyez-vous que nous gagnons de l'argent, nous trois, hein ! Trente livres ! L'eussiez-vous pensé, mes louveteaux ? Trente livres, vous dis-je, en beaux écus trébuchants et tintants ! Jamais mon bonhomme de père n'en aura vu tant à la fois ! Et maintenant, rendormez-vous, mes pauvres harassés, et pardonnez-moi de vous avoir réveillés, j'étais trop contente, tant pis !

Les animaux se rendormirent, tandis qu'un sourire indulgent relevait leur babine. Anémone retira de ses épaules le mouchoir brodé qu'elle tenait de son

père; elle l'étala, y déposa ses écus, puis le noua solidement par les coins.

— Dormons, maintenant, dit-elle.

Elle alla pousser le verrou, puis, s'étant dévêtue, elle tira sur elle les hauts rideaux de l'alcôve, après avoir donné d'une tape légère le bonsoir à ses loups.

Le lendemain, elle s'éveilla dès l'aube. Ses deux compagnons procédaient déjà à leur toilette, se léchant à larges coups de langue les pattes et le poitrail.

— Bonjour, gentils amis, leur dit-elle. Qui de vous s'offre à me faire une longue, longue course?

— Moi, répondirent-ils ensemble.

— Eh bien, pour ne pas faire de jaloux, nous allons tirer à la courte paille. Celui qui aura le brin le plus long partira.

Le sort désigna le Blanc.

— Que faut-il faire, maîtresse? demanda-t-il, pendant que, de joie, sa queue battait une mesure vive.

— Voici. Mon cœur est tant inquiet de mon père que je ne puis plus durer sans avoir de ses nouvelles. Va donc vers lui, porte-lui ce mouchoir, et reviens aussitôt me dire fidèlement l'état dans lequel tu l'auras trouvé. La route est longue, je le sais, mais tes jambes sont prestes. Fais vite, mais attention surtout de ne pas lui causer de frayeur. Ne t'avise pas de lui sauter au cou à la manière des chiens, pour l'accabler de caresses. N'oublie pas que tu es loup, objet de terreur pour les hommes, ne va pas me le faire mourir de peur

— N'ayez crainte, maîtresse, je saurai me présenter.

Le Blanc saisit dans sa gueule le mouchoir aux écus, et, ne s'embarrassant pas de filer par la porte, il sauta par la fenêtre. Il tomba dans la rue entre une marchande d'herbes et un portefaix, les bouscula d'une ruade et disparut en trombe.

Il lui fallut courir des heures pour parvenir à la forêt où bûcheronnait le père d'Anémone. Il la parcourut plusieurs fois en tous sens et finit par découvrir celui qu'il cherchait. Ayant jeté bas un arbre, le brave homme avait laissé choir sa cognée et essuyait à deux mains la sueur qui trempait son visage. Il s'assit sur la souche fraîche coupée, souffla quelques instants, puis tira de son bissac une gourde de terre cuite, de la viande et un morceau de pain. Il se mit à manger.

Tapi dans un fourré, le Blanc l'observait : « Laissons-le achever son repas avant de nous présenter, se dit-il ; l'homme, comme le loup, doit être meilleur quand il a l'estomac plein. »

Il déposa dans un creux de broussailles le mouchoir aux écus, puis, à coups de gueule prudente, cueillit des fleurs. Tant bien que mal, il en fit un gros bouquet : chèvrefeuilles, muguets, violettes et narcisses, puis revint à son embuscade.

Le bûcheron, ayant à larges rasades fait descendre son dîner, rêvassait, les yeux mi-clos, un peu engourdi, dodelinant lourdement de la tête.

Soudain il sursauta, se frotta les yeux, ahuri. Il tenta de se lever, mais ses jambes flageolaient, molles comme étoupe. Force lui fut de demeurer là, affalé, sans avoir même l'idée de pousser un cri.

Une bête, sortie de la verdure, venait à lui, cérémonieusement.

C'était une manière de grand chien blanc qui marchait en faisant le beau. Il portait sur la tête une couronne de lierre, entre ses pattes de devant une gerbe de fleurs, dans la gueule un linge blanc. Dès qu'il aperçut l'homme il fit une profonde révérence; trois pas encore, puis une autre; trois pas, une autre encore. Il laissa alors tomber mouchoir et bouquet, posa une patte sur son cœur, puis, la queue en panache, les oreilles droites, il s'inclina jusqu'à terre avec une majestueuse gravité.

Ces politesses achevées, un coup de reins le remit d'aplomb sur ses quatre pattes. Il fit demi-tour, poussa un hurlement joyeux, se ramassa et d'un bond fantastique, franchit le mur verdoyant qui barrait la clairière; il disparut.

Le bûcheron n'avait pas encore repris son souffle, tant la stupeur le tenait. Il bredouillait, plus estomaqué qu'épouvanté: « Ah bien!... ah ça!... par exemple!... en voilà une aventure!... » Et son

imagination travaillant il continua son monologue : « Seigneur, mon Dieu! avez-vous vu ce chien, ce loup, cette bête plus haute qu'un ours, et si blanc, si noble de tournure, si rompu aux belles manières... Ce doit être au moins quelque grand seigneur, duc, prince ou roi enchanté... Mais, voyons ce qu'il a laissé choir. »

Il s'approcha avec méfiance. Avant de ramasser le mouchoir, il fit quatre ou cinq signes de croix et marmotta l'*oraison contre les esprits sylvestres* qu'il tenait de sa grand'mère. « Mon doux Jésus ! mais ce sont cinq écus de six livres, de bel et bon argent! Et neufs, et bien frappés aux armes du roi notre sire. » Ses mains tremblaient : « Te voilà, bonhomme, assuré désormais contre chômage et maladie. Bénie soit cette honnête bête blanche!... » Il tira son bonnet, s'agenouilla et en bon chrétien remercia Dieu. Tandis qu'il priait, ses yeux se fixèrent sur le mouchoir qu'il avait à peine considéré jusqu'alors. Il le reconnut comme étant celui qu'il avait autrefois donné à sa fille. Ce fut comme s'il recevait un grand coup contre le cœur... Il comprit soudain : « Cette bête blanche vient sûrement de sa part, se dit-il... » Son esprit droit et simple ne chercha pas plus loin. Son enfant lui faisait savoir à distance qu'elle ne l'oubliait pas. Peu lui importaient les circonstances et que le messager fût homme ou loup. Il songea qu'elle devait être parvenue à la fortune pour lui faire tenir un si riche présent, et son cœur s'épanouit d'aise : « Ma chère petite fille... ma douce Anémone... mon enfant chérie... » répétait-il en versant des larmes, tandis que sa main droite, d'un geste machinal, allait et venait, comme si elle caressait les cheveux bruns d'une petite fille agenouillée près de lui...

Pendant ce temps, le Blanc, gueule ouverte et langue ballante, franchissait monts, plaines, forêts, vallons. Il atteignit les portes de la ville comme descendait la nuit! On venait tout juste de relever le pont-levis. Il franchit le fossé d'un bond ; deux archers baissaient la herse : il alluma brusquement ses yeux, les darda sur l'un, puis sur l'autre et leur glissa entre les jambes, tandis qu'ils se tâtaient, éblouis...

Une seconde après, il grattait à la porte d'Anémone.

— Bonjour maîtresse, dit-il, chasse tes papillons noirs. J'ai vu ton père ; il paraît bien allant : je lui ai trouvé le teint fleuri, l'œil vif, et bon appétit, ma foi... Il a semblé plus surpris qu'effrayé de me voir...

Et le Blanc raconta par le menu les détails de sa visite.

Anémone en fut toute ragaillardie.

VIII

Le lendemain, ils se remirent en route au gré du Jade. Trois semaines après, ils entraient dans la capitale du royaume.

C'était une puissante cité, célèbre par un long passé d'art et de gloire. La Fille aux Loups ne se lassait pas d'admirer le luxe des maisons et la splendeur des monuments. Elle allait, le nez en l'air, ayant chaussé ses sabots, défripé sa jupe et rangé sagement ses mèches. Sur ses talons qui faisaient flic, flac, ses loups suivaient, fort mal à l'aise d'ailleurs, tant la foule les serrait de près. Anémone, cheminant droit devant elle, ignorait les badauds qu'elle traînait à sa remorque. N'y tenant plus, le Noir, impatienté de se sentir sans cesse piétiner les pattes et marcher sur la queue, tira sa maîtresse par un pan de sa jupe; elle se retourna: un moutonnement de têtes emplissait l'avenue.

Point embarrassée du tout, elle promena sur ces gens un joli sourire, leur fit une gracieuse révérence :

« La Fille aux Loups!... La Fille aux Loups!... » criaient mille voix.

— Pour vous servir, messires et gentes dames.

— Au carrefour! au carrefour!

Elle se trouva portée plutôt qu'elle n'alla jusqu'au prochain croisement de rues. Devinant ce que ces gens voulaient, elle traça dans l'air un cercle avec sa baguette. Des archers à cheval, craignant un tumulte, étaient accourus; ils firent ranger la foule.

— Les vieillards, les infirmes et les petits au premier rang! criait Anémone.

A travers la foule les estropiés béquillaient, les boiteux gambillaient, les malades se traînaient. On s'écartait pour leur faire place, tandis que les gamins, jouant

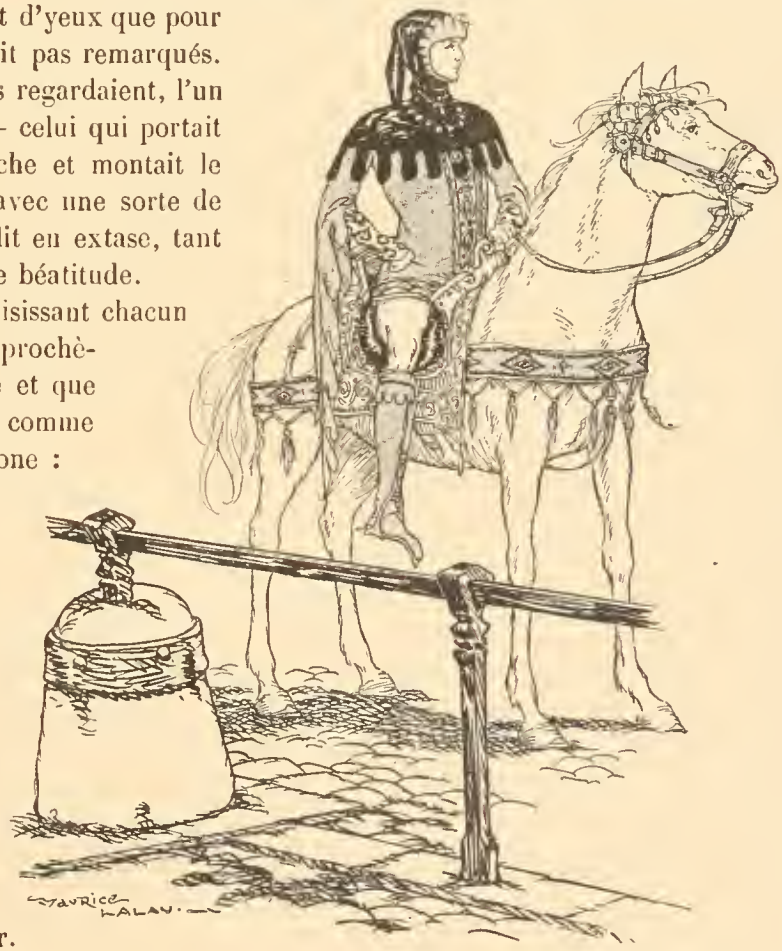
des coudes, se faufilaient au premier rang. Quand tous furent installés, la Fille aux Loups commença.

Elle présentait ses bêtes avec esprit, allant, venant, voltant. Jamais elle ne s'était sentie si légère, si spirituelle.

— Bonté divine, maîtresse, que tu es belle à regarder aujourd'hui, lui hurla doucement le Noir en achevant un saut périlleux.

— Belle comme une sainte d'église, maîtresse, renchérit le Blanc qui faisait le poirier fourchu.

C'est ce que devait également penser un seigneur de haute mine qui, campé sur son cheval, s'était arrêté pour la contempler. Un cavalier l'accompagnait, son ami sans doute, car il s'appuyait familièrement sur son épaule. La foule tournant le dos, n'ayant d'yeux que pour le spectacle, ne les avait pas remarqués. Du haut de leur selle ils regardaient, l'un distraitement, l'autre — celui qui portait le vêtement le plus riche et montait le plus beau coursier — avec une sorte de ravissement. On l'eut dit en extase, tant son visage exprimait de béatitude.



Lorsque les loups, saisissant chacun une sébille d'osier, s'approchèrent pour faire la quête et que les pièces s'abattirent comme grêlons autour d'Anémone :

— Tenez, fit le cavalier à la mine fière, en tendant à son compagnon un anneau d'or finement ciselé qu'il ôta de son doigt, prenez ceci et le lui donnez. Dites-lui en outre de venir demain au palais faire danser ses loups; tel est mon plaisir.

— Bien, monseigneur.

Il s'inclina, baisa la main qui lui remettait la bague et, poussant son cheval :

— Holà, peuple, cria-t-il, que l'on s'écarte! Place, place à la maison du Roi!

D'un même mouvement toutes les têtes se tournèrent, tous les bonnets s'enlevèrent, toutes les bouches s'ouvrirent; mille cris en jaillirent :

— Vive le Beau Prince! Vive Monseigneur! Vive notre gracieux prince!

L'homme aux riches vêtements, au fier cheval, était en effet le fils du Roi, surnommé le « Beau Prince », à cause de la perfection de son visage et de sa noble stature. Vous auriez en vain cherché par tous ses états gentilhomme de meilleure mine : il n'avait point son pareil. Les dames de la cour en étaient folles et le fatiguaient de leurs recherches; les bourgeoises achetaient à ses serviteurs les gants, les mouchoirs, les rubans qu'il avait portés ou touchés et les vénéraient comme reliques. Les femmes et filles du peuple y mettaient moins de façons : elles le trouvaient beau et le lui criaient à tue-tête, lorsqu'il paraissait en public; les plus riches lui jetaient des fleurs, les pauvres des baisers.

Mais le Prince se montrait aussi sombre et réservé qu'il était joli et bien tourné. Aucune ne pouvait se flatter jusqu'ici d'avoir fait battre son cœur. Il passait indifférent, à travers les hommages de toutes ces femmes, ayant pour chacune le même sourire, le même regard, les mêmes propos, et ne se montrant ni plus galant, ni plus courtois envers celle-ci qu'envers cette autre. Une telle froideur mettait le Roi son père au désespoir.

— Vous ne vous marierez donc jamais, mon fils? se plaignait-il.

— Que voulez-vous, mon cher seigneur, répondait celui-ci, il n'y a pas de ma faute, ne croyez point à mon mauvais vouloir. En vérité, bien que je m'efforce à vous satisfaire, je ne suis jusqu'ici parvenu à aimer personne.

Ce n'est cependant pas les prétendantes qui manquaient. Dieu sait combien on lui en avait déjà présentées : de toutes races, de toutes nuances d'yeux, de cheveux, de peau; il en avait vu défiler de toutes tailles et complexions, on avait été lui en chercher dans tous les pays de la terre. Pas une qui trouvât grâce devant lui! Lorsqu'il en avait passé en revue quelques douzaines, il se retirait en bâillant : « Que ces péronnelles m'ennuient! » disait-il à son confident, ce même seigneur qui l'accompagnait aujourd'hui et qu'on appelait « Joli Sire » car, sans être aussi beau que son maître, il ne laissait pas d'avoir fort avenante figure.

Joli Sire fendit à grand'peine le cercle des curieux.

Son cheval flairant les loups renaclait, pointait, fringuait, moite de peur Il s'approcha enfin d'Anémone et s'acquitta aussi galamment qu'il pût de sa commission.

Celle-ci ayant pris la bague la tournait et la retournait entre ses doigts. Tout à coup elle la tendit à Joli Sire.

— Rendez ce présent à votre maître, lui dit-elle d'une voix douce, tandis que le rouge lui montait aux joues; je suis une très pauvre fille qui ne demande qu'à passer son chemin bien vite en gagnant sa vie et celle de ses bêtes. Je n'ai que faire de cet anneau. Une pièce de monnaie serait la mieux venue. Remerciez votre gracieux sire, et me laissez aller.

En vain le gentilhomme s'efforça-t-il de lui faire comprendre que les rois ont pour payer les gens d'autres façons et d'autre monnaie que le commun des mortels; qu'elle eût à accepter le bijou si elle ne voulait pas offenser le prince : peine perdue! Anémone secouait d'un geste obstiné sa jolie tête brune :

— Merci, messire, merci, gardez votre présent. Ne l'ayant pas gagné je ne veux l'accepter.

Joli Sire à la fin perdit patience :

— Et que voilà bien une insolente commère! s'écria-t-il, son entêtement damnerait un saint. On voit bien, la jolie fille, que tu n'as jusqu'ici guère fréquenté de gens de qualité. Apprends que lorsqu'un prince *désire*, il *ordonne*. Assez de temps et de discours perdus. Mon maître a parlé, obéis : prends cet anneau. Et si tu tiens à ta liberté, je te conseille de ne point manquer de te présenter demain au palais royal, accompagnée de tes bêtes.

D'un geste colère il jeta la bague au visage de la jeune fille, puis, enlevant son cheval, il partit au grand trot rejoindre son maître qui s'était éloigné sans l'attendre.

Le bijou rebondit sur le pavé. Le Noir le happa au vol et le déposa dans la main de sa maîtresse. En même temps un vieux borgne tortu qui, béquilles aux aisselles, avait suivi de son œil unique toute la scène, lui dit :

— Bonne Fille aux Loups, crois-moi, conserve cette bague et te rends demain ponctuellement au palais. N'excite pas la colère des grands, car elle est dure au menu peuple dont nous sommes. Surtout ne manque pas de paraître devant le prince avec cet anneau au doigt. Agir autrement serait l'offenser. Garde-toi, de ne pas obéir aux désirs des puissants. Écoute ce conseil d'un vieux soldat qui ayant servi vingt ans sous leurs ordres, perdu pour leur gloire un œil, n'a obtenu de leur reconnaissance, en paiement de tant de misère, que deux béquilles de frêne et le droit de mendier. Fille aux Loups, ne fais pas la rebelle... Sache hurler avec les loups!

— Merci, père, je songerai à tout cela, répliqua la jeune fille.

Elle s'éloigna, après avoir comme d'ordinaire distribué sa recette aux pauvres.

Le soir, dans sa chambre d'auberge, elle interrogea la Boule de Jade.

Ayant ouvert la porte toute grande pour lui laisser libre sortie, elle traça un cercle, tourna trois fois, chanta la formule magique : la Boule ne broncha pas : « Soit, dit Anémone, je resterai. » Elle se coucha, fort triste.

Le lendemain, elle tenta à nouveau l'expérience : le Jade ne bougea pas davantage. Alors, flanquée de ses deux loups, elle quitta son logis et se dirigea d'un pas résigné vers le palais royal.

Sans avoir fait toilette, elle s'était cependant parée de son linge le plus blanc. Point de bonnet ; ses cheveux, finement peignés, la coiffaient d'ébène souple; bras et jambes nues; sabots aux pieds.

Les gens disaient en la voyant passer :

— Comme elle est douce et rose : on dirait d'un brugnon frais cueilli!

— Qu'elle est jolie! Ses lèvres sont des baies de grenade, ses yeux deux ciels profonds, ses cheveux de la nuit qui se dore.

— Regardez le velours de ses joues, la chaleur mate de son teint : on dirait une rose-thé qui marche!

Tout en cheminant, la Fille aux Loups faisait exécuter mille tours à ses bêtes, et la foule amusée se pressait autour d'elle. C'est dans cet appareil qu'elle parvint aux grilles du palais; la garde prévenue sans doute les lui ouvrit toutes grandes. Anémone se retourna encore une fois vers le peuple qui lui faisait cortège ; elle eut un charmant sourire :

— Adieu, mes bons amis!

— Vive la Fille aux Loups! clamèrent-ils.

Elle gravit le perron. En haut deux officiers l'attendaient qui la conduisirent jusqu'à la porte de la salle du Trône. Elle entra. Toutes les conversations cessèrent. Un grand silence se fit, et l'on n'entendait plus rien que le claquement de ses talons et le pas de ses loups sur les dalles.

Le regard tranquille, elle s'avançait sans gêne aucune à travers tous ces gens comme si elle était leur reine!

— Elle est magnifique ! murmura le Beau Prince à l'oreille de Joli Sire. Contemple cette majesté! N'est-elle pas plus noble dans sa simplicité que toutes ces poupées de cour? Quelle démarche ! Ah, Joli Sire, mon ami, elle est plus belle encore que je ne l'imaginais!

— Contenez-vous, seigneur, on nous regarde, on remarque votre émoi. Vous si froid d'ordinaire, calmez vos transports. Que ne dirait-on pas!

— Eh! on dira ce que l'on voudra, je m'en moque!

Le prince s'élança au-devant d'Anémone.

Depuis qu'il l'avait rencontrée il était comme ensorcelé : il n'avait pu manger, boire ni dormir, il ne parlait que d'elle. L'amour était entré en ouragan dans ce cœur jusqu'alors rebelle, bousculant tout.

La Fille aux Loups, voyant venir le prince, fit une profonde révérence. Il se tint à quatre pour ne pas lui baiser la main. Une timidité jusque-là inconnue paralysait sa langue ; il se sentait rougir, pâlir ; enfin il balbutia :

— Je te remercie, jeune fille, d'être venue.

— Tel était votre bon plaisir, monseigneur ; j'ai obéi.

— Eh bien, fais danser tes loups.

Le spectacle commença. Le Beau Prince, ayant hâte de se trouver seul avec Anémone, trépignait d'impatience : il mettait ses gants, les retirait, tortillait ses rubans, déchirait son mouchoir de dentelle. Enfin, n'y tenant plus, il s'écria soudain, au beau milieu de la représentation :

— Bravo, bravo, c'est admirable ! Et nous sommes hautement satisfait! Assez maintenant, jeune fille, fais reposer tes loups. Holà, qu'on nous laisse seuls, ajouta-t-il en s'adressant à la foule des gens de cour qui se hâta de gagner les sorties.

— D'où vient, demanda-t-il, lorsque le dernier courtisan eut passé le seuil, que je ne vois pas à ton doigt la bague que je t'ai donnée? Sais-tu que ne point la porter c'est m'offenser ?...

— Pardonnez, monseigneur, répondit-elle avec embarras, mais j'ai fait vœu de n'en pas porter...

Elle mentait. La vraie raison était qu'elle eût pensé manquer à son amour en acceptant d'un autre que Généreux un présent, si mince fût-il. Le rouge lui monta au front. Le prince la trouva ainsi plus adorable encore.

— J'admets l'excuse, fit-il, mais écoute, jeune fille, je m'intéresse à toi et veux faire ta fortune. Permets-moi de te questionner et sois assurée, sur ma parole de roi, que je te garderai le secret. Parle donc franchement.

— C'est trop d'honneur me faire, monseigneur, mais je n'ai nul secret à dire ; et puisque vous me priez de parler franc, en aurais-je un que ce n'est point à vous que je le confierais... Non certes par méfiance, mais il est de mode au pays d'où je suis qu'une femme ne partage ses secrets qu'avec celui qu'elle aime...

— En sorte que si tu m'aimais?

— Je ne vous aimerai jamais, monseigneur...

— Jamais ! voici un bien grand vilain mot, mignonne, que les gens de mon rang ne sont point habitués d'entendre.

— Je le dis pourtant, et le dirai.

— Et s'il me déplaît à moi de l'entendre ?

— Soit, mes lèvres se tairont, mais mon cœur le criera!

Le prince tapa du pied. Une bouffée de colère empourpra ses joues; pourtant il se contint. Il se fit humble, avoua son amour, implora, tomba aux genoux d'Anémone. Il lui offrit de l'or, puis des bijoux, des titres, enfin son trône. Il tenta de la fléchir en lui peignant le désespoir auquel son refus le contraindrait : « Il n'aurait pas d'autre épouse qu'elle; et si elle ne cédait à ses prières, c'était la lignée royale sans descendance, l'avenir du royaume compromis, le malheur de son peuple assuré, enfin sa mort à lui, car il sentait que désormais il ne pourrait vivre sans elle. »

Il eut beau s'abandonner aux transports les plus passionnés, Anémone demeurait immuable, toute droite entre ses deux loups.

— Mais tu ignores donc la pitié? s'écria-t-il enfin en étreignant ses genoux. Rien ne pourra donc te fléchir, cœur de pierre !

— Ma pitié est à tous, mon amour à un seul.

— Quoi ? Veux-tu dire par là que tu aimes déjà? Parle, mais parle donc... tu en aimes un autre ?

— J'ai grand pitié de vous, seigneur.

— Oui, comme des pauvres, des estropiés, des miséreux auxquels, dit-on, tu distribues l'aumône. Ah, c'est trop d'insolence! Au fils de ton Roi qui t'offre son amour, son trône, tu jettes en retour les miettes d'une pitié qu'il lui faut partager avec les plus bas truands de son royaume! En vérité j'ai supplié trop longtemps. J'ordonne maintenant! Et si tu aimes ailleurs, tant pis! Tant pis

pour ton cœur et pour celui de l'autre, quelque coureur de route ainsi que toi, sans doute?... quelque montreur de bêtes auquel tu engageas ta foi ?... Par le Ciel, je suis bien fou de m'inquiéter de gens de cette sorte ! Je suis le fils du Roi : je n'ai qu'à vouloir, et je veux !... Tu m'aimeras bon gré, mal gré... Après les promesses, les menaces !

— Monseigneur, vous vous oubliez, votre raison s'égare...

— Tais-toi, je ne fus jamais si lucide. Ecoute, je t'accorde jusqu'à demain pour réfléchir : ou tu accepteras mon amour, ou je vous fais jeter, toi et tes bêtes, dans un cachot duquel tu ne sortiras plus vivante. Je vous y laisserai languir, tous les trois, sans nourriture jusqu'à ce que tes loups, las de jeûner, te dévorent ! Ainsi j'ordonne. Va-t'en ! Demain tu reviendras prononcer toi-même ton arrêt.

La Fille aux Loups écouta, impassible, blanche comme une morte.

Quand le prince eut achevé, elle lui jeta un regard de mépris tranquille, fit une révérence et se retira sans un mot, sans un geste.

IX

La jeune fille allait d'une démarche mécanique, si bouleversée, si étourdie qu'elle se trouva hors du palais, sans savoir même comment elle avait pu en sortir.

— La Fille aux Loups!... La Fille aux Loups!

Une acclamation l'accueillit ; c'était les gens qu'elle avait tout à l'heure amusés et qui, l'ayant suivie jusqu'au palais du roi, attendaient sa sortie pour qu'elle les amusât encore.

Elle regardait sans voir, promenant sur la foule ses yeux obscurcis par les larmes, hébétée, prête à défaillir.

Elle sentait cependant qu'il fallait se dominer : « Mon Dieu, implora-t-elle, donnez-moi la force de résister ! » Elle se raidit contre son chagrin, comprima à deux mains son cœur dont les battements détraquaient sa poitrine. Forçant à sourire ses lèvres dont le sang avait fui, elle eut le courage de faire une révérence.

— Tes loups, tes loups ! fais danser tes loups !

Déjà le cercle était formé, déjà le Blanc et le Noir pirouettaient, déjà les applaudissements crépitaient, les rires fusaient, sans qu'Anémone eût repris conscience. Tout ce à quoi elle était mêlée semblait se passer en dehors d'elle ; et pourtant elle allait, venait, encourageait ses bêtes, souriait aux assistants...

Enfin, enfin, le spectacle se termina. Elle vit, comme dans un rêve, ses deux loups faire la quête... Une fatigue affreuse l'accablait ; elle était livide. Le Noir la tira par la manche, et le Blanc lui dit d'une voix qui lui sembla lointaine, mais si tendre :

— Vite, maîtresse, suis-nous, domine-toi... Rentrons dans la première auberge venue. Laisse-toi mener, allons!

Elle entra, traînée par eux, dans une hôtellerie qu'ils choisirent.

Dès qu'elle fut dans sa chambre elle s'affala sur le lit, sans plus résister à la torpeur qui l'assommait. Elle ferma les yeux ; et tout à coup le sommeil tomba sur elle.

Elle dormit assez pour pouvoir à son réveil enfin ranger deux idées bout à bout.

Tout de suite, elle pensa : « Généreux, Généreux, ils veulent m'empêcher de te rejoindre ! »

Elle s'était assise sur le pied du lit et demeurait l'œil fixe, les cheveux épars, les mains nouées sur ses genoux, obsédée par cette unique pensée.

Ses loups la regardaient avec de bons yeux pitoyables, n'osant troubler ce désespoir.

Soudain la Boule de Jade lui revint en mémoire ; et elle s'étonna de n'avoir point songé plus tôt à elle. L'ayant tirée de son sac, elle la prit dans le creux de sa main, l'éleva vers le jour comme pour l'habiller de tons et de clartés, la baisa doucement, et lui parla :

— Mignonne, mon espoir unique est en toi. Puisque tu es fée, tu sais le danger qui me menace : tu ne m'abandonneras pas. Pardonne-moi de n'avoir point pensé à toi tout d'abord, mais le chagrin avait bouleversé ma raison. O sphère chérie, toi qui dois me guider vers mon bonheur, aide-moi! Conduis-moi hors d'ici : j'ai peur de ce fils de Roi. Jade précieux, Jade précieux, sauve-nous!

Vite, elle le déposa sur le plancher, puis courut trois fois autour de lui et trois fois chanta suivant le rite prescrit.

Hélas, au troisième tour, la Boule ne bougea pas.

« Il faut que j'aie la tête à l'envers, se dit Anémone, qui ne pouvait croire à la réalité. Je n'ai pas dû tourner trois fois, ou je me serai trompée en chantant. »

Elle recommença une fois encore, puis une autre : le Jade resta collé au sol.

Alors, à deux genoux, Anémone supplia. Larmes perdues, paroles vaines : le Jade demeurait inflexible.

Elle se tordait les bras :

— Tu veux donc me livrer à mon pire ennemi, cruel, disait-elle. Est-ce là ce bonheur vers lequel tu dois me guider? Je n'en veux pas! Près de Généreux est mon bonheur, uniquement près de lui. Et puisque tu ne veux pas me conduire, perfide, j'irai seule!

Elle ramassa la Boule et la serra dans son sac.

— Venez, mes chers compagnons, dit-elle.

Elle allait quitter la chambre; le Blanc la retint par le bas de sa robe.

— Maîtresse, dit-il, considère que la nuit est tombée ; et que les portes de la ville sont closes à cette heure. Tu ne pourrais sortir. Mieux vaut donc que tu

manges d'abord ; ensuite tu te reposeras en attendant le jour. La route de demain sera longue peut-être. Répare tes forces et dors; nous veillerons sur toi.

La jeune fille se rendit à ses sages conseils. Son cœur étant trop lourd pour qu'elle eût appétit, elle se jeta sans souper sur le lit où elle s'endormit, les nerfs brisés.

Le lendemain, ce fut le Noir qui l'éveilla :

— Alerte, maîtresse, il nous faut déguerpir. J'entends sous nos fenêtres passer les charrettes des maraîchers venant des environs porter leurs légumes à la ville. Donc les portes sont ouvertes : profitons-en.

Anémone s'habilla rapidement, appela l'hôte, solda son écot et partit. Elle arriva sans encombre à une des portes de la ville. De peur d'être reconnue, elle s'était enveloppée d'un manteau de pastourelle acheté chez un fripier. Elle avait

rabattu le capuchon sur ses traits ; seul passait le bout de son joli nez. Nous autres, qui pourtant la connaissons bien, nous ne l'aurions pas reconnue.

Les deux loups s'étaient séparés pour ne pas trahir leur maîtresse ; partis, l'un devant, l'autre derrière elle, ils avaient pris l'allure de fort honnêtes chiens, et, allaient, baguenaudant, l'œil doux, la queue en trompette.

Tous trois devaient se rejoindre hors de l'enceinte, au premier calvaire rencontré.

Anémone passa innocemment à la barbe des archers de garde qui, à califourchon sur un banc, jouaient aux dés ; ils lui jetèrent les inévitables plaisanteries que tout soldat se croit tenu de faire au passage d'une jolie fille : « On est donc bien laide qu'on cache ainsi son minois ? — Hé, la pastourelle, est-ce les archers du Roi qui te font peur ? — Mignonne bergerette, qu'as-tu fait de tes moutons? »

Le cœur lui battait fort lorsqu'elle franchit le pont-levis. Elle desserra un peu son capuchon pour libérer ses oreilles et écouta si on ne la suivait pas : personne ! Elle respira.

— Boule de Jade, dit-elle, en sortant le talisman de son sac à coulisses, je vais te consulter à nouveau. Pour l'amour de Dieu, secours-moi, aie pitié de ma détresse.

Elle se cacha derrière un gros arbre qui poussait au bord de la route.

Trois fois elle tourna autour du Jade, trois fois elle chanta la strophe magique ; celui-ci s'obstina à ne point bouger. D'un geste fâché Anémone le ramassa.

— Méchant, lui dit-elle.

Elle l'eût battu si elle avait osé.

Elle poursuivit son chemin, marchant bon pas. Parvenue à un détour de la route, elle aperçut au fond du paysage une haute croix de pierre.

« C'est là qu'ils m'attendent », se dit-elle. Cette pensée l'encouragea.

Elle approchait ; déjà ses yeux distinguaient au pied du monument une tache sombre, le Noir sans doute qui l'ayant devancée l'attendait, lorsqu'un nuage de poussière s'éleva qui le déroba à sa vue. C'était un peloton de cavaliers accourant au grand trot et qui barrait la route. Anémone avait à peine eu le temps de le reconnaître qu'elle entendit derrière elle de rapides battements de sabots. Elle se retourna : une autre troupe sortait au galop de la ville.

Saisie de peur, la jeune fille se jeta à travers champs ; les cavaliers, eux aussi, obliquèrent. Il y eut un court temps de charge, et la pauvrette épouvantée se vit en un clin d'œil environnée d'un cercle de chevaux piaffant, encensant, jetant au vent en un furieux cliquetis de gourmettes l'écume de leurs naseaux. Et cent paires d'yeux la regardaient ; cent voix criaient : « C'est elle, c'est bien elle ! »

— Ah, ah, la Fille aux Loups! Te voilà prise! Est-ce ainsi qu'on fausse compagnie au Beau-Prince, mon seigneur!

Joli Sire, qui conduisait cette chevauchée, avait sauté à terre. Il s'approchait le feutre bas, raillant.

Soudain il y eut un furieux remous de chevaux, des caracoles, des ruades, et les deux loups surgirent de cette forêt dansante de pattes. Ils se placèrent aux côtés de la jeune fille, les yeux flambants, le poil hérissé.

— Maîtresse, hurlaient-ils, bataille, bataille! Oh, oh, il va y avoir ici de furieux coups de crocs! Oh, oh, la gueule nous démange! La chair de ces mécréants sera velours à nos gosiers. Maîtresse, ne bouge pas, laisse-nous faire! Hardi, frère, allons-y! Au jarret les chevaux, les hommes à la gorge!... sus!

— Halte! cria la jeune fille. Je vous défends de bouger. Au nom du talisman tout-puissant, votre maître, arrêtez, arrêtez!

Prêts à bondir, le Noir et le Blanc s'indignèrent.

— Alors, tu vas te laisser faire?

— Je ne veux point de sang versé, pas une goutte à cause de moi! La vie de ces pauvres gens m'est plus chère que la mienne. Je ne veux pas payer ma liberté de meurtres. Je vous interdis de bouger. Suivez-moi où que j'aille... et dociles!... je l'ordonne!... Allons, derrière mes talons, et vite!

Les loups obéirent en grondant de dépit.

Les mains liées sur le dos, encadrée par les cavaliers, Anémone reprit le chemin de la ville.

La voyant passer en semblable équipage, suivie de ses bêtes mornes, tête et queue pendantes, les gens se demandaient quel pouvait bien être le crime commis par cette fille au pur visage. Ils hochaient le front, haussaient les épaules et s'éloignaient : « Que leur importait après tout? C'était la justice du Roi! »

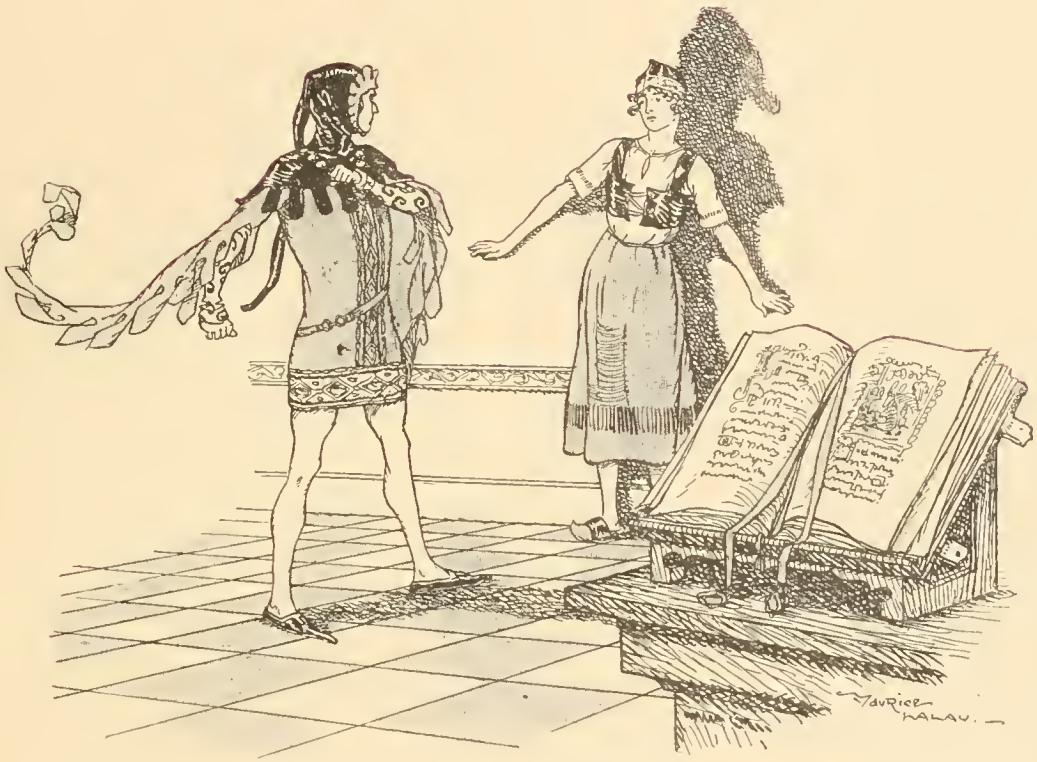
Dans la haute salle du trône elle comparut devant le Beau Prince.

Dès que celui-ci l'aperçut, il s'élança vers elle, dénoua fébrilement ses liens, puis, ayant ordonné qu'on le laissât seul avec elle, il tomba à ses genoux :

— Jeune fille, dit-il d'une voix tendre, tu as désobéi à mes ordres, tu as tenté de fuir, je serais en droit de te punir, au moins de t'adresser des reproches. Cependant, regarde, je t'ai moi-même délivrée et me voici à tes genoux, te demandant pardon du traitement que mes gardes t'ont fait subir. Parle : sur un mot de toi je leur ferai payer cher leur geste maladroit! Oser charger de liens ces poignets délicats...

En disant ces mots il les voulait galamment baiser.

Anémone se déroba d'un bond.



— Arrière, cria-t-elle, plutôt sur eux les plus lourdes chaînes que la trace de vos lèvres. Je vous défends de m'approcher...

Le Beau Prince s'était relevé. Les poings crispés, blême de colère, l'œil égaré, il marcha sur la jeune fille qui, rompant à mesure, se trouva bientôt acculée à la muraille. Toute droite, adossée à la tapisserie, elle planta son regard fier et tranquille dans les yeux du prince fou de rage.

— Oui ou non, interrogea-t-il brutalement, veux-tu être ma femme? Allons, réponds, pas de discours! Choisis : ou la vie avec moi sur un trône, ou la mort dans un cachot, sous la dent de tes loups. Réponds! Est-ce oui? est-ce non?

— C'est non!

Elle avait jeté ce refus d'une voix ferme.

— Insensée! Tu viens de prononcer ton arrêt de mort... de mort! y penses-tu?

— J'y pense!

— Encore une fois, c'est non?

— Je ne répondrai plus...

D30628

— Archers! appela le prince, en courant soulever la portière qui donnait sur ses appartements.

Les soldats accoururent. Alors, s'adressant à leur chef :

— Saisissez-vous de cette femme! ordonna-t-il. Qu'on la jette dans le cachot réservé aux criminels d'État. Vous me répondez d'elle sur votre tête. Allez!

Ils emmenèrent la Fille aux Loups.

Derrière eux, le Beau Prince s'arrachait les cheveux, déchirait ses vêtements, se frappait la poitrine.

— Malheur à moi, je l'aime encore... je l'aime... Dieu tout-puissant, pitié, pitié!... arrachez-moi du cœur cet amour insensé! Ah, misérable que je suis!

Joli Sire qu'on était allé chercher, se hâta vers lui. Il le trouva dans les pires transports et eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'attenter à sa vie :

— Je ne puis vivre sans elle, criait-il, je l'aime et elle me hait... Ah, ses yeux, ses grands yeux de mépris! Et moi qui l'aime encore, maintenant plus que jamais. Hélas, hélas!... laisse-moi mourir... abandonne ton prince à son lamentable destin...

Tandis que le Beau Prince se désolait ainsi, Anémone, assise sur un billot de bois, les pieds attachés par une lourde chaîne aux murs de son cachot, mains jointes, priait. Ses loups allaient, venaient, farouches.

Sur les trois prisonniers on avait refermé une lourde porte bardée de fer, garnie de verrous, de serrures. Pas d'air, pas de jour : un silence de tombe. Dehors deux gardes veillaient, la pertuisane au poing.

De lentes heures passèrent. Enfin on entendit un bruit de ferrailles remuées, de barres d'acier poussées, tirées : un geôlier parut, portant une cruche.

— Voici de l'eau, pour tes bêtes et pour toi... C'est tout. Il t'est permis de boire, interdit de manger : c'est l'ordre.

— Quelle heure est-il? demanda Anémone.

— Il m'est défendu de te le dire... Sache seulement, pauvre fille, que la lune brille au ciel comme une énorme moitié de perle.

— Merci, geôlier.

Il repartit, accompagné du même fracas de pênes et de verrous. Et bientôt, ce fut à nouveau le silence dans ce sépulcre de pierre.

Tout à coup le Noir dit dans l'ombre :

— Maîtresse, souviens-toi que mes mâchoires broient l'acier comme paille...

Le Blanc à son tour parla :

— QUELLE HEURE EST-IL DEMANDA ANÉMONE?

— Et que mes yeux, maîtresse, sont deux lumières vivantes...

— Et que nous courons vite, si vite que le vent peine pour nous suivre, ajoutèrent-ils ensemble.

— ... Et moi aussi, je ne pense qu'à fuir, répliqua Anémone, comme si elle complétait leur pensée. Mais j'attendais la nuit... Elle est venue, dit le geôlier; à l'œuvre donc, mes chers loups! Je compte sur vos talents pour me tirer d'ici! Noir, romps-moi ces entraves! Blanc, allume un de tes yeux, tout doux, que nulle lueur ne filtre sous la porte.

Un claquement sec, une chute de ferrailles sur le sol, un grognement joyeux; les crocs du Noir ont travaillé : « Tu es libre, maîtresse! »

Une paupière que le Blanc cligne, une lueur qui jaillit, tamisée par elle, et voici dans le cachot du jour très doux.

Anémone a déposé sur le sol la Boule de Jade. Elle hésite, son cœur bat. Enfin elle se décide.

— Sphère magique, dit-elle, pour la dernière fois je te demande mon chemin. Tu vas décider de ma mort ou de ma vie, Jade chéri, aie pitié de nous trois.

A pas lents elle tourne trois fois; d'une voix qu'appesantissent les larmes elle chante trois fois :

« Jade vert, jade luisant... »

Et le troisième tour achevé, le dernier mot chanté, la Boule enfin vire sur elle-même. Elle s'allume, phosphore comme si son jade se faisait lumière, et lentement roule vers la porte.

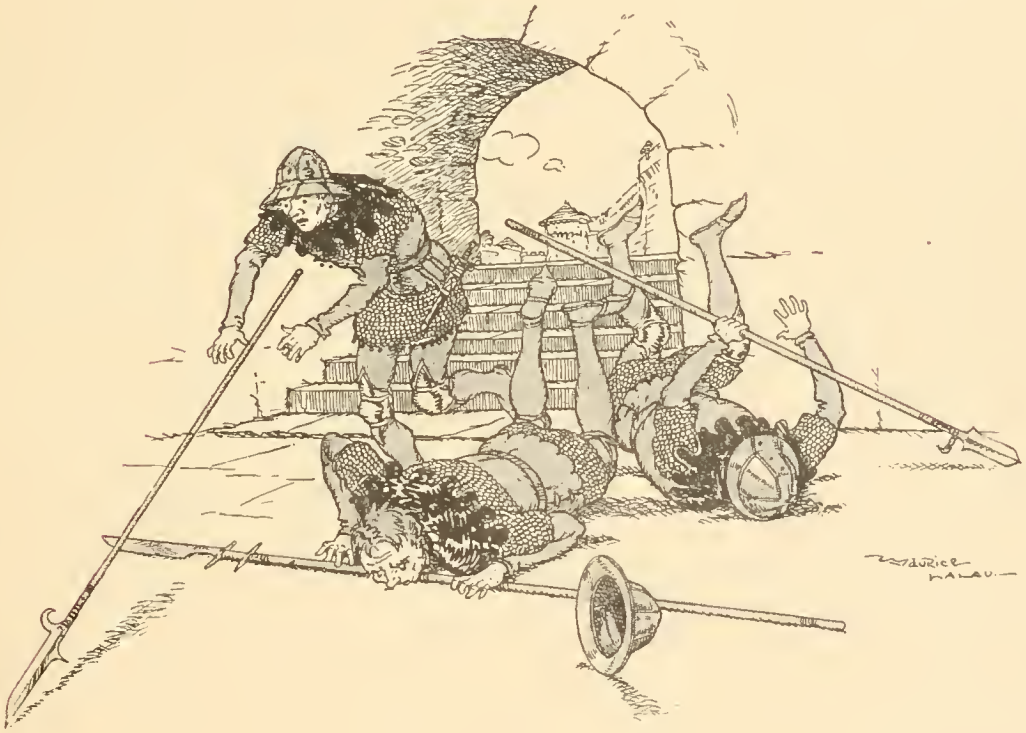
Le Noir a bondi. De ses crocs magnifiques, cric, crac, croc! il arrache serrures et verrous. La porte s'ouvre. Le Blanc darde ses yeux : deux jets de clarté aveuglante, éblouissent sentinelles et poste de garde; le Noir d'un coup de museau les bouscule.

Et le Jade passe, puis derrière lui le Blanc que chevauche Anémone; le Noir ferme la marche. Par les escaliers tournants du palais, c'est une montée en vis vertigineuse, folle, puis une ruée de chambres en salles, de cours en perrons. Courtisans, hommes d'armes, valets détalent, poursuivent, se bousculent, se heurtent, tournoient...

Et ils n'ont pas compris encore, que déjà nos compagnons sont parvenus à la porte de la ville.

En deux coups de mâchoire le Noir brise les chaînes du pont-levis; celui-ci bascule : ils passent...

Et c'est le champ libre alors, la terre à perte de vue endormie sous la lune, et la course en tempête vers un point que seul le Jade connaît.



X

Deux ans encore Anémone et ses loups ont erré par le monde, deux longues années que n'a traversées nulle aventure. Plus de sept cents soirs se sont succédés sans que paraisse plus voisin le terme de leur course décevante; plus de sept cents fois la jeune fille a élevé vers le Ciel cette même prière quotidienne : « Seigneur, faites-moi retrouver celui que j'aime » sans que luise pour elle l'espoir d'une réunion prochaine.

Tantôt à allure folle, tantôt à marche lente, ils ont suivi la sphère capricieuse. Ils ont vu des pays et des pays encore, jamais les mêmes.

Les loups ont dansé pour des hommes à peau brune, à peau blanche, devant des huttes, dans des palais. Vingt fois Anémone s'est crue au bout de la terre, tant elle avait derrière elle de royaumes et de capitales; et vingt fois le Jade est reparti, côtoyant les fleuves, contournant les monts, longeant les mers. Où est-elle? Elle l'ignore. Peu lui importe d'ailleurs; il n'existe pour elle qu'une terre : celle où elle découvrira Généreux.

Et, puisque le Jade roule, roule toujours, roule encore, ils vont, eux autres, ils vont encore, ils vont toujours.

Et voici que le talisman les a conduits, au débouché d'une vallée, dans une plaine immense. Pas un arbre, pas un brin d'herbe : un sol grisâtre qui rejoint l'horizon là-bas, si loin qu'on croirait infinie cette morne étendue. Sous les pattes du Noir et du Blanc une poussière tiède tourbillonne, comme s'ils galopaient à travers une jonchée de cendre.

Anémone contemple ce désert à grands yeux inquiets. Elle qui a vu déjà tant et tant de contrées, s'alarme du silence tragique qui pèse sur celle-ci : on n'entend rien que le halètement des bêtes; pas un oiseau, pas un souffle de vent. On ne

voit rien : en haut pas un nuage, un ciel si dense qu'il paraît d'encre ; en bas ni un arbre, ni un buisson, ni une mousse, nulle trace d'être ou de plante.

La nuit, sans crépuscule, tout d'un coup, tombe, et c'est plus sinistre encore, cette plaine que l'on sent partout, emplie de néant et d'ombre.

Jusqu'au lendemain la chevauchée se poursuit à travers cette immensité noire et muette.

Brusquement, d'une unique saccade, le soleil se hausse sur l'horizon dont le grand jour déborde, cru, sans la douceur nuancée de l'aube.

Il éclaire la même plaine, toujours!

Anémone, bien qu'elle voyage depuis des heures, croirait n'avoir pas bougé de place, si elle ne distinguait loin, fort loin devant elle, une maison. Celle-ci se profile, minuscule, entre deux arbres plus élevés, semblant comme elle découpés dans du papier noirci, puis plaqués sur une large bande éblouissante qui barre le fond du paysage : une immense étendue d'eau limite partout la vue.

— La mer! la mer! s'écrie Anémone.

Le Jade file comme une flèche, et derrière lui les loups, infatigables.

Enfin ils parviennent à un vaste enclos de verdure au milieu duquel s'élève une maison sobre d'aspect, on dirait l'habitation d'un pêcheur. Derrière elle, à perte de vue, c'est la plaine encore, mais une plaine liquide aussi vaste, aussi morne, aussi désolée que la première... Et là-dessus flamboie un impitoyable soleil.

Le Jade est revenu prendre sa place contre la poitrine d'Anémone.

Celle-ci a mis pied à terre et, après avoir d'un franc baiser payé ses loups de leur peine, elle se dirige vers ce qu'elle suppose être la mer.

Sur la rive croissent d'étranges roseaux, tels que n'en vit jamais la jeune fille : leur tige est noire, noires sont leurs feuilles, et d'argent leurs fleurs qui s'étalent en longs et souples pinceaux. Nul souffle ne les agite, et pourtant ils bruissent; on dirait que chaque feuille a une langue pour se plaindre, et ce sont des sanglots qu'exhalent ces roseaux funèbres.

Anémone écoute et frémit; mais l'onde est là, tentante de toute sa fraîcheur pressentie. Elle y hasarde le bout de son pied nu ; mais à peine l'y a-t-elle plongé qu'elle le retire avec un long cri de surprise : l'eau est lourde, épaisse, et tiède surtout, d'un tiédeur fade de sang versé... Les loups accourus n'en veulent point boire et s'en écartent avec dégoût.

Anémone alors revient vers l'enclos; elle pousse la porte basse, entre et marche à petits pas, ravie de sentir sous ses pieds la caresse moelleuse de l'herbe au lieu de ce sable cendreux.

Une prairie en pente douce monte de la grève vers une maison grise à toit de chaume que flanquent deux grands arbres feuillus. Leur ombre, en ce début de jour, s'allonge, reposante pour l'œil fatigué par la double réverbération que rendent et la plaine et la mer.

Sur le seuil la jeune fille s'est arrêtée : des filets séchent, pendus au mur, les fenêtres et la porte sont closes.

Elle prête l'oreille : pas un bruit ni dedans ni dehors, toujours l'angoisse de ce silence au milieu duquel elle circule depuis tant d'heures.

Elle saisit le heurtoir en forme de poisson, elle frappe : un fracas de tonnerre ébranle la maison, roule, se répercute, puis meurt... Personne!

Elle s'enhardit, lève la clenche, pousse du genou, mais la serrure est fermée : la porte ne cède pas. Alors elle appelle :

— Holà! holà!... oh!

Sa voix, dans cette immensité, semble ne pas dépasser ses lèvres; elle s'éteint sans portée, sans écho. Rien ne répond : seule, monte en sourdine la plainte funèbre que chantent les roseaux immobiles. Pas un vol d'oiseau, pas une présence d'insecte; ni un battement d'ailes, ni un grincement d'élytres, rien que ces sanglots

venant du bord de la mer et la respiration courte des loups qui, la queue basse, l'œil morne, le poil terne, suivent, apeurés.

— Comment trouvez-vous ce lieu-ci, mes chers compagnons ? demande Anémone qui, obsédée par le silence, leur parle plutôt par besoin d'entendre leur voix et la sienne que pour écouter leur réponse.

C'est le Noir, moins timide, qui réplique :

— Sinistre, maîtresse, sinistre : cette cendre, ces roseaux en deuil, cette maison morte, cette mer aux eaux lourdes, br... br...! Fuyons cette épouvante, maîtresse. Tire la Boule magique, tourne trois fois, trois fois chante, et partons.

La jeune fille a consulté le Jade; mais celui-ci ne bouge pas, Anémone comprend :

— Il faut rester ici, mes doux amis, fait-elle avec tristesse.

Elle s'assied sur le seuil qu'un large auvent de bardeau couvre d'ombre, prend sa tête entre ses mains et, les coudes sur les genoux, songe, songe...

Ses loups, allongés auprès d'elle, ferment les yeux, s'endorment.

Et des heures passent ainsi, lentes, dans un affreux silence. Combien ? Anémone qui n'a pas sommeillé ne pourrait, elle-même, le dire.

Quand elle sort de sa rêverie, le soleil au ras du flot glisse entre chaque brin d'herbe ses rayons horizontaux.

Soudain un point sombre apparaît, très loin, très reculé. Anémone le voit se préciser, grandir, puis se profiler en une barque noire sur le disque de lumière qui affleure l'onde. Anémone court à la grève :

— Oh!... oh là!... Oh!... oh!... crie-t-elle vers la barque si grande maintenant qu'elle cache le soleil et paraît voguer dans une gloire.

Pas de réponse.

— Oh!... oh!... ho!... ho!... ého!...

Un clapotis de godille lui parvient, mais l'homme qui, debout, très grand, manie la rame ne daigne pas répondre.

— Oh!... ho!... ho!

La barque s'approche; la voici. Un vieillard à barbe de lune en descend. Anémone s'est jetée au-devant de lui; ses pieds barbotent dans l'eau lourde.

D'un geste large il l'arrête à distance :

— Salut, jeune fille. Que fais-tu en ce lieu ? Et que veux-tu de moi ?

La voix parle comme chantent les cordes basses d'une harpe.

Anémone répond en tremblant :

— Seigneur, je cherche celui que j'aime, et vous pourriez peut-être me dire s'il n'est point passé par ici ?

— Jeune fille, le dernier mortel qui passa sur ces bords n'est point celui que tu aimes car il y a environ trois mille ans de cela; depuis je n'ai vu personne, hormis toi.

— Trois mille ans! Mais depuis quand vivez-vous donc, seigneur?

— Depuis si longtemps que je crois bien n'être jamais né; mais que t'importe?... aide-moi plutôt à hâler ma barque sur la rive.

— Seigneur, demande Anémone, en tirant sur l'amarre, ne pourriez-vous rien faire pour m'aider à rejoindre celui que mon cœur aime? Ce n'est certes pas sans dessein que la Boule de Jade, qui est fée, m'a conduit vers vous. Prenez pitié de ma misère.

— La Boule de Jade, dis-tu? Tu possèdes la Boule de Jade?

— Oui, seigneur, la voici.

Ils avaient hâlé la barque sur la rive. Anémone ouvrit son sac à coulisses, en tira le talisman qu'elle tendit au vieillard.

Celui-ci se prosterna d'abord, puis le reçut sur ses deux mains larges ouvertes. Il l'éleva lentement face au soleil qui, s'abîmant soudain dans l'onde, plongea tout dans la nuit.

Alors ce que virent, ce qu'entendirent Anémone et ses loups est chose à peine croyable : La Boule de Jade s'entoura de clartés qui jaillissaient en houppes vertes, bleues, laiteuses, dorées, puis elle se mit à chanter d'une voix harmonieuse et pure.

Le vieillard, recueilli, tenait pieusement sur ses paumes, comme une étoile tombée du ciel, cette sphère mélodieuse. Le visage baigné par l'étrange lumière, il écoutait. Il comprenait les paroles qu'elle chantait et qui demeuraient mystérieuses pour Anémone dont l'âme ne percevait que céleste et ravissante musique. Une dernière note frissonna, lente, mélancolique comme un adieu; la Boule se tut, puis s'éteignit.

— Jeune fille, dit le vieillard dont la voix vibrait, sonore et grave dans la nuit dense, le Maître de toutes les Destinées m'a parlé par le Jade; il m'a dit ton histoire. Je puis t'aider peut-être. Ecoute : le lieu où te voici parvenue est presque aux confins du monde, et je suis l'éternel gardien de cette plaine liquide. Ces flots que tu crois de l'eau ne sont pas de l'eau, mais des larmes; ce que tu crois une mer n'est pas une mer, mais un lac, son nom est le Lac des Larmes. Il contient, jeune fille, toutes les larmes versées par l'humanité depuis qu'elle existe. Pas un pleur ne se répand en ce monde qui ne soit mystérieusement recueilli en ce lieu. C'est ici qu'un jour est tombée la première larme du premier homme; et depuis s'y sont rassemblées, innombrables, toutes celles qu'ont pleurées à travers les siècles des milliers de

LA BOULE DE JADE S'ENTOURA DE CLARTÉS.

générations. Ce lac est immense et lugubre. Sur ses bords croissent des plantes merveilleuses — tu les as déjà entendues sans doute — : le « roseau qui gémit », le « jonc qui se lamente », et, si tu demeures auprès de moi, je te rapporterai quelque jour le « nénuphar qui sanglote » dont les pétales noirs en guise de parfum exhalent des sanglots.

— Vous avez dit, seigneur, interrogea Anémone : « si tu demeures auprès de moi. » Dois-je donc rester ici... ?

— Tu le dois, si tu veux rejoindre jamais celui que tu aimes. Et tu devras rester longtemps, longtemps.

— Combien de mois ?

— Cinq ans.

— Cinq ans! répéta Anémone d'une voix douloureuse. Mais, seigneur, non, c'est impossible; votre cœur, si endurci soit-il, ne peut exiger cela du mien : c'est un faible cœur de femme, un cœur qui aime, seigneur, et déjà tout rongé de chagrin... Cinq ans, mais je serai fanée alors... mais il ne me trouvera plus belle... cinq ans, seigneur... cinq ans!...

— Et cinq ans qui fatiguent le corps, rident le visage, creusent les joues, déforment les mains! Ecoute, voici ce que le Maître de Toutes les Destinées m'a dit par ce Jade : « Celle-ci dont le nom est Anémone, sera pendant cinq ans ta servante. Elle fera tout dans la maison; tu la mèneras à ta fantaisie. Au bout de ces cinq ans, tu la prendras dans ta barque et tu la passeras sur l'autre rive du lac dont tu es l'immortel gardien. Mais à une condition : c'est que durant ces cinq ans de servage elle ne verse pas une larme, pas une seule, quoi qu'elle souffre, endure, rêve ou pense! Sinon, c'est fait de son bonheur. Tu la chasserais de ces rives et jamais au grand jamais, elle ne passerait ce lac derrière lequel s'étend la contrée où vit celui qu'elle aime. »

Tu as entendu, jeune fille, acceptes-tu?

— Généreux est là-bas, par delà cette mer de larmes; il suffit, j'accepte. Dieu et mon amour m'aideront. Je serai votre servante, seigneur, et ne pleurerai pas.

— Et maintenant, ô jeune fille, sache ceci : La terre que tu foules est fée; qu'il y tombe une larme, une seule, et elle poussera une clameur si haute que je l'entendrai où que je sois, fût-ce même à l'autre extrémité du lac. Perds donc l'espoir de me tromper.

— Vous ne l'entendrez pas crier, seigneur, car je ne pleurerai pas.

— Anémone, ton malheur me touche et ton courage me plaît. Puisque te voici ma servante, je m'arrangerai pour que ta tâche ici soit douce. Tu me verras chaque matin partir dans ma barque, et chaque soir rentrer à l'heure qui précède la nuit. Tu

seras seule tout le jour et maîtresse au logis. Tiens le ménage en ordre, sois ponctuelle, diligente, propre, et nous nous entendrons à ravir. Pour le moment, dis à l'un de tes loups d'allumer ses yeux, et à leur clarté aide-moi à décharger mes poissons. D'ordinaire il me reste assez de jour pour faire cette besogne; mais ce soir ton aventure est venue troubler l'harmonie de ma vie...

A la lueur que dardaient les prunelles du Blanc ils travaillèrent.

Le vieillard puisait dans le coffre de sa barque et en retirait les poissons qu'il tendait à Anémone. Celle-ci les entassait dans des paniers. Elle frissonnait de dégoût, tournait la tête, n'osant regarder, sentant sur ses mains leurs corps visqueux, le frétillement gluant de leur agonie.

C'était à la vérité d'étranges et troublantes bêtes aux formes jamais vues que ces poissons pêchés au Lac des Larmes.

Il y en avait de hideux et de magnifiques ; il les lui nommait au passage :

— Tiens, voici le poisson du Doute, puis celui de la Perfidie, celui du Mensonge,

trois monstres horribles!... Et ces deux beaux-là? celui de la Charité, celui de la Pitié! ... Il ne se pêche en ce lac, Anémone, qu'espèces se nourrissant de larmes... Les deux plus communes sont le poisson d'Amour et le poisson de Mort; ils pullulent dans ces eaux. Tiens, je te passe celui d'Amour, il ravit par sa forme, sa grâce, ses couleurs; mais garde-toi de ses piquants qui, suivant l'heure ou sa fantaisie, distillent miel ou venin... Maintenant, prends cet autre. Flasque, noir, petit corps, gueule énorme, toute en crocs : c'est le poisson de Mort, chasseur formidable, infaillible, qui sans cesse dévore. Il vit à de grandes profondeurs de larmes...

Lorsque le coffre fut vide, tous deux se chargèrent des paniers et remontèrent vers la maisonnette.

Le vieillard heurta le marteau contre la porte en prononçant un mot magique; elle s'ouvrit aussitôt. Les yeux du Blanc balayèrent les ténèbres d'un vaste couloir. Ils entrèrent.

— Anémone, dit le vieillard, je vais te faire visiter ce qui demain sera ton domaine; suis-moi.

Il battit le briquet, alluma une antique lampe de cuivre en forme de cœur flamboyant qui était suspendue sous le manteau de la cheminée; le Blanc éteignit ses yeux, et la visite commença.

Anémone trouva tout si propre, si net, si ordonné, qu'elle se sentit rassurée par tant d'intimité et d'harmonie domestiques. Meubles et parquet luisaient comme miroirs et les cuivres, clair fourbis, accrochant la lumière, faisaient dans l'ombre de chaudes taches d'or. Le vieil homme lui montra sa chambre : un lit étroit au linge blanc, deux chaises, une petite table.

— Voici ta chambre, jeune fille. Je ne te souhaite pas d'y vivre heureuse, car il n'est de bonheur pour toi qu'auprès de celui que tu aimes; mais puisses-tu n'y point connaître le malheur.

— Merci, père.

— Je m'efforcerai, Anémone, de mériter ce nom. Pour le moment, songeons à ta faim, à ta fatigue. Demeure ici, mon enfant. Un de tes loups va m'accompagner et te rapportera ton repas; je veux que tu le prennes seule ce soir, avec tes vaillants compagnons. Bonne nuit!

D'un geste affectueux il désigna ses yeux et ajouta :

— Et surtout, mignonne, ne pleure pas.

Il s'éloigna avec le Noir qui marchait à son côté et lui léchait la main.

Ce dernier ne fut pas long à revenir, portant dans la gueule un panier recouvert d'une serviette blanche et qui contenait de fort bonnes choses. Vite, la jeune fille les disposa sur la table. Elle mit trois assiettes, approcha les deux chaises. Le Noir

et le Blanc s'y assirent; elle-même prit place sur le pied de son lit, et on soupa de bon appétit.

Ils étaient tous trois si moulus de fatigue qu'ils ne songèrent pas à veiller. Le dernier coup de mâchoire donné, les deux loups s'installèrent chacun dans un coin et s'endormirent.

Anémone se déshabillait. Comme elle ôtait de son cou le sac à coulisses pour le glisser sous son chevet, elle le trouva d'une lourdeur insolite. Elle l'ouvrit, en vida le contenu sur son lit; tout y était : le sifflet d'opale et sa chaîne de perles, la Boule de Jade, enfin le fragment d'écorce. Mais lorsqu'elle le souleva, elle laissa échapper un cri de surprise : il était lourd, très lourd. Elle courut à la lampe :

— Du bronze, s'écria-t-elle, avec ravissement, c'est du bronze!

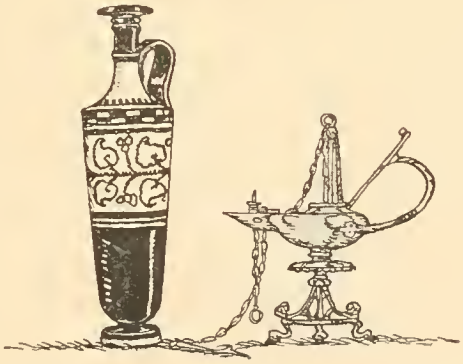
Et les paroles de Généreux lui chantaient dans le cœur :

« A mesure que notre réunion se fera plus proche, tu verras ce morceau d'écorce devenir de bronze, d'argent, puis d'or. »

— Mon Dieu, balbutia-t-elle voilà que j'allais pleurer de bonheur...

Et renfonçant ses larmes, elle alla, dans sa joie, se jeter au cou de ses loups qu'elle embrassa toute éperdue.

L'espoir la berça très doucement, quand elle fut dans son petit lit.



XI

Pendant que la Fille aux Loups et ses bêtes promenaient par empires et royaumes leur vie errante, le prince Généreux demeurait prisonnier de l'enchanteur Tysrem qui le surveillait étroitement. Pour le garer d'Anémone, il l'avait enfermé dans un château de son invention qui, mû par je ne sais quelle force diabolique, pouvait changer de place à la fantaisie de son maître. Il suffisait à Tysrem de faire certains signes et de prononcer une phrase magique, pour que le château s'envolât. Un autre geste, une autre phrase, et l'édifice se posait, sans plus de bruit qu'une mouche, où bon semblait au magicien.

Ayant d'excellentes raisons de se méfier d'Anémone, il avait pris ses précautions. Cent guetteurs, postés par lui sur les remparts, surveillaient les environs. Il leur avait montré dans un miroir enchanté l'image de celle qu'il redoutait. Elle était apparue telle qu'elle courait alors les routes, casquée de ses lourds cheveux bruns, en cotte courte, pieds nus et accompagnée de ses loups.

— Si jamais vous apercevez celle-ci ou ses bêtes, sonnez du cor, sonnez du plus loin que vous la verrez! Quiconque la laisserait approcher périrait sur mon ordre en d'affreuses tortures.

Malgré ces précautions, il ne se sentait pas au fond très tranquille. Il savait en effet que le plus subtil de ses artifices ne pouvait rien contre Anémone, sans quoi il ne se serait pas embarrassé de tous ces hommes d'armes qui lui coûtaient fort cher. Il aurait pu semer autour du château volant, pour en garantir les approches, quelques boisseaux de graines « d'herbe babillarde » laquelle germe en une nuit et crie dès qu'on la touche.

La pauvre Anémone ne se doutait guère du luxe de surveillance provoqué par sa personne; mais la Boule de Jade qui la guidait le savait bien. Dix fois déjà, elle

avait failli joindre le château volant, mais dix fois les guetteurs avaient sonné du cor et le palais était allé se poser ailleurs, bien loin, ce qui explique les itinéraires capricieux du Jade.

Généreux habitait au centre du château un appartement magnifique; il n'était en apparence aucunement surveillé : peu de domestiques, pas de soldats, mais, ce qui valait mieux, une porte fée; Généreux ne pouvait l'ouvrir ni la fermer sans qu'elle criât, d'une voix sonore et grave comme un bourdon de cathédrale : « Le Prince sort!... Le Prince entre ! » Les chambres prenaient jour par des fenêtres, fées également; dès que Généreux s'en servait, elles glapissaient d'un ton de fausset : « Le Prince m'ouvre... Le Prince me ferme ! » Ainsi l'enchanteur ou son remplaçant étaient sans cesse au courant des pas et démarches du jeune homme. Pour ses promenades il disposait d'un magnifique jardin sans murs, barrières ni clôture, mais perfidement entouré sur sept toises de large d'une « prairie babillarde ».

Ainsi cloîtré, Généreux charmait ses loisirs en chantant ou rêvant. Sa pensée et ses lèvres étaient hantées par le souvenir et le nom d'Anémone. Il évoquait souvent son passé d'amour. A travers sa tête, toute vibrante de l'harmonie lointaine des serments échangés, passaient une succession d'images riantes ou tristes, dominées par la mince et virginale figure de sa bien-aimée, tantôt en vigueur et lumières, tantôt en mélancolique grisaille. Il chantait cette magie de sons et de couleurs en s'accompagnant sur son théorbe... et ceux qui l'écoutaient, même les petits pages ignorants des choses de l'amour, ne pouvaient retenir leurs larmes. Tous allaient répétant ses vers par les chambres, les cours, les jardins, si bien que le château volant tout entier retentissait des louanges de la belle Anémone. Tysrem enrageait de les entendre. Il défendit à quiconque de chanter ou de parler : on ne s'exprimait plus que par signes. Généreux dut obéir comme les autres, il se dédommagea en jouant du théorbe. La voix de l'instrument remplaça la sienne; cela agaça Tysrem qui le lui enleva. Comme il entrait dans ses vues que le jeune homme s'ennuyât à périr, il ne lui laissa ni livre, ni parchemin, ni plume. Et pendant des semaines, des mois, Généreux ne lut, n'écrivit, ne parla ni ne chanta. A vivre ainsi replié sur lui-même, sans cesse en tête à tête avec la pensée d'Anémone, il finit par tomber dans un sombre découragement; il avait perdu le goût de sortir et demeurait de longues heures immobile, comme prostré, le menton entre les mains, les yeux fixes...

Un certain après-midi, comme le jeune homme, assis dans un vaste fauteuil de soie, regardait par la fenêtre ouverte voler les oiseaux dans le jardin et pensait : « Que ces gracieuses bêtes sont heureuses de pouvoir chanter à plein cœur et

à franc gosier », il entendit derrière son dos un léger bruit de pas. Il se retourna et aperçut la plus ravissante jeune fille qu'il ait vue de sa vie. L'émotion fut si forte qu'il ferma les yeux et devint blanc comme un linge. Songez que c'était, depuis sa séparation d'avec Anémone, le premier visage féminin qu'il voyait! Et quel visage! une séduction vivante. Il rouvrit les yeux pour se convaincre qu'il ne rêvait pas, et qu'il avait bien devant lui en chair et en os la plus adorable des princesses.

Toute grâce et souplesse dans ses voiles blancs, elle s'avançait souriante. Des colliers de perles rehaussaient de leur orient l'éclat incomparable de son front et de sa gorge. Quatre négrillons à turban bleu pâle portaient sa traîne; un autre, tout d'azur vêtu, agitait au-dessus de sa tête un gigantesque éventail de plumes.

Généreux, le sang aux joues maintenant, avait repris conscience ; il se leva d'un bond pour recevoir sa troublante visiteuse.

Elle lui tendait la main, il s'agenouilla. Et, comme il élevait le bras pour saisir et baiser les doigts qu'on lui abandonnait, sa large manche glissa jusqu'à son coude, découvrant son poignet auquel était noué une tresse de cheveux bruns.

« Anémone... Anémone!... » chantèrent douloureusement les souvenirs soudain vibrants par son âme.

D'un bond il fut debout et, reculant à distance respectueuse, il s'inclina :

— M'apportez-vous, madame, des nouvelles de la seule personne que j'aime et aimerai jamais, de ma bûcheronnette jolie, de ma chère Anémone?

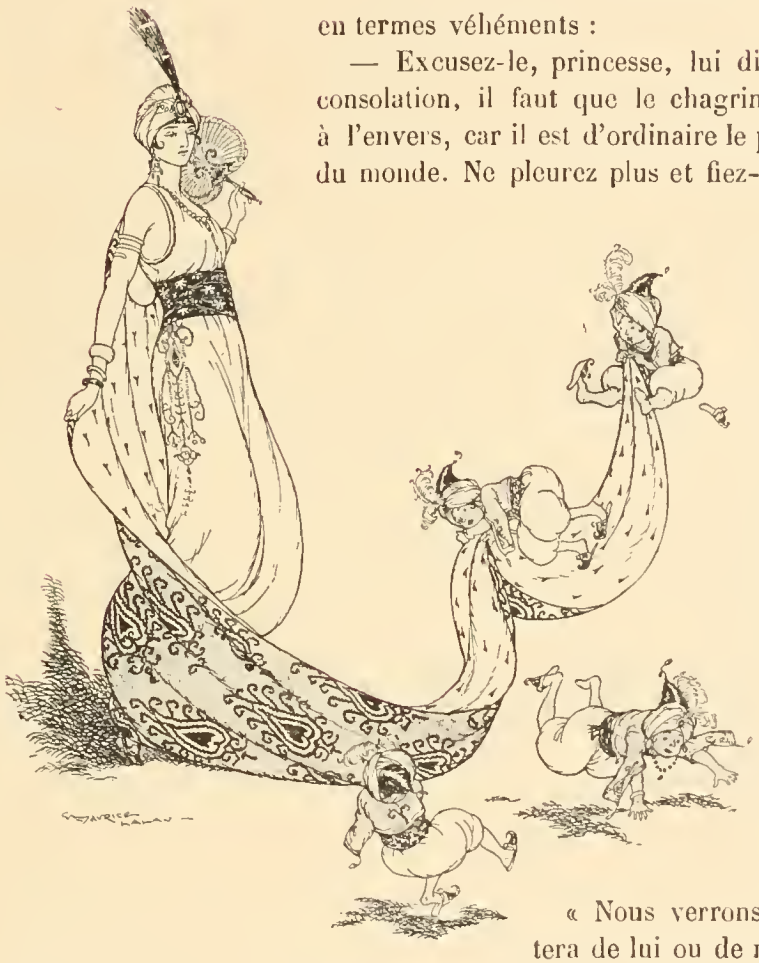
Il prononça ces paroles d'une voix ferme, mais si nuancée de passion que l'inconnue eut un mouvement de recul. Le prince se tenait raide, guindé, rougissant non d'embarras, non de trouble, mais d'indignation contre lui-même. « Lâche, se disait-il, es-tu donc si faible qu'il suffit de la présence d'une femme, si belle soit-elle, pour que tu oublies tes serments! »

L'inconnue, la bouche dédaigneuse, railla :

— Eh quoi, seigneur, est-ce là compliment à adresser à une femme que de lui demander dès l'abord, sans même daigner la saluer, des nouvelles d'une autre? En vérité cet accueil est des plus galants. Et il faut que vous vous mépreniez étrangement sur ma personne, si vous pensez qu'une princesse de mon rang s'abaisse à servir de courrier d'amour à une fille de bûcheron!

Elle fit demi-tour, pourpre de colère, et repoussa sa traîne d'un si brusque coup de pied qu'elle envoya bouler ses quatre négrillons à l'extrémité de la chambre.

Cela fut d'un tel effet comique que Généreux ne put s'empêcher d'éclater de rire, ce qui mit le comble à la confusion de la pauvre petite princesse.



Elle courut tout d'une haleine se plaindre à Tysrem en termes véhéments :

— Excusez-le, princesse, lui dit-il, en manière de consolation, il faut que le chagrin lui ait mis la tête à l'envers, car il est d'ordinaire le prince le plus galant du monde. Ne pleurez plus et fiez-vous à moi, je vous trouverai aisément un époux plus digne que lui.

Et il se hâta de la ramener dans ses états et de la rendre à son père qui était un puissant roi de ses amis. Au fond, il se souciait de cette petite comme d'une muscade et peu lui importait qu'elle trouvât mari à son goût ; ce qu'il voulait c'était amener Généreux à trahir la foi jurée.

« Nous verrons bien qui l'emportera de lui ou de moi, et si je ne parviendrai pas à lui faire prendre de l'amour pour une autre que sa maudite Anémone. »

Il n'y parvint cependant pas.

Généreux, à toutes celles qu'on lui présentait parlait uniquement, toujours et encore, d'Anémone. Il rebuta par sa constance les plus résolues. C'est en vain que Tysrem leur promettait monts et merveilles si elles réussissaient à gagner le cœur de ce rebelle. Toutes perdaient patience un jour ou l'autre et renonçaient; car il n'y a femme au monde qui ne finisse par se lasser d'entendre les louanges perpétuelles d'une autre.

L'enchanteur multiplia les embûches, fit naître les occasions, usa de surprise,

provoqua les rencontres les plus inattendues; peine inutile : Généreux demeurait de roc. Avouons à son grand mérite que, s'il avait failli succomber à la première tentation, il montrait désormais une magnifique constance. Aussi lui arrivait-il de contempler parfois son bracelet en pensant : « Que ne peux-tu me voir, Anémone, ma bien-aimée, tu serais contente de moi! » et il déposait sur la tresse brune un tendre et fidèle baiser.

De tentation en tentation le temps marchait, les jours défilaient et le terme se rapprochait où le prince aurait atteint sa vingtième année.

Un matin, l'enchanteur se présenta, l'œil flamboyant, la barbe hirsute.

Il parla d'une voix saccadée et haineuse :

— C'est aujourd'hui que tu as vingt ans révolus. Ton sort s'est accompli. Tu as gardé ton amour pur : je ne puis désormais plus rien contre toi — du moins directement. Le Maître de toutes les Destinées m'ordonne de te rapporter là où je t'ai pris il y a dix ans. Prépare-toi donc à me suivre. Mais sache que je ne te laisse aller que contraint et forcé! Prends garde, Généreux, prends garde! Là où je pourrai te nuire, je te nuirai!...

Il étala son manteau sur le sol.

— Assieds-toi près de moi, sur ce manteau, poursuivit-il.

Le Prince obéit. Tysrem fit un grand geste circulaire, arracha deux poils de sa barbe et les souffla dans la direction du vent. Tout aussitôt le manteau devint deux ailes qui s'attachèrent aux épaules du magicien. Il prit son vol, emportant Généreux dans ses bras.

Il était nuit close, et fort tard lorsqu'ils parvinrent au-dessus d'une ville qui sembla au jeune homme très grande et très éclairée. Tysrem voleta de ci, de là, en zig-zag, en cercle, comme s'il cherchait à se poser, puis soudain, il s'abattit au centre d'une pelouse, dans un jardin entouré de hauts murs.

Il déposa son passager sur l'herbe, souffla sur lui, puis, tapant du pied contre le sol, il s'élança à nouveau dans les airs et disparut.

Généreux, sous le souffle du magicien, était tombé dans un profond sommeil.

Le prince dormit toute la nuit et une partie de la matinée. Il s'éveilla au milieu d'un éblouissement de soleil : il se trouvait étendu sur l'herbe, dans un coin de jardin qu'il examina curieusement. Tout n'y était qu'harmonie : l'ordonnance des massifs, le tracé des allées, le velours sombre des pelouses, les nuances des fleurs, le choix même de leurs parfums et jusqu'au gazouillis discret tombant des arbres où frémissait un peuple d'oiseaux rares. S'étant levé, il se dirigea vers un point où le rideau de verdure, s'interrompant brusquement, donnait libre vue sur le paysage.

Une émotion violente le poigna; là, à cinq cents pas de lui, inondée de lumière qu'elle buvait à pleines fenêtres, se dressait, imposante et bien connue, la façade du château paternel.

Il joignit les mains pour adresser à Dieu une fervente action de grâce lorsque, tout à coup, des bras solides se nouèrent autour de son corps et le soulevèrent de terre. En un clin d'œil il fut ligoté, puis poussé devant un officier à longue barbe grise qu'il reconnut pour l'avoir vu souvent dans la suite royale. C'était Abichmed, capitaine aux archers du roi, chargé de la garde du Jardin Privé.

— Malheureux, dit celui-ci d'une voix altérée, par quel stratagème as-tu trompé notre surveillance, et dans quel sombre dessein as-tu pénétré dans le Jardin Privé de Sa Majesté? Tu vas payer de ta vie ce forfait.

Les soldats, sabre au poing, encadraient le prisonnier et lui jetaient, par dessous leurs sourcils en broussaille, des regards furieux.

— Capitaine, répliqua-t-il, veuillez envoyer dire à votre Très-puissant Maître que celui qu'il attend vient de tomber du ciel.

Abichmed haussa les épaules; il le toisa de la tête aux pieds : « C'est un fou », pensa-t-il. Cependant l'assurance, le calme et les riches vêtements du prince lui imposaient. « Ma foi, ajouta-t-il mentalement, cet homme me paraît être de qualité; et puisqu'aussi bien il doit avoir, pour punition de son crime, la tête tranchée, peu importe qu'elle le soit tout de suite ou dans un quart d'heure. Il n'est point d'affaire qui ne se puisse différer, et tu es assez vieux courtisan, Abichmed, mon ami, pour savoir qu'on a toujours le temps de faire une bêtise... donc, pas d'excès de zèle : défère au désir de ce garçon, dépêche-moi un de tes hommes auprès de Sa Majesté et attends sans impatience les événements. »

La suite prouva qu'en l'occurrence la philosophie du vieil officier était la bonne.

Il eut tout lieu de s'en réjouir en effet, lorsqu'il vit le Roi lui-même, oui, le Roi en personne, sans escorte, sans suite, seul, accourir... Et à quelle allure! Galopant comme le plus leste de ses pages, cheveux et barbe voltigeant ainsi que neige sous la bourrasque.

Hors d'haleine, il s'arrêta devant Généreux qui, ficelé des pieds à la tête, se tenait, fier et droit, au milieu des archers.

— Généreux!... mon fils... mon fils chéri! balbutia-t-il.

Il l'avait reconnu, malgré les ans, malgré une horrible cicatrice qui le défigurait.

— Mon fils... mon enfant chéri!

D'un élan il se jeta contre lui, bousculant les hommes de garde qui, la face

contre terre, se prosternaient, éperdus. Il le serra dans ses bras. Tous deux versaient d'abondantes larmes. Tout à coup :

— Détachez mon fils! cria-t-il aux archers d'une voix tonnante. Vive le Prince Généreux!

— Vive le Prince Généreux! répétèrent les assistants.

Maintenant, le vieillard menant son fils par la main s'avançait, le bonheur sur le visage. Tous deux gravirent les degrés du perron qui conduisait aux appartements royaux.

La bonne nouvelle s'était répandue. De toutes les fenêtres jaillissaient des acclamations, des tapis se déroulaient, étalant au clair soleil la souple mosaïque de leurs couleurs.

Je vous laisse à penser le ravissement de la reine lorsqu'elle revit son enfant : il ne se peut imaginer de scène plus touchante; les beaux yeux des dames de la cour étaient trempés de pleurs.

Des hérauts partirent dans toutes les directions, s'arrêtant aux carrefours pour publier l'heureuse nouvelle.

Le peuple, en témoignage de la joie que lui causait ce retour, planta là outils et besogne, puis s'en fut vers le palais acclamer le prince héritier.

Dans les rues on dansait, on riait, on s'embrassait. Le soir il y eut illuminations, retraites aux flambeaux, mascarades et cavalcades aux lampions. Enfin, de mémoire d'homme on n'avait rien vu de pareil. Les mourants eux-mêmes s'inquiétant de tout ce vacarme en demandaient la raison avant de sauter le pas, puis, l'ayant entendue, mouraient plus tranquilles... L'allégresse était générale. Quelques savants — et non des moins sérieux — affirmèrent le lendemain qu'ils avaient vu la lune elle-même sourire... Il est vrai que l'on but tant cette nuit-là!

Tandis que le peuple en liesse sautait, s'esclaffait et chantait par les rues; que dans les maisons festoyaient les bourgeois; que la noblesse du royaume assemblée dans la grande Galerie du Palais célébrait ce beau soir à grand étalage de bijoux, de toilettes, de grâces et de danses, le Roi et son épouse retirés dans leur appartement ne se lassaient point d'admirer le fils chéri enfin rendu à leur amour.

Généreux, assis sur un coussin aux pieds de sa mère, lui contait ses aventures. Elle passait ses doigts dans ses cheveux qu'il avait noirs et doux comme soie ondée. Une question pourtant lui brûlait les lèvres, qu'elle n'osait poser, craignant de lui causer de la peine. Mais elle était femme : la curiosité l'emporta.

— Dites-moi, mon fils, demanda-t-elle en hésitant un peu, d'où vient cette profonde cicatrice à votre joue droite, qui vous donne l'air si martial et rehausse encore, s'il est possible, la noblesse de votre visage?

La reine parlait ainsi pour ne pas le désoler mais, au fond d'elle-même, trouvait affreuse cette plaie qui le défigurait. Elle creusait en effet d'un sillon large d'un doigt la joue du jeune prince qu'elle traversait en biais de l'oreille au menton.

Généreux comprit ce mensonge délicat; il sourit et répliqua :

— Madame, je ne puis satisfaire votre curiosité, car j'ignore moi-même l'origine de cette blessure. Certes, pour la bonne opinion que vous avez de moi, j'eusse préféré avoir gagné cette cicatrice dans quelque lutte glorieuse contre un géant ou un dragon; la vérité, hélas! est plus plate et fort terne : un matin je me suis éveillé, défiguré de la sorte. Vengeance de magicien, sans doute... je ne sais rien de plus.

Il se garda bien de souffler mot d'Anémone, et d'avouer que ce creux dans sa joue n'était rien d'autre que la trace du morceau d'écorce qu'elle lui avait arraché alors qu'il était encore chêne.

La reine, un peu dépitée, n'insista pas. On continua à se dire d'infinies gentillesses, et on ne se coucha qu'au petit jour après mille embrassements. Le lendemain, le prince fit venir secrètement le Maître de la Police; il lui demanda s'il

n'avait point ouï parler d'une fille qui allait de par le monde en compagnie de deux loups. L'autre lui répondit qu'effectivement, il avait souvenance d'une jeune bateleuse appelée la Fille aux Loups, qui avait traversé le pays; mais elle devait être sortie du royaume, car il n'avait plus entendu parler d'elle depuis au moins trois ou quatre ans.

— Je vais la faire rechercher, Seigneur, et sans tarder; comptez sur tout mon zèle. Si elle est encore dans vos états, je vous la ferai amener, morte ou vive.

— Pour l'amour de Dieu, garde-t'en bien, maladroit! Sache seulement où elle se trouve, rien de plus, et viens m'en avertir en grand secret. Mais s'il tombe un seul cheveu de sa tête par ta faute ou celle des tiens, tu le payeras de ta vie.

Des mois passèrent. Le Grand Maître de la Police avait envoyé des agents un peu partout hors du royaume. Aucun ne rapporta de nouvelles précises. Lorsque le dernier fut rentré tout aussi bredouille, le prince se laissa aller au découragement : « Je ne la reverrai jamais », se répétait-il; et son âme était pénétrée d'un inconcevable chagrin. Il errait, sombre, rêveur, irritable, loin de tous, évitant même ses parents.

Lorsque ceux-ci s'aperçurent de ce changement d'humeur, ils firent tout et le reste pour en apprendre la cause. Généreux s'obstinait à ne pas se plaindre. Ils voulurent le distraire; il regimba et déclara net qu'étant assez grand pour s'amuser tout seul, il trouvait fort mauvais qu'on le voulût égayer malgré lui.

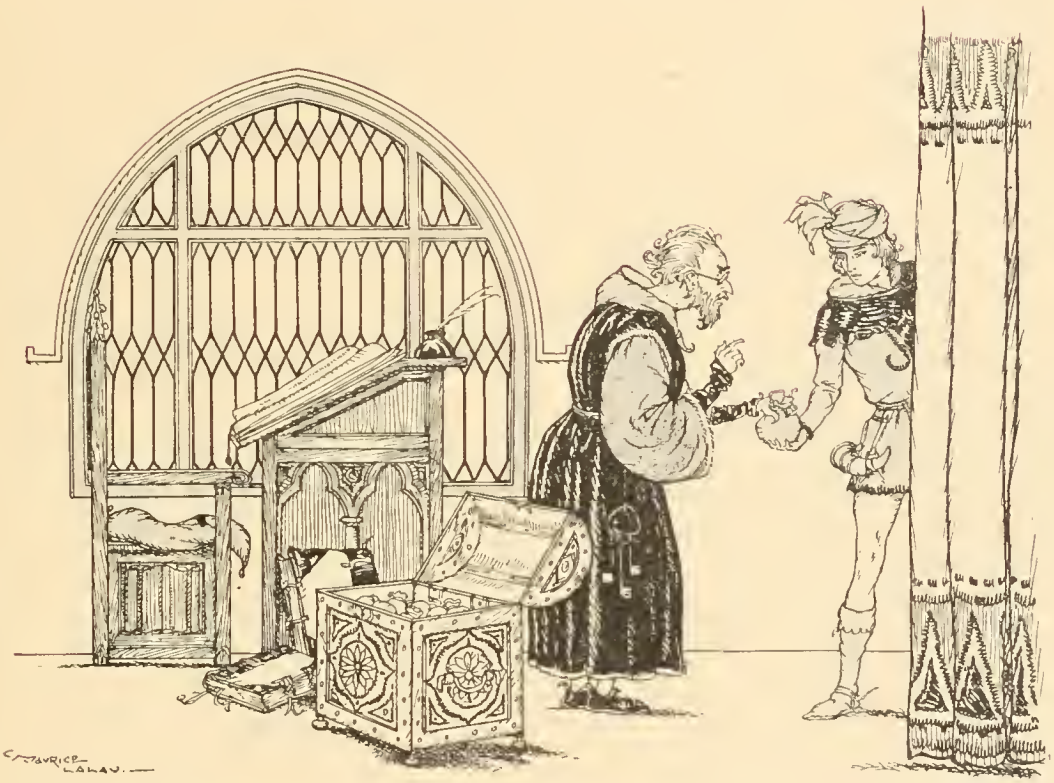
— Si peine j'ai, cette peine m'est chère, répétait-il à sa mère d'un ton impatienté. Pour l'amour du Ciel, laissez-moi en repos.

Ses deux pauvres parents se désolaient toute la sainte journée. Un beau soir, ils tombèrent d'accord qu'il fallait le marier : une épouse, des enfants, voilà ce qui l'arracherait à sa mélancolie. Généreux bondit à cette proposition. Son père eut beau faire valoir les arguments les plus touchants du monde, disant qu'il se faisait vieux; qu'il voulait lui céder son trône et bénir avant de mourir ses petits-enfants... rien n'y fit. Pourtant, de guerre lasse, un matin, Généreux lui dit :

— Eh bien! soit, mon père, je consens à me laisser marier. Mais, je me suis juré de n'épouser jamais que celle qui pourra faire disparaître la plaie de mon visage et rendre à ma joue mutilée son aspect d'autrefois.

— Enfin donc, mon fils! s'écria le vieillard transporté de joie. Va, sois tranquille, il se trouvera bien dans mes états quelque fille d'habile médecin pour opérer ce facile miracle. Dès demain, je ferai publier un édit qui portera tes conditions jusqu'aux confins de mon royaume.

La nouvelle à peine répandue, la défilade commença. Il fallut organiser un service d'ordre aux portes du palais pour contenir la foule des prétendantes.



Il y en avait de toutes les conditions, de tous les âges, depuis la plus répugnante sorcière jusqu'à la plus pure fille de roi.

Chacune apportait sa méthode, son onguent, son remède. Pas une ne réussit.

Et cela dura des mois et des mois.

Un soir que Généreux errait par le Jardin Privé, seul, à son ordinaire, il crut entendre une voix — ce devait être celle de sa conscience — lui dire rudement à l'oreille :

« N'as-tu pas honte de demeurer ici dans l'inaction, de te laisser cajoler par tes parents que tu désoles et de te donner en spectacle à des milliers de femmes qu'attire seul l'éclat de ton rang, tandis que la vaillante Anémone erre à ta recherche à travers épreuves et misères! Qu'attends-tu, pour aller au-devant d'elle? Veux-tu donc qu'elle seule te mérite; qu'elle te vienne quérir ici dans cette mélancolique paresse où tu croupis? Allons, debout! Le monde est vaste! Va-t'en gagner ton bonheur! »

Ce fut comme si une main brutale arrachait un voile de ses yeux. Il vit Anémone,

flanquée de ses deux loups, et trottant, infatigable, vers lui... Elle lui tendait les bras... souriait...

« Je veux partir, se dit-il, et sur l'heure! » Sans différer, il se rendit aux écuries, fit seller son meilleur cheval, passa chez le trésorier qui lui remit une bourse remplie d'or, puis il monta dans ses appartements. Ne se sentant pas le courage de dire de vive voix adieu à ses parents, il leur demanda par écrit pardon de la peine grande qu'il leur causait en s'éloignant. Il leur promit de revenir le plus tôt qu'il pourrait, les supplia de ne point s'inquiéter de lui et termina en les assurant de son profond amour. Les larmes aux yeux, il cacheta de son sceau le pli qu'il abandonna sur la table, puis se hâta de descendre aux écuries.

Son cheval l'attendait; il l'enfourcha et partit.

Il fit à vive allure une longue étape. Vers le soir, il parvint à un petit village.

Un paysan rentrait des champs, menant par la bride une haridelle décharnée qui tirait une vieille charrue.

— Holà, brave homme, dit le prince, arrête-toi!

— A vos ordres, seigneur.

— As-tu des enfants?

— Sept, seigneur, quatre gars et trois filles.

— Eh bien, bonhomme, prends ce cheval, garde-le pour tes gars. Quant à la selle, qui est de velours et d'or fin, tu la vendras : elle sera la dot de tes filles.

Il poursuivit sa route à pied.

Au prochain hameau, il jeta dans le tablier d'une vieille infirme sa bourse pleine d'or. Il alla meilleur pas ensuite, se trouvant allégé.

Comme la nuit était presque close, il croisa un coureur de routes, qui cheminait, dépenaillé, besace en sautoir, bâton à la main.

— Hé! l'homme, fit-il, veux-tu troquer tes loques contre mon vêtement, ton bâton contre ma cravache?

— Oui-dà, jeune fou, tu te moques?

— Que non pas, compère, allons, fais vite.

L'échange opéré, Généreux poursuivit sa route, le cœur léger.

Il faisait doux, les étoiles peuplaient un ciel de velours tiède. Une meule était là, embaumant le foin; il s'y étendit et ne fut pas long à s'endormir.

Il rêva qu'il était redevenu chêne, et qu'une petite bûcheronne venait le délivrer en lui caressant la joue avec une Boule de Jade.

. . . . . .

Et c'est justement ce soir-là que le morceau d'écorce devint de bronze, dans le sac à coulisses de sa chère Anémone.

XII

u château, lorsqu'on apprit la disparition du prince, ce fut grande lamentation. Le Roi, atterré, lisait et relisait la lettre d'adieu de son fils; la Reine pleurait, les courtisans gémissaient, menant grand tapage, affichant la plus parfaite désolation : ce n'étaient que larmes, sanglots et plaintes. Il était de bon ton d'avoir les yeux rouges, les traits battus, les vêtements en désordre. De méchantes langues assurent même que jamais depuis, les maraîchers ne firent tant d'affaires; beaucoup de grands seigneurs en effet ayant la larme rebelle, recoururent aux oignons. Ils ne manquaient pas d'en éplucher deux ou trois en secret avant de paraître devant leur roi, à seule fin d'avoir les yeux pleurards. Cuisiniers et gens de service couraient les marchés des alentours : « Avez-vous des oignons? » demandaient-ils aux marchands d'herbes. Et ils raflaient tous ceux qu'ils trouvaient, les revendant ensuite à des prix fabuleux : ainsi bien des indignes s'enrichirent.

Pendant ce temps, le prince, sous ses haillons, allait de ferme en ferme, se louant aujourd'hui ici, demain là, gagnant son pain à la sueur de son corps. Cent fois des cavaliers royaux lancés à sa recherche l'arrêtèrent, l'interrogèrent : « As-tu vu passer un cavalier comme ci, comme ça ? sur tel cheval? avec une selle de cette forme-ci, de cette grandeur là?... » Il répondait, secouant la tête : « Non, ma foi. » Les autres s'éloignaient; pas un ne le reconnut.

Il parvint aux frontières de son royaume sans avoir été autrement inquiété. Son teint s'était hâlé au grand soleil, à l'air des champs, à la poudre des routes; ses mains à force de manier la fourche ou le fléau avaient aux paumes de gros cals; ses jambes et ses bras avaient gagné en muscles, bref Généreux faisait un aussi beau gars de culture qu'il avait été joli prince.

Il allait par les routes, cheveux à la brise, l'œil vif, chanson aux lèvres, ignorant désormais l'ennui : « Je retrouverai Anémone », se répétait-il obstinément comme pour ancrer en soi-même cette conviction.

Cependant, jusqu'ici personne n'avait pu lui fournir de renseignements précis. Toujours les mêmes réponses vagues. Il interrogeait; les gens cherchaient dans leur mémoire : « Ah oui... attendez donc... une fille avec deux loups?... oui, oui, il me semble bien avoir vu ça... par exemple, il y a longtemps. — Par où elle est partie?... mais par là, je crois... oui, par là. — Si elle était jolie?... ma foi, vous savez, je ne me souviens plus... »

Et Généreux repartait.

Un jour, que fort loin de ses états, il traversait une forêt, il entendit une voix lamentable qui semblait venir de dessous terre.

— Au secours, au secours! Qui m'entendra?... Qui me délivrera?... vais-je donc périr ici?... hélas... hélas!...

Généreux, se détournant de son chemin, fit quelques pas dans la direction de la voix.

— Holà, cria-t-il, qui donc est là, implorant secours?

— Moi, généreux passant, moi qui suis tombé dans une

fosse à bêtes féroces. Dirige-toi vers moi... sauve-moi par pitié!... mais prends bien garde de ne point choir dans le piège, comme moi...

Le prince s'avança, sondant le sol du bout de son bâton. Il parvint à une brusque enfoncée de terre recouverte de branchages, de mousse, de gazon. Il se coucha tout de son long et hasarda la tête au-dessus de la fosse : il ne vit rien.

La voix, en dessous, tout proche, criait :

— Courage, courage, généreux passant... sauve-moi... ne m'abandonne pas...

Lorsqu'il eut tant bien que mal dégagé l'orifice, il aperçut en bas une créature humaine qui lui sembla toute menue et qui lui hurlait : « merci! » à pleins poumons.

— Cramponne-toi à ma ceinture, dit le prince, je vais te hâler hors de ce trou.

Il ramena à la surface une espèce de nain difforme, aux jambes torses et velues. Celui-ci jeta autour des genoux de son sauveur deux bras démesurément longs, et remercia à chaudes larmes de reconnaissance qui ruisselaient sur sa longue barbe.

— Relève-toi, mon bonhomme, dit le prince que ces effusions impatientaient, et rentre chez toi. J'ai fait ce que n'importe qui eût fait à ma place. Bénis plutôt le hasard qui m'a conduit près de cette fosse.

— Non, seigneur, je ne rentrerai pas chez moi avant de vous avoir, autrement que par des paroles, témoigné ma gratitude. Vous m'avez sauvé la vie, cela mérite récompense. Sans tout savoir, je sais beaucoup de choses, prince Généreux, et je n'ignore pas que vous êtes à la recherche de votre bien-aimée; or je puis vous aider à la retrouver. Écoutez-moi bien : Dans cette même forêt habite un terrible géant, gardien du Cœur d'Emeraude lequel est un talisman merveilleux qui possède la vertu de faire se rejoindre les amants séparés. Quiconque le porte avec soi va droit vers l'être qu'il aime; nul obstacle ne l'arrête, une force irrésistible le pousse, il n'est pour lui ni fleuves, ni mers, ni déserts, ni montagnes; il faut qu'il arrive : c'est la loi.

— Je veux ce Cœur d'Emeraude; il me le faut.

— Ouais, voilà qui est vite dit, prince Généreux, mais auparavant il faut l'arracher à son gardien. Or celui-ci cache ce joyau dans sa propre poitrine, à côté de son vrai cœur à lui; il faut donc que tu le tues pour le lui arracher.

— Eh bien, je le tuerai.

— Pas si vite!... Sur son corps ne mord nul tranchant, ne pique nulle pointe, ne marque nul coup. Il faut le vaincre à la lutte; et il est terriblement fort! Mais, moi, je connais le secret qui permet de le terrasser... et je vais te le dire, parce que tu as été bon et que je te dois la vie.

— Parle, nain, mon bon ami, parle vite...

— Refuse de te mesurer avec lui autrement qu'à la lutte... Puis attaque hardiment. Le combat sera dur, il se peut que tu faiblisses : alors, prononce à voix basse le nom de ta bien-aimée, tu sentiras soudain la fatigue fuir de toi, tes forces devenir surprenantes, immenses; et tu vaincras.

Puis il lui indiqua le chemin à suivre pour rencontrer le géant.

— Adieu, prince, lui dit-il, lorsqu'il eut achevé.

Il tapa du pied et s'enleva d'un élan jusqu'à la haute branche d'un chêne sur laquelle il retomba à califourchon.

— Bonne chance, lança-t-il au jeune homme qui, le nez en l'air, n'était pas encore revenu de sa surprise.

— Merci, généreux nain.

Il lui adressa de la main un dernier adieu, puis s'éloigna. A peine avait-il tourné le dos qu'il entendit comme un bruyant et sinistre ricanement. Il frissonna; l'éclat de rire gouailleur sonna longtemps aux échos de la forêt : « Quelque monstrueux chat-huant sans doute », pensa Généreux. Cependant, sans vouloir se l'avouer, il se sentait tout chose et comme traversé de laids pressentiments.

Ayant suivi le chemin indiqué par le nain, il arriva bientôt à une étroite clairière où un géant se reposait, assis tranquillement sur un tronc d'arbre. Dès qu'il aperçut le prince, il se leva : il était énorme : sa tête dépassait de plusieurs hauteurs la cîme des bouleaux les plus élevés.

« Je l'imaginais plus grand que cela », se dit crânement Généreux.

Tout de suite il l'interpella :

— Holà ! grand homme, sais-tu pourquoi je viens?

— Je m'en doute, avorton.

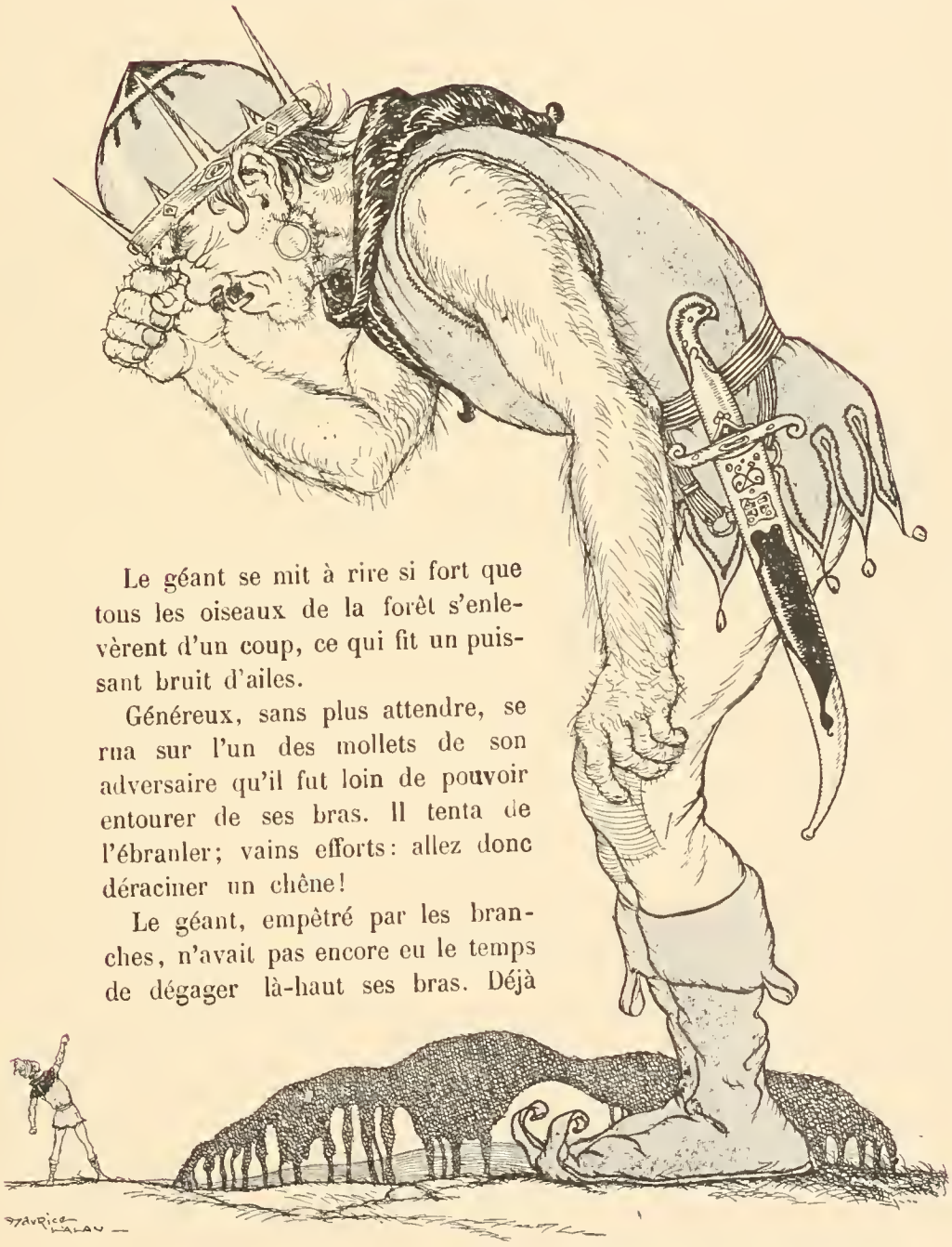
— Il me faut le Cœur d'Emeraude.

A peine Généreux eut-il prononcé ces mots qu'une voix cristalline tinta dans le corps du géant : « Délivre-moi... délivre-moi... pitié... pitié... je suis dans la poitrine du monstre... » On l'entendait assez distinctement, quoiqu'assourdie par la masse des chairs qu'il lui fallait traverser. Le prince, à cet appel, se sentit encore plus de courage au cœur; d'un regard de défi il toisa son effroyable adversaire.

— Ah... ah... tu veux le Cœur d'Emeraude, gouaillait celui-ci, eh bien, viens le prendre. Quelle arme choisis-tu? la massue, la dague, l'épée, la pertuisane? j'ai de tout dans mon arsenal... allons, choisis!

— Non, non, pas d'armes, c'est à la lutte que je veux te vaincre.

— A la lutte! ah, ah, ah...!



Le géant se mit à rire si fort que tous les oiseaux de la forêt s'enlevèrent d'un coup, ce qui fit un puissant bruit d'ailes.

Généreux, sans plus attendre, se rua sur l'un des mollets de son adversaire qu'il fut loin de pouvoir entourer de ses bras. Il tenta de l'ébranler; vains efforts: allez donc déraciner un chêne!

Le géant, empêtré par les branches, n'avait pas encore eu le temps de dégager là-haut ses bras. Déjà

Généreux se sentait faiblir : la sueur ruisselait de lui comme la pluie d'un toit un jour d'orage; ses veines gonflées à éclater, ses muscles bandés à rompre, il poussait, tirait. Peine perdue : il faiblissait. Alors en toute ferveur, il murmura : « Anémone... »

Et soudain, comme si toute force se retirait de lui, il s'affaissa contre le sol, tête ballante, bras mous, jambes avachies. « Ah, traître de nain ! » ragea-t-il. Il s'efforça de se soulever sur les coudes... horreur : ceux-ci cédèrent sous la pression, s'étalèrent sur la terre, flasques comme gélatine; le corps de l'infortuné prince était aussi mou que celui d'un crustacé sorti de sa croûte. A peine eut-il pris conscience de son effroyable état qu'un pouce et un index énormes descendaient vers lui. Il les vit s'écarter un peu : « Je suis mort », pensa le prince qui se voyait déjà réduit en bouillie entre ces formidables doigts. Il n'en fut rien. Le géant le saisit aussi délicatement qu'il put — bien qu'il lui froissât trois côtes — et l'éleva à la hauteur de son œil.

— Ah... ah, ricana-t-il, en dardant sur le prince le regard d'une prunelle aussi large qu'une roue de carrosse, le voilà, ce vaillant lutteur, décrocheur du Cœur d'Emeraude. Attends, je vais t'apprendre à te frotter à un gaillard de ma trempe. Te tuer serait trop peu, insolent pygmée, je te réserve mieux.

Il l'abaissa jusque devant ses lèvres et souffla sur lui. Un froid mortel engourdit Généreux. Il sentit sa tête rentrer dans ses épaules, ses jambes dans son ventre, ses bras dans ses côtes, et ce fut tout... Il était devenu une sorte de grosse pierre oblongue que le géant lançait et rattrapait dans sa main, comme les petits enfants font sauter les osselets.

— Et maintenant va-t'en à tous les diables, affreux caillou !

Le géant leva le bras, prit son élan et... frrrt ! comme jailli d'une fronde, le prince partit à travers les airs en un sifflement de bolide.

Il alla retomber à des centaines de lieues, par delà trois royaumes, au beau milieu des états de son père, sur la lisière d'un champ de blé, dans une mare où sa chute vertigineuse écrasa comme pâte à flan quatre innocentes grenouilles. L'eau claqua, une éclaboussure formidable salit herbe et épis à plus de trente toises aux alentours... Pendant un temps une frayeur pesa sur la campagne : tout se taisait, puis peu à peu, la vie reprit son cours. Dans le grand calme des champs, le grillon poursuivit sa musique frénétique, la faux se remit à tinter.

Dans la mare, les grenouilles effarouchées avaient d'un bond réintégré leur trou. Se sentant maintenant plus de cœur au ventre, elles haussaient avec prudence leurs gros yeux de jais et d'or pour voir ce qui venait à si grand bruit de leur arriver du ciel. De plus hardies s'approchèrent à la nage; une jeune téméraire hissa même

IL SOUFFLA SUR LUI.

sur le nouveau venu sa gluante personne et coassa de triomphe : la connaissance était faite.

Et les mois, puis les mois passèrent, patinant ce qui émergeait du prince Généreux, duvetant son pied de mousses aquatiques. Parfois une bergeronnette se posait sur lui, aiguisait en quatre coups de tête son bec contre ses arêtes; les pâtres s'aidaient de lui pour ne pas se mouiller lorsqu'ils franchissaient l'eau...

Qui aurait dit que cette pierre verdie, à demi envasée dans la bourbe d'une mare, était le prince Généreux, l'espoir du royaume, aurait été certainement condamné à la bastonnade pour insulte à la majesté royale.

Et pourtant...

XIII

Pendant que Généreux, parti à travers le monde, s'acheminait vers sa destinée, Anémone vivait au bord du Lac des Larmes une morne succession d'heures, de jours, de mois toujours semblables. Chaque matin, le vieillard s'éloignait dans sa barque pour ne rentrer que le soir. Il emportait deux vastes amphores et un filet : le filet pour pêcher, les amphores pour accomplir une mystérieuse besogne ignorée d'Anémone, mais qu'elle imaginait importante et grave, tant étaient solennels les gestes avec lesquels il les maniait. Jamais elle n'avait osé l'interroger à ce sujet.

Demeurée seule de l'aube au crépuscule, Anémone vaquait aux soins du ménage. Rien ne se pouvait imaginer d'aussi propre, de mieux ordonné, de plus harmonieux que son intérieur. Sa tâche terminée, elle s'installait près de la fenêtre ouverte et filait à son rouet, car elle ne craignait rien tant que rester inactive : le temps passe plus vite aux laborieux. Du rivage montait le chant funèbre des roseaux, si lugubre à entendre, si monotone, si continu qu'elle lâchait souvent ses fuseaux pour se boucher les oreilles. En ce moment-là, de grands désespoirs s'abattaient sur elle. Les loups inquiets venaient d'un bond se placer tout contre leur maîtresse, l'un à droite, l'autre à gauche. En arrêt sur leurs pattes raidies, cou tendu, museau allongé, ils guettaient.

— Maîtresse, maîtresse, suppliaient-ils, ne pleure pas, surtout, ne pleure pas !

Mais parfois, de ce triste cœur trop lourd, des larmes montaient, perlaient au coin des paupières et, malgré tout effort, contre toute énergie, soudain roulaient. L'une d'elles touchant le sol, et c'était fait à jamais du bonheur d'Anémone ; mais, le Blanc à droite, le Noir à gauche veillaient et d'un large coup de langue ils cueillaient les larmes au passage. Pas une ne tombait sur la terre fée.

Lorsqu'Anémone s'était reprise, elle embrassait fougueusement ses bêtes.

— Ah ! mes chéris, soupirait-elle, mes chéris, mes chéris...

Et cela était dit d'une voix tendre, si éperdument reconnaissante, que ces simples mots valaient plus qu'un long discours.

Jamais le vieillard ne s'aperçut de rien.

Lorsqu'il rentrait, elle l'accueillait avec un gentil mais grave sourire.

Il regardait le visage pur d'Anémone, puis le brillant des meubles, le poli des cuivres, le luisant des parquets; et ses yeux attendris allaient de la netteté de cette âme à la netteté de son logis. A la voir si accorte et diligente, si douce, il sentait son vieux cœur se fondre de tendresse comme cire en sa poitrine.

— Jeune fille, disait-il souvent, voici des milliers et des milliers d'années que je vis, et pourtant c'est de ta venue chez moi que datent les meilleures heures de mon existence. Que ferai-je quand tu seras partie? Allons, distrais-moi, je suis chagrin, couvre de ta voix pure la sinistre chanson des roseaux.

Pour lui plaire, elle chantait — elle, dont l'âme était à fond de tristesse — des airs de sa forêt natale. Il écoutait comme en extase dans la nuit subitement venue. Parfois, prise elle-même à l'évocatrice mélancolie de ses chansons, elle s'interrompait, la gorge bloquée par les sanglots. Il lui semblait que, dans cette ombre, l'entouraient tous ceux qu'elle aimait : sa mère défunte, le bûcheron, son père, Généreux, son amour, et derrière eux le fantôme de Gris-Gris tout ébouriffé dans ses poils qu'éclairaient ses yeux émeraude.

Ainsi passait la vie.....

A mesure que le terme des cinq ans approchait, le cœur d'Anémone battait plus léger. Elle se surprenait à rire, à chanter. Un jour même, emportée par un coup de gaîté, elle entraîna ses loups à travers le jardin dans une farandole amusée qu'elle termina en révérences sur révérences, tandis que ses animaux cabriolaient, culbutaient, faisaient la roue, s'enlevaient en sauts périlleux :

— Que cela sent bon la liberté, maîtresse, disaient-ils. Et que tu as raison de te dérouiller les jambes, car le moment est proche où il faudra de nouveau savoir en jouer... Encore quelques jours, maîtresse, et adieu, hideux Lac des Larmes!

Or, à quelque temps de là, un certain soir, le vieillard rentra plus grave que de coutume. Anémone alluma la lampe de cuivre et servit le repas. Il le prit sans mot dire, puis demeura sur son siège, songeur, sa tête blanche entre ses mains.

— Vous semblez triste, père ? hasarda-t-elle.

— Je le suis en effet, mon enfant.

— Ne puis-je rien pour vous consoler ?

— Non, Anémone, rien. Sois gaie au contraire, car c'est demain que tu me quittes.

— Demain !...

Elle tremblait toute, et son cœur battait à rompre :

— Enfin !... enfin ! Quel bonheur ! murmura-t-elle.

— Oui, mon enfant; enfin ! J'aime ce cri de ton âme, bien qu'il déchire la mienne. Ah, que tu as raison ! Va, Anémone, pars sans un regret, sans détourner la tête. Généreux est là-bas, au bout de ta route... il te sourit, te tend les bras. Va donc, heureuse jeune fille... Derrière toi, pour le vieillard désormais seul, ce sera le deuil de ta grâce, de ton charme, de ton sourire.

— Oh ! pardon, père, pardon !

— Tu aimes, enfant, c'est là ton excuse. Va, emporte d'ici tout ton cœur bien entier, pour le donner tel à celui qui t'attend où te conduit ta destinée... Mais parfois, lorsque ta pensée te reportera à ces dures et lentes années d'épreuve, au bord de ce Lac des Larmes où se lamentent les roseaux, alors souviens-toi du vieux Passeur qui t'aima comme son enfant.

— Oh ! père, père !... De ma vie je ne vous oublierai.

— Anémone, lorsque tu seras morte depuis des milliers d'années, tu existeras encore pour moi, aussi fraîche, aussi pure qu'aujourd'hui dans mon souvenir. Sache que je suis condamné à vivre jusqu'à ce que la dernière larme se soit tarie dans ce lac. Ainsi donc, enfant, ta mémoire sera immortelle car aussi longtemps qu'il y aura un homme, un seul, sur cette terre, hélas ! ce lac ne tarira pas. Va te reposer, Anémone; demain je t'éveillerai dès le jour, et tu partiras vers ton destin. Le Jade nous instruira.

Il s'éloigna, après avoir étendu les mains sur elle en un geste de bénédiction.

Anémone regagna sa chambre. Ayant ouvert la porte, elle poussa un long

cri de surprise. Le cher morceau d'écorce qu'elle avait suspendu au mur pour pouvoir le contempler chaque jour luisait doucement, comme paré d'un rayon de lune. Elle courut à lui, l'enleva, le serra contre son cœur... le morceau d'écorce était devenu d'argent. Anémone semblait ivre de ravissement. Soudain, elle sentit sur ses joues la rude caresse de ses loups : c'est qu'elle pleurait de bonheur sans s'en apercevoir. Heureusement que les braves bêtes veillaient; encore eurent-elles fort à faire à dévorer toutes ses larmes, tant elles coulaient pressées...

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil brutalement surgi de l'horizon, le vieillard éveilla Anémone. Elle s'habilla rapidement, sortit et lui tendit la Boule de Jade.

Il la prit, se prosterna, puis l'élevant sur ses paumes, il la tourna vers la lumière. Et le Jade, comme il avait fait cinq ans auparavant, phosphora et se mit à chanter. Le vieux Passeur écoutait en extase. Lorsque le talisman eut achevé sa mélodieuse confidence :

— Enfant, fit le vieillard, le Jade par ma bouche t'ordonne de le suivre ainsi qu'autrefois, là où il lui plaira de te mener. Lorsque tu seras parvenue sur l'autre rive, un homme s'y trouvera sur l'épaule duquel il se perchera : c'est cet homme que tu accompagneras, aussi longtemps que le Jade demeurera sur son épaule.

— Bien, père, j'obéirai.

Anémone tourna trois fois autour de la Boule merveilleuse, chanta trois fois le verset magique, et celle-ci se mit à rouler droit vers la barque; elle y sauta, s'installa sur la proue et s'immobilisa. Le vieillard suivait, portant les deux amphores qu'il déposa à ses pieds, sous le banc du milieu. Ensuite, redressant sa haute taille :

— Embarque ! commanda-t-il.

Anémone entra à son tour et prit place à l'arrière entre ses loups. Le Passeur s'assit, leva ses rames ; d'un même coup il les abaissa : elles entrèrent, silencieuses, dans l'onde lourde et la barque s'éloigna sans secousse, laissant derrière elle un épais sillage comme si elle voguait sur de l'huile. On n'entendait que le ahènement du passeur et la plongée clapotante des pales. La traversée fut lente, morne, silencieuse. Enfin l'étrave mordit sur l'autre rive. Celle-ci était déserte ; personne n'attendait, ce qui ne laissa pas d'inquiéter la jeune fille. Le Jade sauta à terre, suivi d'Anémone et de ses loups. Le Passeur, ayant ramené ses rames dans sa barque, prit les deux amphores, les plongea dans le lac et les retira emplies de larmes ; il débarqua avec elles. A cet instant le Jade bondit sur son épaule et s'y fixa.

— O père, s'écria la jeune fille, je bénis le sort qui fait de vous mon guide.

— Enfant, mon vieux cœur s'en réjouit. Que soit loué le Maître de toutes

les Destinées, qui me charge de conduire tes pas, car là où je vais, jeune fille, se voient des choses étranges. Tiens, prends ceci.

Il tira de son sein une large écaille d'or qu'il lui tendit.

— Cette écaille est fée. Il suffit de la prendre entre ses dents et de se souhaiter en un lieu quelconque pour y être instantanément transporté, soi et tout ce que l'on tient. Mais garde-toi de desserrer les mâchoires en chemin, et ne t'effraie pas si arrivée au terme du voyage, il ne te reste dans la bouche qu'une pincée de cendres. Il est écrit en effet que ce talisman doit mourir, lorsqu'il sera parvenu là où je vais te conduire. Quant à moi, j'y viens chaque jour, et il me suffit de frapper le sol du pied pour y être rendu soudain et sans fatigue avec mes deux amphores.

Anémone s'assit, serra bien fort les coulisses de son sac suspendu à son cou, assura son manteau et prit ensuite le Blanc sous son bras droit, le Noir sous son bras gauche.

— Vous serez bien gentils, mes loups, et vous n'aurez pas peur...

— Es-tu prête ? demanda le Passeur.

— Oui, père.

— Serre bien l'écaille entre tes dents et pense : « Je me souhaite là où cet homme va ! » Tiens-toi bien...

Le conseil était bon, car à peine Anémone eut-elle pensé : « Je me souhaite là où cet homme va ! » qu'elle se sentit brusquement soulevée de terre, et comme projetée à travers les airs par quelque engin effroyable. Elle n'eut point le temps d'avoir peur : elle fut saisie d'un tel vertige qu'elle perdit connaissance. Un choc la ranima : elle se retrouva assise avec ses loups sous chaque bras, comme au départ ; mais le décor avait changé. C'était une route blonde encadrée de talus herbeux qui montait, fin sablée et net ratissée, entre deux pelouses, vers un château magnifique.

Debout devant elle, une amphore dans chaque main, le vieux Passeur la regardait. Elle se frotta les yeux, puis se mit sur ses jambes, encore tout étourdie.

— Allons, mon enfant, suis-moi.

Quelques instants après, ils heurtaient à une porte massive en bois de rose incrusté d'or; celle-ci tourna d'elle-même sur de lourds gonds d'argent. Ils entrèrent dans une cour de marbre blanc entourée d'un portique en malachite aux cintres de lapis. Sous chaque arceau, des orangers nains, identiquement taillés, pareillement chargés de fleurs et de fruits, s'arrondissaient en sphères odorantes de neige, de verdure et d'or. Un jour délicat tombant du ciel infiniment haut et transparent affinait les tons, tempérait les reflets, adoucissait les ombres.

Anémone s'arrêta, l'âme et les yeux ravis par cette harmonie calme de couleurs.

Un jet d'eau sautant d'une vasque crépitait, perlant le silence de ses gouttelettes cristallines. Rien d'autre que ce ruissellement frais ne troublait l'imposante demeure, pas un écho de voix lointaine, pas un de ces bruits domestiques qui hantent les maisons des hommes.

— Où sommes-nous donc? demanda la jeune fille.

Sans répondre, le Passeur tendit la main vers le portique : une jeune femme grande, svelte, vêtue de longs voiles blancs, s'avançait, le visage pur, la démarche aérienne.

— Bonjour, Passeur, dit-elle gravement, et salut à toi, Anémone. Je connais ton histoire ; je t'attendais.

Anémone la contemplait, saisie de sa beauté, mais tellement intimidée par la mélancolie de son sourire et l'air de tristesse répandue sur ses traits qu'elle ne put même balbutier un bonjour. La jeune femme poursuivit :

— Je suis la gardienne éternelle du Rosier de Fortune. Si tu veux t'engager à

me servir trois ans en tout ce qu'il me plaira de t'ordonner, et si tu jures pendant ce temps d'observer un silence absolu, de ne parler à âme qui vive, de ne proférer aucun son, alors je t'aiderai à retrouver celui que tu aimes. Mais si durant ces trois années il t'arrive de parler, ne fût-ce qu'un mot, un seul, c'est fait de tes espoirs: je te précipite sur la terre d'où tu viens, et tu achèveras ta lamentable vie au bord du Lac des Larmes.

Anémone accepta sans balancer.

— Bien, madame, je serai trois ans votre servante; trois ans durant je me tairai, je le jure.

Elle prononça ces mots d'un ton résolu, mais au fond de son cœur elle pensait douloureusement : « Trois ans encore... trois ans!... Et quelles épreuves nouvelles m'attendent ensuite? Hélas, pauvre de moi, ne reverrai-je Généreux qu'à l'âge d'être grand'mère?... Mais je veux le revoir et je le reverrai, jeune ou vieille, je le veux. »

Ses loups battaient tristement de la queue et la regardaient avec de bons yeux apitoyés.

— Suis-moi, Anémone et garde-toi de prononcer un mot, quoi que tu aperçoives, car dès maintenant, je te considère comme à mon service.

La jeune femme la conduisit jusqu'à un somptueux jardin qui occupait le centre du palais, et où poussaient des fleurs admirables de nuances et étranges de formes. Au milieu d'une pelouse un rosier puissant s'élevait, haut comme un chêne : sa tige était d'or rouge, ses branches et ses feuilles d'or jaune; il portait trois boutons et trois fleurs d'or vert.

Anémone vit le vieux Passeur s'avancer et vider au pied de l'arbre magnifique le contenu de ses amphores.

— Tu as devant toi le Rosier de Fortune, dit la jeune femme. Regarde-le bien, Anémone; c'est un arbre singulier, aussi vieux que le monde, et tout entier de métal précieux. Chaque matin un coup de vent éparpille ses feuilles; elles s'envolent et retombent sur la terre où les hommes se les disputent dans une horrible mêlée. Avec elles s'abat sur le monde un tourbillon de malheurs et de crimes : c'est pourquoi cet arbre maudit ne s'arrose que de larmes; il s'en nourrit, sans elles il ne saurait vivre, et c'est la besogne de ce vieillard de l'en abreuver quotidiennement. La tienne sera de m'aider à soigner ce beau jardin fleuri. Les innombrables fleurs qui y croissent ne sont point des fleurs, mais les soupirs poussés par les hommes depuis qu'il en existe en ce monde. Tu auras tout le temps de t'émerveiller de la richesse de leurs formes, de leurs nuances. Je t'apprendrai à te familiariser avec elles, à distinguer les soupirs de bonheur, d'espérance, des

soupirs de deuil, de remords, de désespoir : il y en a autant de variétés que l'âme humaine connaît d'émotions. Mais leurs pétales sont si frêles, si délicats qu'au moindre son échappé de tes lèvres ils se détacheraient de leur tige. C'est pourquoi, mon enfant, il faudra te taire aussi longtemps que tu seras auprès de moi : un seul pétale tombé et je te chasse sans pitié, car je suis l'éternelle gardienne de ces soupirs et j'en dois compte au Maître du Monde.

Elle la conduisit ensuite dans une salle basse. Autour de la muraille courait un balcon de porphyre auquel elles s'appuyèrent. La jeune femme fit un signe mystérieux et soudain le parquet s'ouvrit. A ses pieds, Anémone aperçut la terre comme vue d'une tour élevée.

— Regarde, enfant, regarde bien, c'est l'heure où le vent souffle, et voici les feuilles qui tombent!

Elle les vit en effet tourbillonner en un frisson de lumière dorée.

Et ce fut en bas comme si une moisson subite de bras venait de jaillir du sol; des hommes sortis on ne sait d'où, se ruaient, innombrables, les mains hautes, pour attraper au vol cet or qui tombait. Et une clameur qui devait être immense et discordante lui parvint, affaiblie par la distance, à peine perceptible; puis des éclairs d'acier luirent à travers la foule qui grouillait.

La jeune femme étendit le bras.

— Vois, enfant; écoute : ils se battent en bas, ils s'égorgent, ils râlent. Sans égard pour les liens du sang, de l'amitié, sans distinction de race, de sexe, d'âge! C'est la hideuse lutte pour l'or!

Anémone à deux mains se voila le visage. Le parquet se referma.

— Remets-toi jeune fille, dit la gardienne du Rosier, je ne t'imposerai plus désormais ce désespérant spectacle; c'est assez d'une fois. Je vais maintenant te conduire à ta chambre.

Elles repassèrent par le Jardin des Soupirs. Anémone prit congé du vieillard qui l'y avait attendue. Elle lui exprima par gestes, le moins gauchement qu'elle pût, la reconnaissance dont débordait son cœur; elle s'éloigna ensuite, les yeux baignés de larmes. A leur tour les loups s'approchèrent du Passeur et lui léchèrent les pieds, puis ils se retirèrent en faisant quatre révérences.

La chambre d'Anémone était simple, toute blanche, et si claire que l'âme vous riait rien que d'y entrer.

La première chose que la jeune fille aperçut au mur fut un miroir. Et, comme il y avait cinq ans qu'elle ne s'était vue, elle le décrocha d'une main joyeuse. Elle l'approcha de sa figure, curieuse de se reconnaître. Grand Dieu! La sueur aux tempes, elle se dévisagea longuement, approchant le miroir, l'éloignant,

C'EST LA HIDEUSE LUTTE POUR L'OR!

essuyant d'un revers de manche la buée que les larmes lui mettaient aux yeux. Bonté divine!... Ainsi donc, c'était elle, bien elle, ce visage amaigri, ce teint recuit par l'impitoyable soleil du Lac des Larmes, ces paupières fatiguées, cette bouche amère, ce front ridé! Ainsi donc, voilà ce que cinq années de servage avaient fait de la radieuse Fille aux Loups!... Plus de beauté, de grâce, de jeunesse!

Elle s'effondra sur le pied de son lit et pleura à grands sanglots : « Flétrie, fanée, vieillie! »... Et à travers sa pauvre tête en déroute tournoyait cette pensée : « Il ne t'aimera plus... Il est impossible qu'il t'aime encore... » Elle demeura longtemps abîmée dans un indicible chagrin.

Tout à coup elle se releva, droite, pâle d'énergie. Elle prit le miroir, s'y regarda une dernière fois avec lenteur, puis d'un geste décidé elle le jeta contre le sol. Il s'y brisa en mille pièces qu'elle écrasa et dispersa sous les semelles de ses sabots : elle ne voulait plus voir sa minable figure pour ne pas amollir son courage. Elle ouvrit une commode, prit dans un tiroir une longue et large écharpe de soie, puis l'ayant pliée en quatre, elle se l'appliqua résolument sur la bouche. Elle la noua serré sur sa nuque : « De cette façon, pensa-t-elle, je suis sûre de ne pas parler. »

Et c'est ainsi qu'Anémone commença son service auprès de la gardienne du Rosier de Fortune, dans le Jardin des Soupirs.

XIV

URANT trois années Anémone servit fidèlement et sans proférer une parole la gardienne du Rosier de Fortune.

Il ne lui échappa nulle plainte, bien qu'hélas le temps lui durât. Elle s'ennuyait à périr, songeant à ceux qu'elle aimait. De son père elle ne savait rien. Vivait-il encore?... elle n'osait même plus se poser cette question. De Généreux elle était moins inquiète : « S'il lui était arrivé malheur, pensait-elle, le morceau d'écorce ne serait point devenu d'argent. Mais où peut-il être, mon Dieu? Pense-t-il à moi? M'aime-t-il toujours? Et m'aimera-t-il encore, lorsqu'il me reverra sans plus de beauté, de fraîcheur, de jeunesse?... » Elle versait souvent bien des larmes.

Généreux du moins était plus favorisé qu'elle. Envasé dans sa mare à grenouilles, il dormait, insensible, son lourd sommeil de pierre; jours, mois, années passaient sur lui sans qu'il souffrît de leur abominable lenteur; il devenait un peu plus moussu, voilà tout.

Or, un matin qu'Anémone tirait de dessous son chevet son cher morceau d'écorce, elle s'étonna de le trouver si lourd. Vite, elle ouvrit la main et s'émerveilla : le morceau d'écorce était devenu d'or! Elle bondit de joie, car elle comprit que son temps d'épreuve auprès du Rosier de Fortune était terminé. Elle remerciait le Ciel à genoux, lorsque sa maîtresse pénétra dans sa chambre.

— Anémone, lui dit-elle, ma courageuse enfant, je vois que tu sais déjà ce que je venais t'annoncer. Allons, oui, c'est bien vrai, tu es libre. Les trois ans sont écoulés, dénoue ce bandeau de tes lèvres; réjouis-toi!

Elle lui ouvrait les bras. Anémone s'y précipita et, laissant aller sa tête sur l'épaule de la jeune femme, elle se mit à pleurer tendrement. Elle s'était, pendant

ces trois années de mutisme, si résolument accoutumée à se taire que les mots ne lui venaient plus. Elle remerciait à longs regards doux et émus.

— Ma chère petite, poursuivit la jeune femme, tu m'as fidèlement servie, je veux te récompenser. Viens avec moi.

Elle la mena par la main jusqu'au Rosier d'Or, cueillit une des trois roses qu'il portait, et la lui tendit :

— En t'éloignant d'ici, dit-elle, suis docilement le Jade comme autrefois, il te conduira vers le géant, gardien du Cœur d'Emeraude. Ce talisman possède la vertu de faire se rejoindre les amants séparés. Il te le faut si tu veux retrouver Généreux, car le Jade ignore sa retraite. Arrache donc au géant par ruse ou par force le Cœur d'Emeraude. Pour t'aider, je veux te donner deux choses : cette fleur et un conseil. Prends cette rose, et conserve-la précieusement. Elle exaucera trois de tes souhaits, mais trois seulement, pas un de plus. Il te suffira de la tenir la main, et de formuler ton vœu à haute voix pour qu'il se réalise sur-le-champ. Au premier souhait la rose s'épanouira; au second elle s'effeuillera toute; au troisième ce qui restera d'elle deviendra poussière entre tes doigts. Maintenant voici le conseil : méfie-toi du premier mendiant rencontré.

Anémone remercia sa bienfaitrice, puis alla en hâte prévenir ses deux compagnons et faire son baluchon. Elle revint prendre congé de la jeune femme.

— Je vais, dit celle-ci, prier le vent qui chaque matin éparpille les feuilles du Rosier d'Or, de vous déposer doucement sur la terre. Là, ne t'effraie pas de ce que tu verras, vous serez, toi et ceux qui t'accompagnent, invisibles aussi longtemps qu'il sera nécessaire; aucun mal ne vous sera fait. Allons, adieu, gentille Anémone, adieu mes braves loups. Tire ta Boule de Jade, enfant, tourne trois fois et chante trois fois le verset magique, car je vais invoquer le vent.

Elle s'orienta vers un point connu d'elle et se prosterna en prononçant de mystérieuses paroles; elle étendit le bras... Soudain, comme le Jade commençait à rouler, un souffle furieux s'éleva qui emporta comme fétus la jeune fille, ses loups et la Boule, dans un aveuglant tournoiement de feuilles d'or. Ils passèrent en rafale par-dessus les toits du palais, tourbillonnèrent à travers les airs et s'abattirent après une chute vertigineuse, fort moelleusement sur le sol.

Mais quel hideux spectacle s'offrit alors aux yeux épouvantés d'Anémone!

Une foule hurlante déferlait, passant contre eux sans les voir, se ruant sur l'or tombé du ciel : ce n'étaient que faces convulsées, bouches tordues, poings crispés, armes brandies. La folie dans les yeux, la rage aux dents, l'imprécation sur les lèvres, des hommes, innombrables, s'étreignaient : ils luttaient par grappes, s'égorgeaient par paquets. Ici, des vainqueurs chargés de l'or conquis

couraient, poursuivis par une meute clamante de misérables; là, quelques-uns trônaient sur des tas de cadavres, comptant leur or. Il y avait des morts partout, des agonies partout, du sang partout; les loups y pataugeaient en galopant : rouges étaient leurs pattes, rouges les éclaboussures sur les sabots et la robe d'Anémone, rouge aussi la sphère de Jade...

Enfin ils sortirent de cette horreur! Encore durent-ils courir plus de dix lieues, avant d'échapper à la scélérate clameur qui montait de ce champ d'épouvante.

Ils étaient parvenus à l'orée d'une forêt qui semblait immense. Un ruisselet y pénétrait à grand clapotis entre deux rives herbeuses où les renoncules piquaient l'or frais de leurs pétales. Des oiseaux chantaient; par dessus les voyageurs un ciel très pur nacrait son azur de minces traînées de nuages. Il régnait une telle paix en ce lieu que la jeune fille et ses loups s'y reposèrent corps et âme, après s'être lavés à grande eau des souillures tout à l'heure subies.

Le Jade, bon prince, attendait, immobile sur un quartier de roc, offrant aux baisers du soleil la merveille de ses transparences, la délicatesse de ses tons.

Anémone s'éveilla juste à temps pour le voir repartir.

— Alerte, debout, amis! cria-t-elle à ses loups.

Elle enfourcha le Noir dont c'était le tour de porter, et la course recommença.

Elle dura toute une semaine. Enfin, après avoir traversé des contrées singulières, peuplées d'habitants étranges, ils arrivèrent dans des pays où la campagne portait des arbres et des fruits tels que nous en voyons chaque jour, et où les hommes s'habillaient et paraissaient vivre comme tout le monde.

Le Jade reprit alors une allure de promenade. Anémone eut ainsi le temps de mieux considérer choses et gens. Or, certaine matinée que, chevauchant le Noir, elle suivait sous de hauts peupliers une route déserte, elle aperçut, assis au revers d'un fossé, une espèce de nain vieux et difforme, aux jambes tordues comme vrillons de vignes. Les mains jointes, il chantait à voix pleurarde :

« La charité, ma belle dame,
La charité au laid stropiat,
Faites aumône à ma misère,
Dieu, juste et bon, vous le rendra. »

Il leva vers Anémone des yeux si lamentables que le cœur de celle-ci fut saisi de pitié. Oubliant le conseil de la Gardienne du Rosier de Fortune, elle arrêta le Noir et tandis que, soupçonneux, le Blanc s'approchait du mendiant et le flairait, elle demanda :

— Mais que fais-tu là, brave homme, si loin de tout et de tous? Et qui prend soin de toi?

— Hélas, mon bon ange, je suis d'un village à trois lieues d'ici; on m'appelle Nabot-le-Tortu, et d'ordinaire je mendie mon pain. Ce matin, comme je béquillais sur cette route, deux vilains gars m'ont volé mes béquilles, rossé, puis abandonné tout meurtri à la merci de la première bonne âme rencontrée. Pitié, ma jolie dame, pitié, mon bel oiseau blanc du bon Dieu. Si seulement vous pouviez m'aider à me mettre sur mes tristes jambes, avec deux branches de peuplier qui me serviraient de cannes, je viendrais peut-être à bout de regagner mon village.

Anémone descendit de son loup et, tandis que le Jade impatienté, tournait sur lui-même comme une toupie, elle s'approcha du nain et se baissa pour l'aider à se mettre sur ses hideuses jambes. Tout soudain, il se releva, plus leste qu'un faon et jeta au cou de la jeune fille ses dix doigts noueux; il l'eût étranglée, mais le Blanc veillait. D'un bond il fut sur lui, d'un coup de mâchoire il lui broya le bras. Le misérable poussa un hurlement atroce . « Ah... ah... pitié!... pardon!... je... » Il n'acheva pas : Le Noir lui avait sauté au cou! Un claque-

ment de ses dents de diamant, et le nain retomba sans même faire ouf, la gorge tranchée, tout sanglant, sur le talus.

Les deux loups s'empressèrent auprès de leur maîtresse évanouie; elle reprit bientôt connaissance et ouvrit de grands yeux étonnés.

— Mais que s'est-il passé? demanda-t-elle.

Ils lui expliquèrent la perfidie du nain.

— Pourquoi l'avoir tué? reprocha-t-elle au Noir. Le vilain homme était assez puni par la cruelle morsure du Blanc. Méchant Noir, ne pourras-tu jamais dominer ton naturel brutal?... Mais es-tu sûr au moins qu'il soit mort?... Oui?... Le pauvre malheureux! Me voici son trépas sur la conscience!

— Mais il voulait te tuer, maîtresse...

— Qu'importe! Puisqu'il n'avait pas réussi, il fallait pardonner. Et puis, c'était un peu ma faute : la Gardienne du Rosier de Fortune m'avait bien recommandé de me méfier du premier mendiant rencontré.

Elle s'approcha du cadavre et le considéra avec attention :

— Hou! le laid et faux visage! En vérité, ces traits ne me rappellent rien. Je suis sûre de n'avoir jamais vu cet homme... Alors?... Pourquoi voulait-il ma mort? Etrange aventure!

Anémone demeurait toute pensive. Elle ne pouvait deviner en effet que le Noir venait de faire justice de son pire ennemi, et qu'elle avait sous les yeux le corps de l'enchanteur Tysrem. Celui-ci avait pris la forme de cet abominable nain, espérant se débarrasser d'elle aussi facilement qu'il avait fait de Généreux.

Anémone et ses compagnons se remirent en route et parvinrent bientôt à la clairière habitée par le Géant. Il les entendit venir de loin, car il avait l'oreille si fine qu'il percevait le pas d'une fourmi sur la mousse. Il attendait, assis à califourchon sur un escabeau aussi haut qu'une maison :

— Hé! hé! dit-il d'une voix ronflante qui secoua les feuilles de toute la forêt, quel est cet imprudent qui s'aventure dans mes parages? Mais, Dieu me pardonne, c'est une femme!

Et, comme il n'était pas sans usages, il se leva pour lui faire honneur. Anémone vit avec effroi que la cime des plus hauts arbres lui arrivait à peine à la ceinture. Cependant, elle répondit sans trembler :

— Oui, c'est une femme; c'est moi, la Fille aux Loups.

— Et que veux-tu?

— Le Cœur d'Emeraude

— Naturellement! Je m'en doutais. C'est toujours la même chanson. Sais-tu, mauviette, qu'il en est passé par cette clairière des mille et des mille qui, tous vou-

lant le Cœur d'Emeraude, ont tous ici laissé leur peau. Tu as donc assez de la vie?

— Que t'importe! Veux-tu, oui ou non, me donner le Cœur d'Emeraude?

— Tu ne l'auras qu'avec ma vie, car je le garde dans ma poitrine, tout près de mon vrai cœur à moi. Pour venir l'y prendre, il faut me vaincre en combat singulier. Parle, choisis ton arme...

Anémone, sans daigner répondre, le désigna d'un geste à ses bêtes :

— A moi, mes loups! Sus, sus, sus! Hardi le Noir, hardi le Blanc! Abattez-moi ce monstre!

Les deux animaux s'élancèrent, s'escrimant des griffes et des crocs contre la puissante masse du géant. Un rire méprisant fusa, répercuté par la forêt comme un grondement de tonnerre : « Ah, ah, ah! Voyez-moi cette petite perfide! Ah, ah, ah! Elle envoie contre moi ses loups... ah, ah, ah! sans même prévenir... ah, ah, ah!.. je ne les sens pas plus que morsures de puce; ah, ah, ah!... »

Le Blanc et le Noir revenaient vers Anémone, la gueule et les pattes en sang, geignant, hurlant. Contre la chair du géant leurs crocs s'étaient ébréchés, leurs griffes retournées, arrachées. Et, comme s'il avait conscience de cette défaite, le Cœur d'Emeraude dans la poitrine du monstre suppliait : « Ne faiblis pas, n'abandonne pas! O, qui que tu sois, courage!... Délivre-moi! et je te conduirai vers l'être que tu aimes. Courage, délivre-moi! »

Alors, Anémone pensa à la Rose d'Or. Et, comme son adversaire étendait vers elle sa formidable main, elle s'enfuit, se faisant toute petite pour se mieux faufiler à travers les buissons. Ayant gagné quelques toises d'avance sur son ennemi, vite, vite, elle ouvrit le sac à coulisses, vite elle en tira la Rose : Il était temps! Autour d'elle les semelles du géant martelaient la terre, broyant tout en un effroyable vacarme de branches cassées :

— Oui, oui, courez! Allez les loups, cachez-vous! grondait-il, et toi aussi, la Fille! Vous ne m'échapperez pas, dussé-je réduire en bouillie la forêt toute entière. Je vous écraserai comme limaces!

La Rose à la main, la jeune fille s'avançait fièrement; elle darda à bout de bras la fleur contre lui, et cria de toute sa jolie voix :

— Je souhaite qu'à l'instant même la poitrine de ce géant crève et qu'il en sorte le Cœur d'Emeraude!

Elle avait à peine prononcé le dernier mot que la Rose d'Or s'épanouit et que le monstre s'abîma sur le dos, en un effroyable craquement d'arbres. Un torrent de sang jaillit jusqu'au ciel et retomba, trempant la forêt d'une rosée tiède et rouge : c'était sa poitrine qui s'ouvrait. Puis ce fut un éblouissement; et le Cœur merveilleux apparut dans un rayonnement de clarté émeraude :

« Gloire au créateur de toute lumière, gloire à l'éternel soleil, et gloire à toi, jeune fille, qui m'as délivré de l'exécrable nuit! » chantait-il.

Et il vint se poser sur l'épaule d'Anémone. Une lumineuse douceur l'enveloppa tout entière, comme si le vert léger des feuilles au printemps s'était fait clarté pour la vêtir.... Les loups contemplaient, éblouis.

— Je vais te mener vers celui que tu aimes. En route, Anémone; suis-moi.

Ils partirent. Le Cœur d'Emeraude allait le premier, guidant la Boule de Jade, puis venait Anémone sur un des loups; l'autre fermait la marche. Les pauvres bêtes ne se plaignaient point pour ne pas retarder Anémone, mais la gueule leur faisait bien mal et leurs pattes saignaient douloureusement.

Ils traversèrent un royaume par jour, tant ils se hâtaient.

Le quatrième jour, ils pénétrèrent dans un quatrième royaume.

La jeune fille, s'étant rendue seule dans la première ville rencontrée pour y acheter des provisions, s'étonna fort de voir les drapeaux en berne et les officiers circulant avec un crêpe noué à la poignée de leur sabre. Elle en demanda

la raison à un bourgeois, qui la regarda comme si elle tombait de la lune :

— Comme on voit bien que tu es étrangère et nouvelle venue en ce royaume! Sache que c'est deuil national ici, depuis que notre vénéré roi ayant retrouvé son fils, le prince Généreux, l'a perdu une seconde fois. Et nous portons le deuil, et il n'y aura ni réjouissances, ni fêtes publiques tant que le prince Généreux ne sera pas revenu. Ainsi le veut notre Sire, ainsi le veut le cœur de ses sujets, car nous aimons fidèlement notre roi : son deuil est notre deuil, sa joie sera notre joie.

Anémone l'accabla de questions. Comme il était complaisant et bavard, il la renseigna tout au long. Elle connut ainsi qu'elle était entrée dans les états de son prince bien-aimé; et que celui-ci, parti, disait-on, à la recherche d'une épouse, avait disparu depuis quelques années.

Toute songeuse elle rejoignit ses compagnons. On se remit en route.

Vers midi ils arrivèrent au bord d'une mare en plein champ. Le temps était gris, le ciel chargé de nuages. Mises en joie par ces promesses de pluie prochaine les grenouilles s'époumonaient « Coax..! coa!... coa... coax! » C'était à ne point s'entendre. Au milieu de l'eau croupie, gluante, verdie, une pierre émergeait, devenue lépreuse sous les intempéries, tachée çà et là de mousse.

— Halte! commanda le Cœur d'Emeraude. Nous sommes au but : les deux amants sont réunis. Anémone, réjouis-toi, voici ton prince bien-aimé.

La jeune fille écarquillait de grands yeux.

— Mais je ne vois rien, ni personne.

— Pourtant vous êtes face à face, mais lui non plus ne te voit pas, car il est la pierre que tu aperçois au milieu de cette mare. C'est le géant, mon ravisseur, qui l'a ainsi métamorphosé. Et moi, le Cœur d'Emeraude, je ne puis lui rendre sa forme humaine, car je ne possède que l'unique pouvoir de faire se rejoindre les amants séparés. Ma tâche est accomplie, à toi de faire le reste.

Déjà Anémone avait saisi la Rose d'Or : « Je souhaite, dit-elle, que mon bien-aimé Généreux reprenne à l'instant sa forme humaine. »

Ce fut sur le sol une jonchée de pétales d'or, et dans la mare un apeurement des grenouilles; la pierre avait secoué ses algues et ses mousses et, redevenue Généreux, elle s'élançait à grandes enjambées vers la rive.

Un cri éperdu, un double nom jaillit de la poitrine des deux jeunes gens. « Anémone!... Généreux! » et leur embrassement dura des minutes.

Enfin ils se séparèrent, et tant était noble, et pur, et grand l'amour dans leurs deux cœurs que ni l'un ni l'autre ne remarqua le changement, pourtant bien visible, que le temps avait apporté à leurs traits. C'est à peine si Anémone s'aperçut de la cicatrice du prince, c'est à peine si Généreux distingua les rides

que souffrances et misère avaient creusées dans le visage de sa bûcheronnette.

Le ravissement était sur eux... Et les heures passaient... Le soir vint...

Gravement assis, les loups se tenaient à distance, témoins discrets de cette félicité. Enfin le prince remarqua leur présence :

— Vous êtes là, vous aussi, mes braves, leur dit-il; j'ai si souvent pensé à vous, chers compagnons de ma douce Anémone.

Et l'on se fit fête avec force caresses, baisers, léchades, embrassements.

Le Cœur d'Emeraude et la Boule de Jade restaient modestement à l'écart. Leur tour vint ensuite; tous deux eurent leur grande part de remerciements et de reconnaissance. Lors, le Cœur d'Emeraude s'avança vers Anémone et dit :

— Puisque je t'ai guidée vers ton bien-aimé et que maintenant le bonheur est avec vous, ne pourrais-tu, jeune fille, me rendre la liberté?

— Volontiers, cher Cœur d'Emeraude.

— Eh bien alors, prends-moi et jette-moi de toutes tes forces contre le ciel d'où je viens.

Elle saisit le Cœur d'Emeraude et, après l'avoir tendrement baisé, elle prit un grand élan et le lança aussi fort qu'elle put contre le ciel déjà grisaillant.

Le joyau monta, laissant derrière lui un prestigieux sillage de lumière. Il monta haut, très haut, puis se fixa, scintilla... le firmament comptait une étoile de plus... Et c'est cette étoile que, depuis, les amants regardent, lorsqu'ils sont séparés.

Anémone dit alors à son cher prince :

— « Écoute, Généreux, il faut nous quitter une fois encore, car il ne sied pas à ton rang que nous rentrions ainsi, tous deux, en furtifs, dans ta capitale. Hâte-toi donc! Regagne au plus tôt le Palais. Rassure tes parents. Abandonne-toi à la joie du retour, et annonce au roi ton père que dans cinq jours celle que tu as choisie pour épouse viendra vers toi. Prie-le en outre de préparer un grand festin auquel il invitera tous les princes ses voisins et les grands de son royaume... Va, Généreux, adieu, mon bien-aimé, dans cinq jours je reviendrai près de toi. Je rentrerai par la Porte du Sud. Et s'il plaît à Dieu Tout-Puissant c'est de ce jour, de cette heure que datera la fin de nos misères.

Elle dit. Ils s'étreignirent une dernière fois, puis s'étant arrachés l'un à l'autre, ils s'éloignèrent sous la foudroyante clarté des étoiles impassibles.

Dans la capitale, depuis le retour du prince Généreux, on travaille sans trêve ni repos.

A peine a-t-on eu le temps de festoyer une matinée pour célébrer l'heureux événement qu'il a fallu, de par l'ordre du roi, reprendre les outils et besogner jour et nuit pour préparer à celle que tous attendent une réception digne d'elle et du royaume. Dans tous les corps de métiers, c'est à qui fera le mieux les choses; l'esplanade du château ne désemplit pas : corporations sur corporations apportent leurs présents en cortège solennel. Les rues, les places sont des chantiers où dansent les marteaux, grincent les scies, chantent les rabots; partout se dressent des mâts, s'élèvent des arcs de triomphe; des bannières flottent, des guirlandes traversent et retraversent au-dessus des têtes, portant d'un balcon à l'autre la bigarrure de leurs lanternes, le bariolage de leurs oriflammes, le caprice de leurs cordons fleuris. Des velours lamés, des satins luisants habillent les façades, des soies anciennes drapent les portes, les fenêtres, et aux carrefours les bassins couronnés de verdure lancent des jets d'eau parfumée...

Ce matin fait son entrée celle que le Fils du Roi a choisie pour épouse.

Dans le palais c'est une bousculade affairée; du haut en bas du somptueux édifice une foule d'ouvriers, de domestiques met la dernière main aux préparatifs de fête : tout est nettoyé, brossé, fourbi, ordonné.

La salle du Trône est prête à recevoir ses hôtes. Le Grand Maître des Cérémonies passe une dernière inspection, accompagné des hauts dignitaires auxquels il désigne d'avance leur place, suivant leur naissance et leur rang : fauteuils, chaises, tabourets sont étiquetés avec soin. Le Premier Trésorier sort de leurs

ecrins les joyaux de la Couronne, et les dames d'atour parent leur souveraine de sa plus riche toilette. Généreux revêt un costume de satin blanc et son père ordonne une rapide retouche à son manteau d'apparat.

Un tapis de soie aux fils hauts et touffus comme l'herbe dans les prés, déroule sa magnificence sur le chemin qui mène de la demeure royale à la Porte du Sud. Celle-ci disparaît sous la verdure, les draperies, les crépines. Les hautes tours qui la flanquent sont garnies d'archers qui doivent à l'entrée de leur future souveraine pousser trois vigoureux « Vivat! » Des trompettes à cheval, échelonnés par relais, sonneront de proche en proche, dès qu'elle aura franchi l'enceinte de la cité. Une tente de pourpre et d'or la recevra où sont tenus prêts un vêtement d'une extraordinaire splendeur, des joyaux magnifiques, puis une haquenée toute blanche, harnachée de blanc, sellée de velours blanc, bridée et caparaçonnée d'argent mat.

Midi! Les cloches tintent dans tous les clochers, à tous les beffrois; le cœur dans la poitrine de Généreux saute, saute; par les rues les badauds contenus à grand'peine par les gardes à cheval se haussent sur leurs pointes, se bousculent; et là-bas, sous la Porte du Sud passe modestement une jeune fille qui marche entre deux grands loups.

Les trompettes jettent par les airs le fracas de leurs cuivres : « Vivat! vivat! vivat! » Et le Grand Chambellan s'avance. Il met genou en terre devant la Fille aux Loups :

— Très-Haute, Très-Puissante, Très-Noble Dame, au nom du Roi, mon maître, en celui de tout son peuple, je souhaite à Votre Altesse la bienvenue dans notre capitale. Lui plaît-il d'entrer dans cette tente où sont préparés pour elle des habits royaux que le prince Généreux la prie de revêtir?

— Relevez-vous, messire, et soyez remercié.

Puis, souriant de toute son âme ravie au peuple qui s'écrasait pour la mieux voir, elle envoya à la ronde une volée de baisers :

— Salut à vous tous, chers braves gens, et salut à votre belle cité. Vive le Roi, mon seigneur, vive le Prince Généreux!

Ce fut dans le public du délire; une poussée rompit le cordon de sentinelles et chacun se rua vers Anémone, s'efforçant de baiser le bas de sa cotte de bure.

Elle entra dans la tente pour déférer au désir de son bien-aimé Généreux, mais elle refusa obstinément de revêtir la fastueuse toilette qu'il lui avait fait préparer.

— Non, non, répétait-elle doucement, ni bijoux, ni beaux vêtements. C'est

en pauvre bûcheronnette, telle qu'il m'a connue et aimée, que je veux apparaître à son peuple, à sa cour.

Elle accepta seulement quelques rafraîchissements et demanda ensuite une aiguière

et un bassin. Elle lava les pattes de ses loups, puis après s'être passé le visage et les mains à l'eau :

— Allons, messire, dit-elle au chambellan.

Elle sortit.

Le grand soleil, les acclamations, le parfum des roses, des œillets qu'on lui jetait de tous côtés lui tournèrent un peu la tête; mais cela ne dura pas. Promenant sur la foule son beau regard tranquille, elle s'avançait maintenant entre deux haies de soldats, seule, pieds nus sur le tapis de soie, cheveux lissés, mine souriante, suivie de ses loups qui gravement marchaient debout sur leurs pattes de derrière. A vingt pas de distance venait l'escorte des grands seigneurs et des hommes d'armes.

Les petites gens qui se bousculaient pour la regarder, à la voir si simple,

la reconnaissaient pour une des leurs, sortie comme eux du menu peuple, et ne l'acclamaient que plus chaleureusement.

Généreux, à la première fanfare de trompettes, avait tressailli jusqu'au fond de l'âme. « Elle passe sous la Porte », pensa-t-il. Une seconde fanfare sonna : « Elle quitte la tente. » Il piétinait d'impatience. Soudain, fléchissant le genou devant son père assis majestueusement sur son trône et dont pas un muscle ne bougeait :

— Souffrez, cher seigneur, dit-il, que je courre au-devant de ma bien-aimée. Je ne peux demeurer en place, tant l'impatience me ronge.

Et, sans même attendre la réponse, il descendit les degrés, traversa la salle, quitta le palais et marcha bon pas au-devant d'Anémone.

Il la joignit à mi-route environ, à l'endroit où s'élèvent encore aujourd'hui les ruines d'un monument qui plus tard commémora cette rencontre. Sans le moindre souci de l'étiquette, au grand scandale des gens de cour présents, il l'enleva dans ses bras, la couvrant de baisers, la montra au peuple, riant et pleurant à la fois, disant et répétant :

« Braves gens, braves gens, voici celle que j'aime! » Et il la serrait à l'étouffer. « Criez comme moi : Vive notre Princesse! »

C'était un spectacle ravissant. Les bonnets volaient en l'air, les mains applaudissaient, les acclamations roulaient et se répercutaient comme fracas d'orage.

Enfin il lâcha Anémone qui, toute rouge, eut quelque mal à reprendre haleine; puis tous deux repartirent, elle, modeste sous sa bure, lui magnifique sous ses habits de satin blanc. Il la conduisait fièrement, son poing fermé soutenant la fine main de sa bien-aimée.

C'est ainsi qu'ils parurent devant toute la cour, devant la reine, devant le roi. Ils se prosternèrent au pied du trône, attendant suivant l'usage que l'ordre leur fût donné de se relever. Ils ne pouvaient prononcer une parole tant l'émotion les étreignait.

Un silence profond pesait sur l'assemblée. Enfin le roi, quittant son trône, en descendit les degrés d'un pas majestueux. Il se pencha, prit la main d'Anémone qui toujours étreignait celle de Généreux et, attirant ainsi les deux jeunes gens vers lui, il les pressa longuement sur sa poitrine. Lui non plus ne pouvait rien dire... Il se reprit enfin, et d'une voix assourdie par les larmes il dit :

— Soyez bénis, mes enfants. Jeune fille, je connais ton histoire et ne sais sur cette terre d'âme plus pure que la tienne, ni d'épouse plus digne que toi pour notre bien-aimé fils.

— Sire, grand merci, répondit Anémone. Et pour vous prouver que je suis bien celle que vous attendez, regardez ce miracle.

Elle ouvrit son sac à coulisses, en tira le précieux morceau d'écorce qui brillait de toute la pureté de son or, et l'appliqua contre la joue de Généreux.

— Voyez tous! s'écria-t-elle.

La hideuse cicatrice avait disparu, et si complètement que le plus avisé médecin du royaume n'aurait pu distinguer la moindre trace de suture.

La Reine à son tour fit mille gentillesses à sa future belle-fille qu'elle entraîna dans ses appartements pour lui faire revêtir enfin une toilette plus conforme à son rang.

Pendant ce temps, les deux loups étaient fort entourés. Ils se promenaient à travers les courtisans qui leur faisaient fête, donnant gravement leur patte à serrer, voire même à baiser. Ils se sentaient, de par l'élévation de leur maîtresse, devenus d'importants personnages; on leur faisait des courbettes, mais ils n'en tiraient — pour le moment du moins — aucune vanité.

Des groupes animés se formaient et les conversations allaient bon train; on ne s'entretenait que de la Fille aux Loups et de ses aventures merveilleuses. Tous s'accordaient à la trouver magnifique, admirable, qui dix jours auparavant ne l'auraient, malgré toutes ses vertus, pas même honorée d'un regard. Les souverains des états limitrophes ne tarissaient pas d'éloges sur sa beauté, sa distinction et la noblesse de ses manières. Les méchantes langues disaient d'ailleurs en aparté que cette opinion était uniquement dictée par le souci qu'ils avaient de se ménager l'alliance de Généreux et de son père, ceux-ci étant de très redoutables et puissants voisins.

Enfin, vers trois heures on se mit à table : il était grand temps. Beaucoup d'estomacs grondaient, et on commençait à trouver que la jeune princesse mettait à sa toilette plus de temps qu'il n'était convenable. Mais cette mauvaise humeur d'appétit contrarié ne tint point contre la bonne chère. Quand on apporta le rôt, il n'en était plus même question : tous les invités étaient en parfaite gaîté.

Toutefois, on commentait fort l'absence des deux loups : « Où peuvent-ils bien être passés? » se demandaient les convives, en voyant demeurés vides les sièges qui leur étaient réservés à droite et à gauche de leur maîtresse.

Ce fut vers les six heures — on en était aux entremets — que la curiosité générale obtint satisfaction. On entendit soudain un furieux halètement au dehors, puis la tenture se souleva et les deux animaux entrèrent en coup de vent.

Ils étaient, sur l'ordre d'Anémone, allés chercher ses parents au milieu de leur forêt. Le Blanc portait le bûcheron qui, fort tranquillement à califourchon sur lui, salua en grande courtoisie la société avant de mettre pied à terre. Le Noir amenait en travers de son échine la bûcheronne évanouie; il la laissa choir sur

le tapis sans la moindre aménité. Les serviteurs s'empressèrent; on lui jeta de l'eau à la face, on lui frotta les tempes, une dame de la cour prêta son flacon de sels. Enfin elle reprit ses sens.

Le bûcheron était déjà dans les bras de sa fille. Il l'avait reconnue tout de suite et retrouvée sans trop grand saisissement sous une couronne de princesse :

— J'avais toujours pensé, mignonne, disait-il, en se gardant de la presser trop étroitement sur son cœur pour ne pas froisser ses dentelles et ses godrons, que tu serais un jour la gloire de ma maison... Souviens-toi : quand tu étais toute jeunette, je t'appelais souvent « ma petite reine », et voici que tu es reine pour tout de bon. Ah, tu es bien la digne fille de ta chère défunte mère... Que ne suis-je, grand Dieu, resté fidèle à sa mémoire!

Et il ajouta tout bas à l'oreille de sa fille, en lui désignant d'un signe de tête sa femme qui revenait lentement à elle :

— Quant à celle-ci, du jour que tu as fui la maison, je me suis aperçu que c'était un vrai vilain cœur, et je lui ai fait depuis payer sa méchanceté le bon prix, à larges volées de bois vert. Ton chat et toi, vous êtes bien vengés, allez, car il ne se passait guère de jour que mon bras ne lui trempât une bonne et rude soupe d'époux mal content.

La misérable bûcheronne avait, elle aussi, reconnu son souffre-douleur de jadis.

Elle se mit debout péniblement et s'approcha, si humble, si dolente, que le cœur d'Anémone se fondit de pitié. Elle avait tellement changé, la malheureuse, depuis que pesait sur elle le juste ressentiment de son mari : ridée, flétrie, cassée, bref devenue vieille femme bien avant l'âge.

— Allons, madame, approchez, venez ça et embrassez votre belle-fille qui vous pardonne de grand cœur.

Tant de générosité l'accabla; elle s'effondra en sanglotant aux pieds de la princesse et baisa le bas de sa traîne. Elle balbutiait :

— Pardon, pardon... Comment oublierez-vous jamais le mal que je vous ai fait?

Celle-ci la releva, la consola aussi doucement qu'elle pût, car elle tremblait comme la feuille. Puis la conduisant auprès de son père :

— Oubliez les mauvais jours, comme je les oublie moi-même, dit-elle. Désormais plus de reproches, de querelles, puisqu'Anémone est retrouvée. Nous ne nous quitterons plus. Père, je demanderai pour toi au prince mon époux une charge de Grand Inspecteur des Bûcherons royaux. Quant à vous, madame, vous serez de mes dames d'honneur et je vais faire donner des ordres pour que l'on vous apprête un trousseau ainsi qu'un choix de robes dignes de votre rang.

Elle se tourna ensuite vers le roi :

— Maintenant, Sire, voulez-vous m'accorder une prière?

— Volontiers, ma fille.

— C'est qu'on laisse entrer et défiler ici le bon peuple qui se presse et nous acclame dehors. Il est juste qu'il soit témoin du bonheur de ses souverains.

— Ainsi j'ordonne, dit le monarque.

— Holà donc, huissiers, ouvrez les portes à deux battants! Et vous tous, échansons, écuyers tranchants, valets de bouche, qu'on s'apprête à servir et régaler ces braves gens! C'est grande liesse pour tous aujourd'hui!

Lorsque la salle fut pleine de leurs sujets mangeant, buvant, se gaudissant, la princesse réclama le silence et, tirant de son sein la Rose d'Or dont il ne restait plus que la tige et le pistil :

— Une bonne fée, proclama-t-elle, m'a un jour donné trois souhaits à mon choix. De deux j'ai déjà fait usage pour rendre à ses sujets et à mon amour le prince Généreux que voici. Il m'en reste un troisième. Parle, ô peuple, que me conseilles-tu de souhaiter ?

Et les répliques de se croiser, suivant ce que pensait chacun :

— Bonheur... santé... jeunesse éternelle... fortune... longue vie... riche lignée...!

— Eh non, mes amis, ce ne sont point là vœux de roi! Le prince Généreux ni moi ne serions dignes de régner un jour, si nous ne faisions passer l'heur de nos sujets avant le nôtre. Ecoutez donc mon souhait dernier : « Puisse notre peuple être heureux au prix même de notre bonheur, de notre vie; qu'il croisse dans la paix laborieuse; que la guerre lui soit épargnée.»

Et, tandis que la salle entière éclatait en acclamations, ce qui restait de la Rose d'Or tomba en cendres sur le parquet.

Le mariage de Généreux et d'Anémone fut célébré le lendemain au milieu de l'allégresse générale. Le roi, fatigué d'un long règne, abdiqua le même jour en faveur de son fils, et les fêtes du couronnement surpassèrent en durée et magnificence toutes celles qu'on avait données jusqu'alors.

Le Blanc et le Noir, créés ducs et pairs, siégèrent au Conseil Privé qu'ils étonnèrent par la sagesse de leurs avis. Le jeune Roi fonda en leur mémoire l'*Ordre des Loups* dont ils devinrent les Grands Maîtres : celui-ci se portait au cou, suspendu à un ruban de moire couleur jade. Distribué fort parcimonieusement et attribué à l'unique mérite, il fut bientôt le plus ambitionné du royaume.

La Boule de Jade fut montée à griffes de platine au bout du sceptre royal.

Le sifflet d'opale, conservé en cas de besoin, prit place dans un écrin capitonné de satin parmi les joyaux de la couronne; la chaîne de perles qui le soutenait fut démontée, vendue, et l'argent qu'elle rapporta distribué aux pauvres.

Quant à Généreux et à son épouse, ils vécurent longtemps, longtemps.

Et parce qu'ils s'étaient tant et si fidèlement aimés pendant leur vie, le Ciel leur accorda la grâce de mourir tous deux ensemble, le même jour, à la même minute, entourés de leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Cayeux-sur-Mer, 20 août 1920. — Saint-Germain-en-Laye, 8 avril 1921.

LE CHASSEUR ET LE MIROIR QUI VOIT TOUT

A Maurice Lalau, en amitié sincère.

Il y avait une fois un chasseur qui allait chaque jour à la chasse et jamais ne rentrait bredouille. Un matin il partit comme de coutume, mais il courut jusqu'au soir sans voir seulement le nez d'un lièvre ou la queue d'une perdrix. « Tant que je n'aurai pas tué quelque chose, je ne rentrerai pas à la maison » se dit-il, et il continua de battre la campagne. La nuit le surprit comme il entrait dans une forêt. « Je finirai bien par rencontrer quelque gibier » pensa-t-il, et il poursuivit son chemin : il ne rencontra rien. Au petit jour, il sortit de la forêt et parvint au bord de la mer. La première chose qu'il aperçut fut un énorme poisson qui, échoué sur le sable, s'épuisait en vains efforts pour reprendre l'eau. Le chasseur s'approcha : « Pauvre bête ! » dit-il ; il posa son fusil, mit bas sa veste et, roulant le poisson comme une futaille, il finit non sans grand peine par le remettre à l'eau. Dès que celui-ci se sentit dans son élément, il lui cria :

— Que veux-tu en récompense de ta bonne action ?

— Rien, répondit le jeune homme.

Mais le poisson répliqua :

— Arrache-moi une écaille, cela pourra toujours te servir, on ne sait jamais. Quand tu auras besoin de moi, frotte-la sur ta manche et je viendrai.

Le chasseur lui arracha une écaille du ventre, l'empocha et partit.

Au bout d'une semaine il arriva dans une plaine où s'élevait un arbre très haut au pied duquel il s'étendit pour se reposer.

Il commençait à s'endormir, lorsqu'il fut éveillé par un bruit singulier.

Il sauta sur ses pieds pour se rendre compte de ce que c'était et aperçut un énorme serpent qui grimpait à l'arbre ; il l'abattit d'un coup de fusil.

Là-haut, dans leur nid, de petits aiglons tout tremblants de peur virent avec joie le chasseur tuer leur ennemi.

Quant à celui-ci, après avoir considéré sa proie, il haussa les épaules, fit la moue et se recoucha ; il ne fut pas long à se rendormir.

Il ronflait comme un sonneur lorsqu'arrivèrent le père et la mère des aiglons.

En apercevant le jeune homme ils entrèrent dans une grande fureur.

— Voici le coquin, s'écrièrent-ils, qui chaque jour dérobe un de nos enfants !

Et ils se précipitèrent sur lui dans l'intention de lui crever les yeux et de le déchirer de leurs serres.

— Ne lui faites pas de mal, surtout, ne lui faites pas de mal ! crièrent les petits à cet instant même, car c'est lui qui a tué le serpent.

En entendant ces mots les aigles se radoucirent. Loin de lui faire du mal ils étendirent leurs ailes entre lui et le soleil comme des écrans pour lui faire de l'ombre ; et cela aussi longtemps qu'il dormit.

Lorsqu'il s'éveilla, ils lui dirent :

— Que veux-tu en récompense du bien que tu nous as fait ?

— Rien, répondit le chasseur.

— Arrache-moi toujours une plume, dit l'un des aigles, et quand tu auras besoin de nous, brûle-la, nous viendrons.

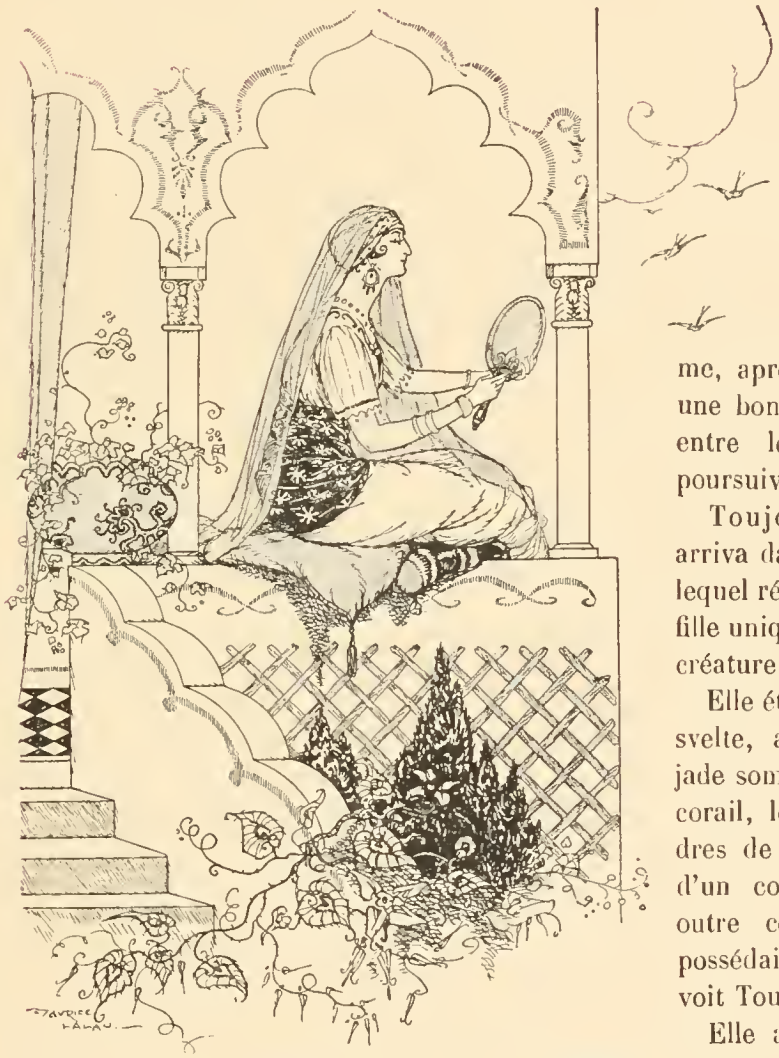
— Bon, dit le jeune homme.

Il lui arracha une plume de la queue et se remit à chasser, mais sans succès ; car ce jour-là encore il ne rencontra pas le moindre gibier. Le soir enfin, comme la lune allait se montrer, il aperçut un renard :

— Ah, ah, dit-il, tu tombes bien, mon compère, tu vas y passer. Voilà assez longtemps que je chasse sans rien pouvoir trouver !

— Aie pitié de moi, lui cria le renard. Chasseur, épargne-moi ! Ne me tue pas ! Je te donnerai ce que tu voudras.

— Et que peux-tu me donner, pauvre renardeau ?



— Ne t'en inquiète pas. Arrache-moi une touffe de poils, et si un jour tu as besoin de mes services, souffle trois fois dessus et je viendrai.

Le jeune homme, après lui avoir arraché une bonne touffe de poils, entre les deux épaules, poursuivit son chemin.

Toujours chassant, il arriva dans un royaume sur lequel régnait un roi dont la fille unique était la plus jolie créature qui se puisse voir.

Elle était blonde, grande, svelte, avait des yeux de jade sombre, une bouche de corail, les joues aussi tendres de ton que la conque d'un coquillage rose; et, outre ces perfections elle possédait le « Miroir qui voit Tout. »

Elle avait fait publier à son de trompe et placarder dans tout le royaume cet avis :

« La Princesse fille du Roi épousera l'homme qui sera capable de se cacher d elle si « bien qu'elle ne puisse le découvrir. Mais si elle le découvre, il lui appartien ha « et elle sera libre de disposer de sa vie. »

Beaucoup étaient venus qui avaient accepté le pari, mais aucun n'avait réussi et elle les avait tous fait périr impitoyablement.

Le chasseur décida, dès qu'il apprit l'étrange gageure, de tenter lui aussi

l'aventure. Il se présenta à la princesse qui le trouva très à son goût, car il était fort bien et parfaitement fait de sa personne.

— Tu as trois jours, lui dit-elle, pour te trouver une cachette. Si au bout de ces trois jours je te découvre, tu es un homme mort; sinon je serai ton épouse. Va.

Il quitta la princesse, tout ébloui de sa beauté. Pendant trois jours il fit bombance : on ne rencontrait que lui par les rues de la capitale, menant grand train et joyeuse vie. Quand on lui disait : « Mais tu ne parais pas te douter que tu risques ta tête et que dans un ou deux jours d'ici tu seras peut-être mort ! » il riait au nez de ses interlocuteurs et répondait : « Mais c'est justement pour cela que je m'amuse. »

Le troisième jour il se rendit au bord de la mer et frotta sur sa manche l'écaille que lui avait donnée le poisson ; celui-ci parut.

— Que veux-tu ? demanda-t-il.

— Que tu me caches si bien que personne au monde ne puisse me trouver, pas même la princesse au « Miroir qui voit Tout ».

Alors le poisson ouvrit sa gueule énorme et, après que le chasseur s'y fut installé, il plongea au plus profond de la mer.

La princesse, son Miroir magique à la main, cherchait, cherchait; et bien que celui-ci lui montrât les coins et les recoins les plus secrets de la terre, elle ne trouvait pas le chasseur. Elle se résignait déjà — sans trop de peine d'ailleurs, car il lui plaisait fort — à l'accepter pour époux, lorsqu'elle aperçut, dépassant de la gueule d'un poisson gigantesque, tout au fond de l'océan, un mince bout de soie bleue. Et ce bout de soie bleue n'était autre chose que le gland du bonnet que portait le jeune homme.

— Ah, le voilà, le voilà ! Je l'ai trouvé, s'écria-t-elle, toute joyeuse.

Lorsqu'il parut devant elle pour savoir si elle l'avait découvert, elle lui répondit :

— Certes, tu étais dans le ventre d'un poisson.

— C'est exact, voici ma tête.

— Je n'en veux pas pour cette fois. Je te fais grâce de la vie, car tu t'y es si habilement pris que j'ai failli ne pas te trouver. Essaie donc encore une fois. Je te donne deux jours. Va.

Il sortit de la capitale et, parvenu en plein champ, tira la plume d'aigle de sa veste et l'enflamma. Les deux oiseaux furent vite là.

— Cachez-moi, leur dit-il, que nul ne me puisse trouver !

L'un des aigles le prit alors sur son dos et vola avec lui jusqu'au plus haut du ciel.

La princesse avait beau écarquiller ses yeux de jade : peine perdue ! le chasseur demeurait introuvable.

Malheureusement il faisait si chaud là-haut, tout près du soleil, que n'y pouvant plus tenir, il dénoua sa ceinture pour se débarrasser de ses vêtements.

— Ah, ah, s'écria tout à coup la princesse, je le tiens ! le voilà ! Je le reconnais au petit bout de sa ceinture rouge qui passe entre les ailes d'un aigle.

Et, quand il se présenta devant elle, il comprit tout de suite, rien qu'à voir son sourire triomphant, qu'il avait encore une fois perdu.

— Tu étais sur un aigle, tout près du soleil.

— C'est vrai, dispose de ma vie.

Elle le regarda avec une tendre pitié.

— Je ne veux point de ta vie. Encore une fois je te fais grâce. Mais ôte-toi de devant mes yeux et hâte-toi de sortir de notre royaume. C'est à cette condition seule que je te laisse vivre.

— En ce cas je préfère la mort, car je ne peux plus vivre sans te voir. A deux genoux je te demande ou de me faire trancher la tête ou de me permettre une dernière fois de parier contre toi.

— Imprudent, tu ne veux donc pas admettre qu'il est impossible de me cacher rien ni personne ! Eh bien, soit, entêté ! Mais je te donne ma parole que si cette fois tu ne réussis pas, tu seras exécuté sans pitié ni merci. Je t'accorde un jour pour te cacher. Fais vite !

Le chasseur sortit en grande diligence de la ville. Il souffla trois fois sur les poils du renard qui arriva tout courant.

— Qu'y a-t-il?

— Gros danger pour ma tête, compère. Si tu ne parviens pas à me si bien cacher que la princesse au Miroir magique ne puisse me découvrir, c'est fait de moi.

Le renard se gratta la tête, puis après avoir réfléchi, il répondit gaiement :

— Ne t'inquiète de rien, mon fils, mange, bois, dors tranquille et reviens ce soir ici-même.

Dès que le jeune homme se fut éloigné, il glapit de façon singulière et tout à coup des milliers et des milliers de renards accoururent des quatre points cardinaux.

— Creusez-moi une galerie qui mène d'ici jusque sous le trône de la princesse, dans son palais. Et vite !

Les animaux se mirent à l'œuvre. Lorsque le chasseur revint, la galerie était terminée; il s'y glissa et arriva jusque sous le trône de la princesse. Celle-ci se

tournait, se retournait, impatientée, regardant dans le Miroir, à user ses beaux yeux de jade. « Mais c'est que je ne trouve pas ! » répétait-elle.

Et lorsque les vingt-quatre heures furent écoulées, le chasseur par malice lui piqua la jambe d'un coup d'aiguille. « Aïe! » cria-t-elle, en faisant de la main un geste comme pour chasser une mouche.

Lorsqu'il se présenta devant elle, modeste mais rayonnant de joie :

— Tu as gagné le pari, dit-elle. Mais où étais-tu donc?

— Ah, voilà!

— Dis-le moi, je t'en prie.

— Sous ton trône, ici-même.

— Impossible.

— Pourtant, j'y étais. Est-ce qu'une mouche ne t'a pas piquée à la jambe tout à l'heure?

— Si, ma foi. Mais comment sais-tu ?

— Parce que cette mouche c'était moi.

Elle le regarda et, comme il faisait mine encore de la piquer avec son aiguille, elle comprit et se mit à rire franchement :

— Tu es digne d'être mon époux, dit-elle.

Et leur mariage fut célébré dès le lendemain avec grande pompe et magnificence dit-on — car, moi, je n'y assistais pas.

(D'après un conte populaire eubéen.)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

La Fille aux Loups 1

Le Chasseur et le Miroir qui voit tout 151